



FUCKING

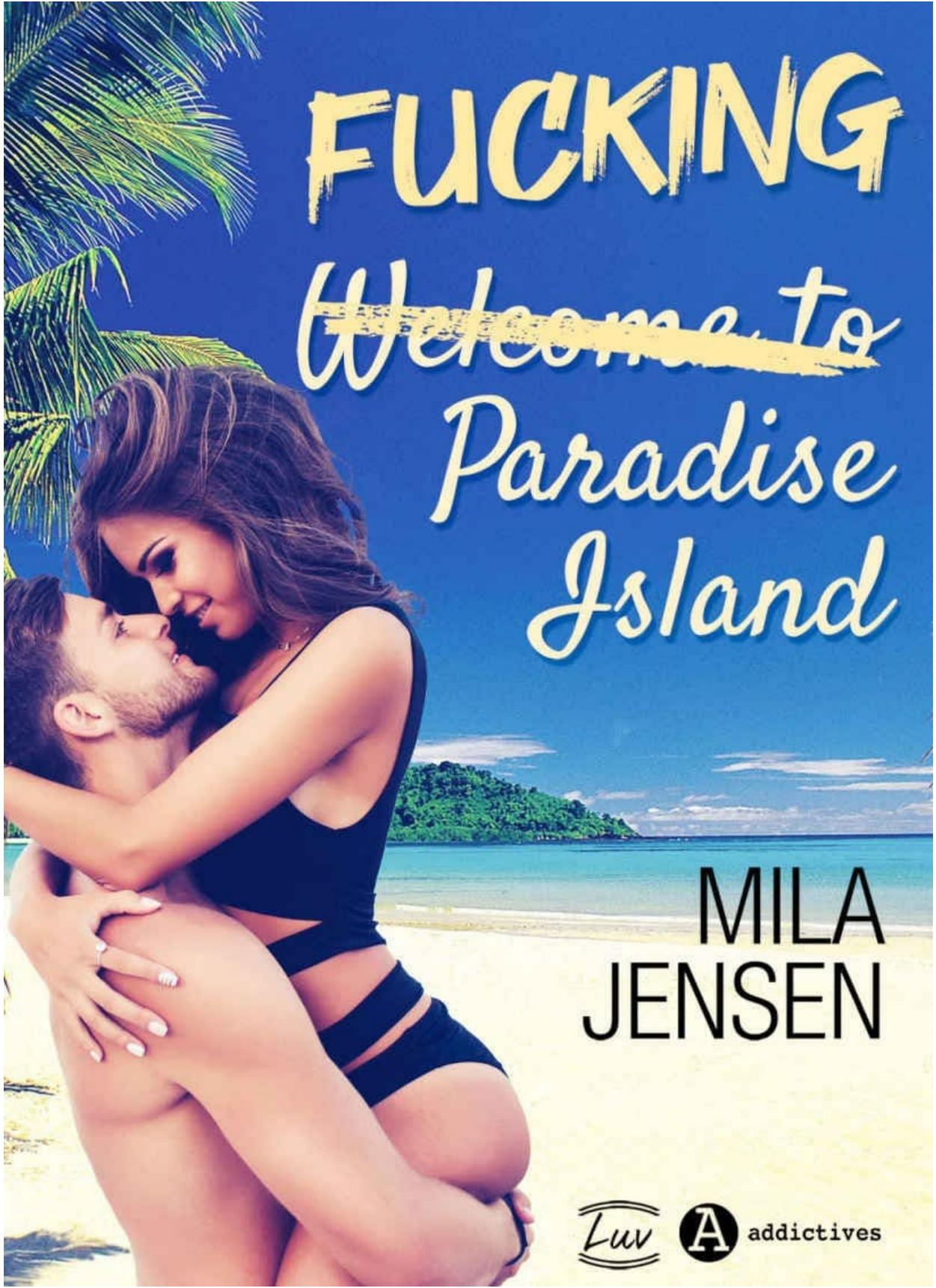
~~Welcome to~~
Paradise
Island

MILA
JENSEN

Luv



addictives



FUCKING

~~Welcome to~~

Paradise
Island

MILA
JENSEN



addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Disponible :

Arrogant Fake Lover

À la suite d'un concert mouvementé, Addison se retrouve embarquée dans un mensonge qui la dépasse : elle va devoir jouer la petite amie du célèbre chanteur du groupe de rock Misteria.

La jeune femme est totalement déboussolée : elle n'a jamais eu de vrai petit copain, alors comment saurait-elle jouer le jeu avec un « faux » ?

Surtout quand celui-ci est célèbre, arrogant, terriblement sexy, et qu'il la rend folle !

Pourtant, elle n'a pas le choix : elle va devoir apprendre à « être en couple ». Et cet apprentissage lui réservera bien des surprises...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Disponible :

Boss Challenge

Timo est têtu, ambitieux et impertinent... et surtout il adore les défis !
Quand il rencontre Deva, au sein de la maison de haute couture qui vient de l'embaucher, il trouve en elle une parfaite adversaire.
Mais Deva est farouchement indépendante, et elle ne laissera rien ni personne entrer dans sa vie.
Entre affrontements, séduction, soupçons, Timo est loin d'avoir gagné son pari !

[Tapotez pour télécharger.](#)



Disponible :

High School Challenge

Evan est sûr de lui, sexy, mystérieux : rien ni personne ne lui résiste.

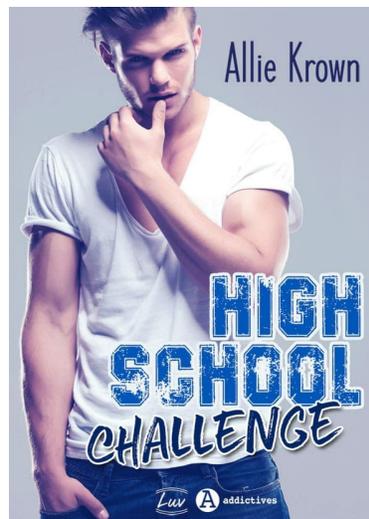
Les filles ? Une différente chaque soir. Le deal est simple : elles se donnent toutes à lui, il ne se donne à personne.

Tout bascule lorsque son équipe de foot lui impose un pari : séduire une fille vierge et coucher avec elle.

Sa cible ? Calliopé, jolie, un peu coincée et naïve. Ça devrait être simple et facile.

Ce sera son plus grand défi.

[Tapotez pour télécharger.](#)



Disponible :

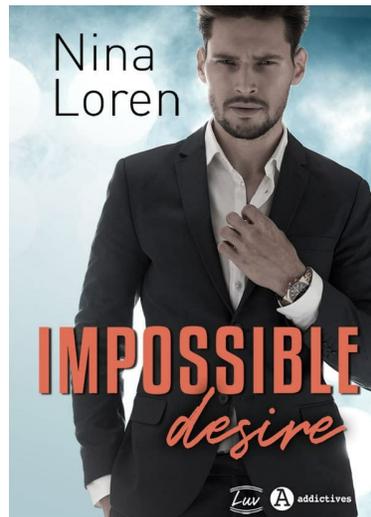
Impossible Desire

Après une expérience traumatisante, Amy est devenue experte dans l'art subtil de repousser les hommes qui s'intéressent à elle ! Le dernier en date ? Matthew.

Grand, brun, séduisant et terriblement sûr de lui, l'inspecteur de police est déterminé à approcher cette blonde aussi belle que mystérieuse qui ne cesse de se dérober.

De confrontations électriques en étreintes torrides, c'est tout un monde nouveau qui pourrait s'offrir à Amy et Matthew ! Mais prendront-ils le risque de céder au désir et de voir leur passé se rappeler à eux au plus mauvais moment ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



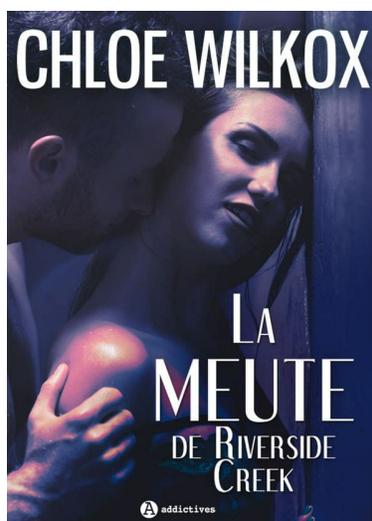
Disponible :

La meute de Riverside Creek

En une nuit, la vie de Nikkie est complètement bouleversée. Forcée de fuir sa ville, soudain dotée de pouvoirs étranges, elle n'a qu'un objectif : survivre. Elle atterrit à Riverside Creek où elle tente de reprendre une vie normale, sans faire de vagues.

Fascinée par l'un de ses professeurs de fac, le séduisant Tyee, elle est loin de se douter qu'il est un loup-garou destiné à devenir l'Alpha de sa meute. Et elle ignore qu'elle vient de pénétrer dans un monde surnaturel aussi dangereux que brutal...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Mila Jensen

FUCKING PARADISE ISLAND

Aaddictives

Je dédie ce livre à Sophie Vanille ♥

« La vie, c'est comme une boîte de chocolats, on ne sait jamais sur quoi on va
tomber. »

Forrest Gump, de Robert Zemeckis, 1994

Prologue

Personne ne naît méchant. Ce sont les événements, heureux ou malheureux, qui façonnent notre caractère.

Si j'ai retenu une chose ces dernières années, c'est que la plus grande garce sur terre est la vie elle-même. Pour lui survivre, j'ai dû m'adapter. Faire en sorte que mes émotions ne guident plus mon cerveau. Je les ai bridées jusqu'à ce qu'elles disparaissent pour enfin laisser mon cœur en paix.

L'amour, peu importe la forme qu'il prend, est un sentiment qui rend faible, je l'ai appris à mes dépens.

Ne jamais aimer, ne jamais être aimé.

Voilà la clé de la survie.

Une fois que l'on a compris cela, on peut avancer à nouveau.

Pour ma part, je me suis jetée corps et âme dans le travail. C'est devenu mon moteur, l'essence de mon existence. Mon cœur n'est plus meurtri depuis bien longtemps : il est vide, réduit à sa fonction primaire. C'est ma carrière professionnelle qui me permet de combler le désert qu'est volontairement devenue ma vie.

Alors vous comprendrez pourquoi la simple idée de prendre des vacances m'est intolérable. Néanmoins, lorsque j'ai été contrainte au repos, envoyée sur cette île maudite, j'étais loin d'imaginer ce que le destin me réservait.

Je n'étais pas préparée.

Pas préparée à ça.

Pas préparée à *eux*.

1. Bande d'incapables !

Je suis entourée d'une bande d'incapables !

Mes doigts s'agitent sur le clavier de l'ordinateur tandis que je cherche le document que je suis censée présenter dans moins de dix minutes.

Je hurle à travers la pièce, plus énervée que jamais :

– Bénédicte ! Où est ce maudit PowerPoint ?

Mon assistante sursaute. Elle manque de renverser le dossier qu'elle tient en main, sa lèvre tremble comme si elle allait se mettre à pleurer. Je souffle fort par le nez pour tenter de contenir mon agacement.

Les yeux levés au ciel, je lui demande d'une voix irritée :

– Qu'est-ce qu'il y a, *Bénédicte* ? Ton clébard a fini écrasé sur le bitume ?

À son air dévasté, je crois que j'ai visé dans le mille. C'était à prévoir : son chien, en plus d'être moche, est débile. Je l'avais pourtant mise en garde, qu'à force de le ramener dans nos locaux, il lui arriverait un pépin. La route devant notre immeuble est dangereuse et son cabot fugueur ne possède aucun instinct de survie. Pour preuve : dès qu'il me voit, il me fait des joies.

Toujours est-il que ces boules de poils ont une espérance de vie plus courte que la nôtre, plus tôt elle se fera à cette réalité et mieux ce sera.

– Allez, remets-toi : des chiens puants, ce n'est pas ça qui manque. Un de perdu, dix de retrouvés. C'est ce qu'on dit, non ?

Pressée qu'elle se reconcentre sur son travail, je me lève pour lui tapoter l'omoplate dans une piètre tentative de consolation. Je grimace lorsque mes

doigts s’emmêlent par inadvertance dans ses cheveux jaune paille aux pointes effilochées.

Elle étouffe un sanglot.

– C’est ma grand-mère. Elle est morte hier soir.

Ah...

Ma gorge se noue pendant une demi-seconde ; je déteste cette sensation, symbole de ma faiblesse.

– Oui, bon, je suppose qu’elle était vieille, il fallait bien qu’elle meure un jour.

Je soupire en me pinçant l’arête du nez. Si elle pense pouvoir pleurer sur mon épaule, elle se trompe. Cela fait bien longtemps que celles-ci sont couvertes d’épines acérées. Malheur à celui qui voudrait s’y reposer.

Ses états d’âme m’épuisent, pourtant j’ai le sentiment qu’ils ne font que commencer. Il faut que j’y mette un terme.

Je regarde ma montre.

Cinq minutes de perdues, alors qu’on est déjà à la bourre !

Mes ongles manucurés pianotent le cadran pour lui signifier mon impatience.

– Allez, la minute épanchement est finie. (Je tape dans mes mains.) Elle est morte. C’est triste. Toutes mes condoléances et patati et patata. Maintenant, on passe à autre chose et on s’active. OK ? Ce PowerPoint, il est où ?

Elle me dévisage comme si je venais de la frapper. Un cri s’échappe de sa bouche grande ouverte tandis que ses petits yeux de cocker s’emplissent à nouveau de larmes.

Et c'est reparti !

– Qu'est-ce qu'il y a, *encore* ?

Ce n'est pas du tout le jour idéal pour s'appesantir. Ce minable de Dexter, un arriviste débarqué il y a moins d'un an dans l'agence, cherche par tous les moyens à me piquer mon poste. La réunion de ce matin est primordiale. Une fois que j'aurais présenté mon projet, ce blanc-bec à peine sorti des jupons de sa mère viendra me manger dans la main. Sale petit opportuniste qui pense que ses diplômes et sa gueule de jeune premier vont lui ouvrir toutes les portes. Je vais l'écrabouiller comme l'insecte nuisible qu'il est ! Mais pour ça, j'ai besoin de ma présentation.

– J-j-je... J-je... bégaie mon assistante, dont le visage habituellement rubicond vient de blêmir d'un seul coup.

– J-j-j-j-je... ! Tu es pathétique, là, ma fille. Donne-moi ce fichu PowerPoint et dégage de ma vue.

– C'est que je ne l'ai pas. Je n'ai pas eu le temps de le finir.

Elle bafouille, en totale panique.

– Comment ça, tu n'as pas eu le temps de le finir ?

Mon timbre glacial l'incite à reculer de quelques pas. Ses jambes tremblent si fort que je suis étonnée qu'elle tienne debout. Son gabarit miniature la rend encore plus frêle à cet instant. Si j'avais un cœur, je ressentirais peut-être de la pitié.

Elle renifle à plusieurs reprises tout en essuyant son nez épaté du revers de la main. Puis dans un filet de voix, elle tente de se justifier :

– Comme je vous l'ai expliqué, ma grand-mère est décédée et...

Elle se moque de moi ? Elle a eu dix jours pour accomplir ce travail !

– Et quoi ? Elle n'a pas mis toute la semaine pour clamser, si ?

Adam, rentré dans la pièce quelques instants plus tôt, me foudroie du regard. C'est le seul ici qui n'ait pas peur de moi. Il me connaît depuis trop d'années pour cela. Il représente ce qui s'apparente le plus à un ami, sauf que je n'ai pas d'amis. D'ailleurs, les trois quarts du temps, je ne le supporte pas, et vice versa.

Il prend Bénédicte par les épaules pour la conduire hors du bureau et lui murmure à l'oreille quelque chose que je n'entends pas.

C'est ça, console-la ! Bande d'ingrats !

Je sue sang et eau pour cette entreprise et voilà comment je suis remerciée.

– Katheleen, grogne-t-il à mon contre une fois la porte refermée, ton comportement est inacceptable !

– Mon comportement ? C'est la meilleure, celle-là ! Dois-je te rappeler quel jour nous sommes ? La réunion pour la campagne Wiwanski, ça te parle ?

Wiwanski est mon plus gros client. Depuis deux ans, je m'occupe avec succès de ses lancements publicitaires. Cependant, Berthier, notre patron, aime nous mettre en concurrence au sein même de l'entreprise, afin « d'optimiser au maximum nos compétences ». Ainsi sous pression, nous ne pouvons pas dormir sur nos lauriers et sommes sans cesse sur le qui-vive. Résultat : si je veux garder ma position, ma présentation doit remporter les suffrages tout à l'heure. L'inimitié que ressent le personnel envers moi est un désavantage que je dois pallier par un travail d'autant plus rigoureux. Je n'ai pas le droit à l'erreur.

– Si le contrat me passe sous le nez parce que cette idiote n'a...

– Elle vient de perdre un membre de sa famille !

– Ce sont des choses qui arrivent, oui. La terre ne s'arrête pas de tourner pour autant, je t'assure ! Crois-en mon expérience. Encore une excuse bidon pour tirer au flanc, voilà tout.

Il lève les bras au ciel, exaspéré.

– C’est sa grand-mère qui l’a élevée ! Elle est chamboulée, la pauvre gamine. N’as-tu donc aucune compassion ?

– Rho, c’est bon. Je ne savais pas.

Je me renfrogne. Ce n’est pas écrit sur son front, non plus. Je ne pouvais pas le deviner. De toute façon, Bénédicte est une chouineuse : elle pleure pour un oui ou un non. Alors, un peu plus un peu moins, on n’est plus à ça près.

– Et puis, je ne l’ai pas obligée à venir bosser, aujourd’hui ! Elle n’avait qu’à rester chez elle, dans ce cas. Les problèmes familiaux ne doivent pas empiéter sur...

– Katheleen, je ne te reconnais plus.

Je sais. Mais c’est ainsi que je fonctionne dorénavant. Il est grand temps qu’Adam s’y fasse.

Il secoue la tête d’un air triste, avant de poursuivre d’un ton moralisateur qui m’horripile :

– Ça te coûtait quoi de partager deux minutes de sa peine ? De te montrer un peu humaine ?

– Mon TRAVAIL ! Je risque de tout perdre ! Toutes ces années à trimer comme une dingue, tout ça va partir en fumée parce que cette incapable n’est pas fichue de tenir les délais. Et après on me demande de déléguer ? MON CUL !

Ce n’est jamais bon signe quand je deviens vulgaire ; cela signifie que je perds le contrôle. Or, je déteste perdre le contrôle.

Je frôle l’hystérie. Je m’écroule sur la chaise, en pleine crise de tachycardie. La respiration erratique, j’essaie de reprendre mon souffle sans y parvenir. Tout tourne autour de moi et des points noirs brouillent ma vue.

Je distingue vaguement l’ombre d’Adam penchée au-dessus de moi.

– Regarde-moi l’état dans lequel tu te mets !

Sa remarque pourrait paraître désobligeante, cependant j'y perçois une sincère inquiétude. Du Adam tout craché. Si je suis le démon, lui c'est l'ange, toujours prévenant et attentionné.

Il porte à mes lèvres la bouteille de jus d'orange que Bénédicte a laissé à mon intention sur le bureau. Des gouttelettes roulent sur mon menton pour finir sur mon beau chemisier blanc. J'écarte le goulot d'un mouvement vif de la main ; la moitié du contenu se déverse sur la jupe de mon tailleur hors de prix.

Une auréole s'épanouit pile-poil au niveau de mon entrejambe. Adam ricane bêtement, tandis qu'on frappe à la porte. Un stagiaire, dont j'ai oublié le nom, glisse sa tête apeurée dans l'entrebâillement pour nous signaler que la réunion vient de démarrer.

Formidable !

2. Pétage de plombs

Je débarque comme une furie dans la salle de réunion. Je n'ose imaginer l'image que je renvoie : les joues rougies, la respiration trop forte, mon chemisier parsemé de gouttes orangées, sans compter l'immonde tache qu'arbore ma jupe, présumant un problème d'incontinence. Et, pire que tout, je n'ai pas de présentation.

Rien.

Nada.

Que nenni !

PEAU DE ZOB !

Calme-toi, Katheleen. Calme-toi !

Berthier, situé au fond de la pièce, me dévisage, intrigué par mon comportement. Mon allure dépenaillée le laisse pantois. Tous les collaborateurs sont déjà assis autour de la table. Cette dernière, imposante, de forme ovale et en bois d'acajou, accapare presque tout l'espace. Sans les grandes baies vitrées qui surplombent un Paris en ébullition, on pourrait facilement se sentir oppressés. J'avise d'un œil satisfait la desserte vide, face à la porte. En temps normal, elle est garnie de petits fours ou autres mignardises, mais puisqu'il s'agit d'une réunion interne, où la présence du client n'est pas requise, ces attentions nous sont retirées. Tant mieux. Il n'y a rien de plus agaçant que de voir ses collègues s'empiffrer et de devoir supporter leurs bruits de mastications.

Tous les regards sont maintenant braqués sur moi. Je pointe mon menton vers l'avant et les toise tous méchamment, les défiant d'ouvrir la bouche. La plupart ont le bon sens de baisser les yeux, gênés. Néanmoins, sur ma droite,

un sourire narquois, pour ne pas dire triomphant, me nargue : Dexter. Nom de psychopathe qu'il porte à merveille. La vingtaine à peine entamée, costume bleu nuit assorti à la couleur de ses iris, cravate dans les tons lie de vin, cheveux châtain clair coiffés vers l'arrière par une tonne de gel, nez et menton pointus, visage anguleux. Des caractéristiques qui lui confèrent un air de conquistador prêt à dévorer le monde.

Je carre les épaules, replace derrière mon oreille une mèche blonde tombée de mon chignon, puis m'avance d'un pas fier dans la salle pour m'asseoir juste en face de cet insupportable mégalomane. Adam, le seul dans la pièce à être habillé en jean et baskets, prend la dernière chaise libre à mes côtés.

– Un incident ? Tu n'as pas trouvé les toilettes à temps ?

Je toise d'un œil hautain mon adversaire qui vient de susurrer ces paroles d'un ton moqueur.

Je vais arracher tes cheveux gominés et te refaçonner la face à coups de talons !

– À moins que ça ne soit la crainte d'échouer qui t'ait fait mouiller la culotte ? D'une manière ou d'une autre, les femmes finissent toujours par mouiller pour moi, se vante-t-il, un rictus de crétin aux lèvres. Ravi de constater que tu ne fais pas exception.

Il me provoque à dessein. C'est son truc : mettre les gens à bout pour qu'ils perdent leurs moyens. Hors de question de lui procurer ce plaisir. Je ne répondrai pas à ses attaques, je suis bien au-dessus de ça. Un feu brûlant s'écoule dans mes veines ; je bous littéralement de colère. Pourtant, je me contiens et reste impassible. Malgré tout, ma respiration saccadée trahit ma nervosité, ce qui n'échappe pas à Dexter dont les yeux pétillent d'une lueur victorieuse.

On encourt combien déjà pour un meurtre ?

Sentant mon agitation, Adam pose une main prévenante sur mon bras. Par ce geste, il me fait comprendre qu'il ne faut pas rentrer dans son jeu et laisser

couler. Je lui offre un sourire crispé, mais dégage néanmoins sa main.

Ne jamais montrer ses faiblesses. Je suis forte. Déterminée. Je n'ai besoin de personne.

Une fois le laïus du grand boss terminé, Dexter prend la parole. Je me hérисse au son de sa voix gutturale. Comment certaines femmes peuvent-elles trouver cela sexy ?! J'ai l'impression qu'il vomit à chaque fois qu'il ouvre la bouche. Comme à son habitude, il est aussi à l'aise qu'un poisson dans un bidet. Un champion lorsqu'il s'agit de se pavaner.

Le pire : il est encensé par toute la boîte. Il est malhonnête, vicieux, perfide. Toujours à manigancer ses coups en douce. Pourtant, sa cote de popularité ne cesse de grimper. Ce fourbe sait y faire : lèche-bottes de première, il graisse la patte du petit personnel, charme la gent féminine par une prévenance exagérée et n'hésite pas à sortir le grand jeu pour la crème de l'entreprise.

Et ça fonctionne. Ce qui confirme que je suis entourée de débiles.

Navrant.

Quant à moi ? Plutôt crever que de faire des courbettes. Je n'aime pas les gens et ils me le rendent bien. Tout le monde me déteste, ce qui me va parfaitement. L'homme, de nature hypocrite, vit dans un système tout aussi hypocrite. J'ai décidé de ne plus être un mouton. Ce qui fait de moi la méchante. Je dis les choses telles qu'elles sont, tant pis si ça ne plaît pas. Ou plutôt, tant mieux.

Je réalise que mon esprit s'est égaré lorsque j'entends des applaudissements. Dexter se gargarise des innombrables éloges qu'il reçoit.

Donnez-moi un seau que je vomisse ! Ou un marteau que je l'achève. Oui, un marteau, c'est bien. Ainsi qu'une pelle pour l'enterrer.

– Katheleen, c'est à vous.

Je me lève en remerciant brièvement mon chef. Je n'ai pas l'aisance verbale de Dexter, mais mes idées font toujours mouche. À la différence de ce crétin, je sais cibler les attentes de la clientèle. Cependant, sans mon dossier pour m'appuyer, mes chances de succès sont minimes, j'en suis consciente.

Sous la panique qui m'étreint, je cille. Dexter ricane et quelques téméraires l'imitent. Je vais les étripier, tous autant qu'ils sont ! Un regard assassin dans leur direction calme instantanément les suiveurs. Hélas, cette mise en garde silencieuse n'impressionne pas mon ennemi juré. Il sent bien que quelque chose cloche, aujourd'hui. L'occasion rêvée d'avoir enfin le dessus, puisqu'il est incapable de me battre à la loyale.

Son sourire s'étire jusqu'aux oreilles, une étincelle s'anime dans son regard. Il n'essaie même pas de cacher son exaltation quand il me lance :

- Oh, mais tu es venue les mains vides ? Où est ton argumentaire ?
- DANS TON CUL, FACE DE RAT !

Il aura fallu exactement une seconde avant que j'explose. Sans que je comprenne comment, l'instant suivant, je suis à quatre pattes sur la table, la cravate de ce fumier dans la main, à serrer de toutes mes forces. Ma rage est telle qu'elle prend le dessus sur tout autre sentiment. Je hurle, frappe, gesticule jusqu'à ce qu'un grand choc me fasse perdre connaissance.

3. Burn out, vous avez dit burn out ?

♪ Bobby McFerrin, « Don't Worry Be Happy »

Une lumière artificielle m'aveugle. Je bats des cils à plusieurs reprises pour ajuster ma vue. Le flou se dissipe. Encore un clignement et je perçois enfin les éléments qui m'entourent. Une pièce spartiate, sans grande chaleur, mais propre. Les murs sont d'un blanc crème insipide, à moins que ça ne soit l'effet du néon qui rende cette chambre austère. Il est évident que c'est une chambre, puisque je suis allongée sur un lit. Lit qui ne m'appartient pas, je précise.

J'essaie de lever le bras pour me frotter les yeux, sauf que je ne peux pas : je suis entravée. Un malade m'a ligotée ! Et j'ai la bouche pâteuse comme si l'on m'avait droguée.

Oh, non !

Je jure. Me débats. Rien ne se produit : la sangle est bien trop solide.

OK. Paniquer ne servirait à rien. Je souffle et m'exhorte au calme. J'ai soif, mal à la tête, sinon je me sens à peu près bien. Le matelas est plutôt confortable et les draps blancs m'ont l'air propres – quoique, d'une qualité médiocre. Je me tords le cou afin d'observer avec plus d'attention mon environnement. J'ai déjà établi que c'était une chambre, néanmoins un truc me chiffonne. Un sentiment de familiarité que je n'arrive pas à m'expliquer. Je regarde le bureau face à moi, le fauteuil beige disposé dans le coin, les barrières du lit auxquelles je suis attachée, puis soudain je percute en avisant les appareils médicaux au-dessus de ma tête. Je suis dans un hôpital. Ou plutôt dans une clinique privée, vu la télé écran plat, les rideaux jaunes à fleurs ridicules aux fenêtres et l'absence de « camarade » de chambre. En revanche, pour qui pour quoi ? Je n'en sais fichtre rien ! Je ne m'explique pas

non plus ces liens autour de mes poignets. Tout cela n'a aucun sens.

– Ah, tu es réveillée ! s'exclame Adam en pénétrant dans la chambre.

Il s'approche de moi, probablement pour m'embrasser, toutefois mon expression peu amène l'en dissuade.

– J'étais parti me chercher un café, m'explique-t-il en touillant son gobelet. (Il avale une gorgée qui lui tire une grimace.) Enfin, ce que je prenais pour un café. Ça en a la couleur, l'odeur, mais en bouche, j'ai comme un doute. On dirait...

– Je m'en tape de ton café à la noix ! Qu'est-ce que je fiche ici ? Et surtout, pourquoi je suis attachée ?

– Ah... ça.

– Oui ! *Ça* !

– Ils ont dû prendre des... précautions pour ne pas que tu te blesses. Ou que tu blesses quelqu'un d'autre.

Je lui lance un regard sidéré.

Qu'est-ce qu'il raconte ?

– C'est quoi ce délire ? Vous m'avez confondue avec un chien enragé ? (Je tire sur mes liens, de plus en plus énervée.) Et enlève-moi ces saloperies !

– Pour que tu m'en colles une ? On va se détendre un peu avant, si ça ne te gêne pas.

Bien sûr que ça me dérange ! Il kiffe de me voir en position de faiblesse, j'en suis certaine. D'un œil mauvais, je le regarde traîner le fauteuil pour le rapprocher du lit. Cependant, il maintient une distance de sécurité entre nous.

Mauviette ! Je suis attachée, que veux-tu que je te fasse ?

– Puisque ta mémoire te joue des tours, je vais t'éclairer...

– Détache-moi avant !

– Je n' préfère pas, non.

Il me sourit. Ce crétin ose me sourire !

– De toute façon, reprend-il, affable, c'est l'infirmière qui s'en chargera. Elle a dit qu'elle t'enlèverait les liens à ton réveil.

– Je suis *réveillée*.

– J'avais remarqué.

– Alors, va la chercher. Et grouille-toi !

– Non.

– Comment ça, *non* ?

– Non, comme : non. J'ai à te parler avant. Et vu ce que je dois t'annoncer, j'aimerais autant que tu gardes tes attaches. Je tiens à ma vie.

Note à moi-même : rajouter Adam Rossi à la liste des personnes que je déteste le plus au monde.

– J'espère pour toi que tu es toujours un bon sprinteur, parce qu'une fois libérée, je vais te faire la misère.

– Oh, ça, je n'en doute pas. Mais en attendant, je savoure l'instant. Ce n'est pas tous les jours que la grande et terrible Katheleen Manfray se retrouve ligotée à un lit. À moins que tu ne sois adepte de ce genre de pratique dans ta vie privée... (Il me lance un regard trouble, puis frissonne.) Bref ! Vaut mieux ne pas s'étendre sur ce sujet, il y a des choses que je ne tiens pas à savoir.

Je lui offre mon plus beau sourire. Un sourire carnassier, prédateur, que je réserve habituellement à mes ennemis avant leur « mise à mort ».

– Savoure, savoure... Pendant que tu peux encore. Quand mon pied fera la connaissance de ton postérieur avec tant de puissance que ton rectum pourra accueillir le Stade de France, on verra qui rira le dernier. Si j'aime porter des talons de dix centimètres, ce n'est pas seulement par coquetterie.

Un rictus amusé s'épanouit sur les lèvres charnues d'Adam. Il ne se laisse pas démonter par ma menace qu'il sait pourtant vraie. Mes stiletto sont réputés pour leurs spectaculaires vols planés. L'an dernier, j'ai amoché un de nos collaborateurs qui avait vendu mes idées à la concurrence – ma chaussure a malencontreusement rencontré sa tête. Bien sûr, cet échange s'est effectué à

l'abri des regards ; cela a suffi toutefois à parfaire ma réputation. Une mise en garde nécessaire pour ceux qui auraient eu la mauvaise idée de me trahir. Je n'agis jamais sur un coup de tête – enfin, jusqu'à aujourd'hui. Mes gestes sont calculés et mes colères plus froides que l'Arctique.

– Pratique ces liens quand même, renchérit Adam, apparemment suicidaire.

Cette situation grotesque a assez duré. Ma patience s'effrite de seconde en seconde. Je plisse les yeux dans sa direction et siffle entre mes dents :

– Fini de faire mumuse ! Dis-moi ce qui se passe, puis disparais de ma vue pour les cinq prochaines années.

L'unique chose dont je me souviens avec netteté est l'expression victorieuse de Dexter pendant la réunion. Comme à son habitude, il a essayé de me mettre à bout. Néanmoins, je suis bien plus forte que lui à ce jeu-là. À moins que... !

– Ôte-moi d'un doute... Dexter est toujours vivant ?

Adam éclate de rire. Je ne sais pas si c'est bon ou mauvais signe. Non pas que ça me dérange de savoir ce fumier enterré, mais je ne voudrais pas que son sang salisse mes mains.

Je jette un coup d'œil à ma manucure : certains de mes ongles sont cassés, le vernis écaillé.

Merde, j'ai peut-être déconné.

– Oh, ce n'est pas faute d'avoir essayé de l'étrangler avec sa cravate. Mais oui, il est bien vivant. Et fou de rage.

Silence.

Inspiration, expiration.

Je digère l'information.

Je me contrefous du ressentiment qu'éprouve Dexter à mon égard. Il peut être en colère autant que ça lui chante, il ne m'impressionne pas. Par contre, les conséquences de mes actes me chiffonnent. Perdre mon travail serait la pire des catastrophes.

Est-ce pour cette raison qu'Adam veille à ce que je reste entravée ?

J'exige d'une voix tendue :

– Explique-moi tout.

– C'est simple : un instant, tu étais debout, la tête haute et pleine de défi, avec pour seule arme ton expérience ; puis le suivant, tu étais à quatre pattes sur la table, vociférant comme une diablesse. J'ignorais que tu possédais un tel langage fleuri. Bref. Toujours est-il que tu t'es jetée sur Dexter. L'effet de surprise a joué en ta faveur et tu as eu le temps de salement l'esquinter. Une vraie tigresse. (Il réfléchit, l'index posé sur sa bouche.) Je crois que tu as aussi essayé de lui arracher l'oreille avec tes dents...

Adam se marre. Je le foudroie du regard.

– ... mais je peux me tromper, se reprend-il avec toujours cette esquisse de sourire en coin énervante. Votre rixe n'a duré que quelques secondes. En plus, d'où j'étais, je ne voyais pas bien. Au final, il a réussi à se défaire de ta prise pour t'assommer avec son attaché-case. Ne me demande pas ce qu'il y avait dedans : je n'en sais rien. Tu t'es effondrée comme une masse, on a cru qu'il t'avait tuée.

– Ils m'ont virée ?

Je m'en fiche si Dexter peut dorénavant se prendre pour Van Gogh ou si pendant un moment d'égarement, je me suis prise pour Mike Tyson. Tout ce qui m'importe, c'est mon travail. Ma vie.

– Quoi ? Non, bien sûr que non. Tu es un de leurs meilleurs éléments, ils ne vont pas se séparer de toi comme ça. Même si ta reconversion dans le catch est assurée, si un jour tu... (Je souffle fort par le nez pour stopper son délire.) Bref. Le médecin t'a diagnostiqué un burn out. Ça fait des mois que

je te dis de prendre du recul, de lâcher du lest. Depuis l'arrivée de Dexter, tu ne comptes plus tes heures à l'agence. Tu as toujours été une acharnée du boulot, mais là, tu as atteint ta limite.

Un burn out ?

– C'est quoi ces conneries ? On ne travaille jamais trop. C'est vrai, je me suis mis la pression avec ce petit arriviste prétentieux, mais je gère la situation.

– Permits-moi d'en douter. Tu as littéralement pété les plombs en salle de réunion. D'où la décision du big boss. (Adam inspire, comme pour se donner du courage.) Tu as écopé d'un blâme. Etdunemiseàpied.

Il a débité la dernière phrase si vite que je n'ai pas capté le moindre mot.

– Et de quoi ?

– Une mise à pied, répète-t-il en se raclant la gorge. Enfin, ce n'est pas tout à fait une mise à pied, argue-t-il face à mon silence inquiétant, il faut plus voir ça comme des vacances. De super vacances. Tous frais payés, qui plus est.

– Des vacances ? Hors de question. Avec la campagne de pub pour la nouvelle gamme de produits que Wiwanski veut lancer, il n'y a pas de place pour le farniente. Si je loupe ce contrat, c'est la fin de ma carrière.

– Je ne suis pas d'accord. Wiwanski n'est pas le seul gros bonnet. Certes, c'est un client important, mais il y en a d'autres : Miller, Bennaïm, Nozawa pour ne citer qu'eux. Tu peux rattraper ta bévue avec la prochaine campagne de Castel, par exemple. D'après les bruits qui circulent, ça va être énor...

– C'est hors de question, j'te dis ! Préviens Berthier que je refuse, qu'il me mette un autre blâme si ça l'amuse. Quant à moi, je vais appeler Wiwanski, lui présenter mon projet et couper l'herbe sous le pied de ce minable de Dexter. S'il croit qu'il m'a évincée, il se fourre le doigt dans l'œil. Je file de ce pas à l'agence. Enfin, dès que cette connasse d'infirmière m'aura détachée...

4. Le méchant, c'est pas moi !

Soudain, une silhouette en blouse blanche se profile devant moi. Je ne l'ai pas entendue approcher. Sous l'insulte gratuite dont je viens de la gratifier, ses iris s'allument, avant de s'éteindre la seconde suivante. Elle adopte une attitude qui se veut professionnelle en plaquant un sourire factice sur son visage.

Je lève les yeux au ciel devant son comportement hypocrite.

- Bonjour madame Manfrey. Je vois que vous êtes réveillée.
- À défaut de ponctualité, vous êtes d'une perspicacité remarquable.

J'insuffle dans ma voix tout le mépris qu'elle m'inspire.

– Ouh là, on s'est levée du mauvais pied, tente-t-elle de plaisanter tandis que son assurance vacille.

– C'est son caractère habituel, la contredit Adam. Katheleen est une vraie peau de vache à laquelle il ne vaut mieux pas se frotter. De sa bouche ne sort que du venin. Une chance pour moi, je suis immunisé.

J'éclate de rire face à la réaction de l'infirmière qui ne se fait pas attendre. Elle me dévisage les yeux écarquillés avant de lancer une œillade sévère à l'encontre d'Adam, qui n'a pourtant énoncé que la stricte vérité.

Je suis une garce.

Devant son expression courroucée, Adam lève les mains en l'air. Je ris de plus belle.

- Hé ! Le méchant, c'est pas moi, s'insurge-t-il.

Il dégaine son sourire *ultra-bright* et la couve d'un regard langoureux.

– Si vous le dites !

L’infirmière le toise, une moue désapprobatrice aux lèvres. Elle semble hermétique à son charme.

Ah ! Peut-être qu’elle n’est pas si stupide que ça... C’est bien la première fois que les émeraudes d’Adam, aussi vertes et flamboyantes qu’une forêt tropicale, laissent de marbre. C’est assez réjouissant. À moins qu’elle n’ait capté qu’il ne jouait pas dans la même catégorie. Bien qu’Adam prenne un malin plaisir à draguer tout ce qui bouge, seuls les spécimens barbus de plus d’un mètre quatre-vingts ont une chance de finir dans son lit.

– Je vais retirer les sangles qui vous retiennent les poignets. Les toilettes sont juste là, si vous avez besoin, m’explique-t-elle en désignant la porte à ma droite, au cas où je serais complètement demeurée et que l’envie me prendrait d’aller uriner dans le couloir.

– Vous ne pouvez pas attendre encore quelques minutes avant de la libérer ? s’enquiert Adam, d’un coup rembruni. C’est qu’on n’avait pas fini notre discussion et...

Mon chien de garde se retourne vers lui. Si un regard pouvait tuer, il serait pulvérisé à l’heure qu’il est.

– Oubliez ce que je viens de dire, je vais juste garder un petit souvenir de cette scène, si vous voulez bien. (Ses lèvres s’incurvent tandis qu’il extirpe son téléphone de la poche avant de son jean.) « *Cheese* », se moque-t-il ensuite en me mitraillant de photos.

Je vais le tuer. Je jure que je vais le tuer.

– Monsieur, je vais vous demander de sortir. Votre hostilité envers ma patiente est intolérable.

– Je parlais, justement. Kate ? Ce fut un plaisir.

Il glousse, puis lance un regard compatissant à l’infirmière.

– Bon courage quand vous aurez lâché la bête.

Une fois détachée, je bondis hors des draps. Prise de vertige, je m'appuie contre le bureau qui jouxte le lit, inspire doucement par le nez, les yeux fermés, avant de libérer mon souffle par la bouche. L'infirmière se positionne aussitôt à mon côté. Elle me soutient par le bras ; d'un coup de coude, je me dégage de sa prise sans ménagement.

Qu'est-ce qu'ils ont tous à vouloir me mater ?

– Ce n'est pas judicieux de vous lever si vite. Vous avez reçu un vilain choc à la tête qui vous a assommée. Et lorsque vous êtes arrivée à l'hôpital, vous étiez si agitée que l'on a dû vous sédaté.

– Je ne vous ai pas demandé votre avis.

Mon ton mordant la déstabilise un instant. Elle fronce ses épais sourcils noirs dont les poils partent dans tous les sens. La dame ne connaît pas la pince à épiler... Quoiqu'à ce stade, la débroussailleuse serait plus conseillée.

– Oui, eh bien, je vous le donne quand même. D'ailleurs, je ne vois pas où vous comptez aller dans cette tenue, rajoute-t-elle lorsque je franchis la porte de la chambre d'un pas décidé.

Je m'arrête dans mon élan. Les yeux plissés, j'avise ladite tenue.

Grrr !

Pourquoi faut-il toujours qu'on nous affuble de cette blouse ridicule ? J'ai une bosse à la tête, pas aux fesses ! Alors pourquoi sont-elles à l'air ? Il est où le rapport ?

– Je peux savoir pourquoi je suis à poil ?

– Vous n'êtes pas toute nue, juste...

Je lui montre mon postérieur découvert en arquant un sourcil incrédule.

– C'est la tenue obligatoire. Vous avez subi une batterie d'exams, sous la demande insistante de votre patron. Mais le D^r David vous expliquera tout ça lors de son passage. C'est lui qui signera votre avis de sortie.

De mieux en mieux !

– De quel droit vous agissez sans mon consentement ? (Je soupire.) Non, laissez tomber, dites-moi plutôt où sont mes fringues.

Je me sens soudainement lasse, vidée de toute énergie. Sûrement un effet secondaire de leurs cachets à la noix, néanmoins cette sensation me dérange. Ma verve, c'est tout ce qu'il me reste. Pour botter le cul de ma longue, très longue liste d'ennemis, j'en ai besoin. Si Dexter est toujours en pole position, Adam n'est pas loin derrière lui. Il va m'entendre, celui-là !

De l'armoire, mon chien de garde sort un sachet plastique qu'elle me tend avec un sourire contrit.

– Je ne pense pas que vous puissiez en faire grand-chose.

Sa prévenance m'irrite. Je ne veux pas de sa pitié.

– Si vous pouviez arrêter de *penser* et garder votre avis pour vous, ce serait bien !

Des éclairs traversent ses prunelles et embrasent le feu qu'elle masquait par son hypocrisie depuis tout à l'heure. Ah, elle montre enfin son vrai visage ! Il lui en aura fallu du temps pour comprendre que sa gentillesse, elle pouvait s'empaler avec. Toutefois, lorsque je lorgne le contenu du sac, je constate avec amertume qu'elle a raison. Mon beau tailleur n'est plus qu'un amas de tissu sale et décousu, totalement immettable.

Mince ! Je ne vais pas partir cul nu quand même ?

– Et je fais comment pour sortir ? Mes vêtements sont fichus !

Mon interlocutrice hausse les épaules avec nonchalance devant ma hargne.

Oups. Je crois que je l'ai fâchée.

– Je suis sûre que vous avez des *tas* d'amis qui seront prêts à vous aider. Au plaisir de ne plus vous revoir, lance-t-elle avant de quitter la pièce sans se

retourner.

Saleté !

Elle sait très bien que non. Le seul qui serait enclin à m'aider est celui que je rêve de hacher menu.

Adam Rossi, je te hais.

5. La journée ne pouvait pas être pire ? Ah si...

♫ LP, « Lost on You »

Après deux heures à ruminer en scrutant le plafond d'un œil morne, je dois me rendre à l'évidence : si je veux quitter ce maudit hôpital, je n'ai pas d'autre choix que d'appeler Adam. Le fameux docteur David est passé un peu plus tôt pour signer mon autorisation de sortie. Quand je lui ai signifié que je ne pouvais pas rentrer chez moi dans cet accoutrement, il a ri. Puis, il est parti. Wow, quel professionnalisme !

S'il y a une chose que je déteste encore plus qu'Adam Rossi en ce moment, c'est l'idée de me rabaisser devant lui. Exiger qu'il m'apporte des affaires le met en position de force. Peu importe le ton que j'emploierai, il ne sera pas dupe : je lui demande une faveur. Faveur que je devrai lui retourner tôt ou tard. Sauf si, bien sûr, je le tue avant ; possibilité non négligeable.

Je fais défiler ma liste de contacts.

« Abrutie B », « Abruti D », « Abruti H », « Abruti L », « Abrutie O », « Abrutie Q »...

Il va vraiment falloir que j'innove en termes de surnoms, je m'y perds avec tous ces abrutis. Je clique sur la fiche de « Abruti R », et modifie son nom par : « Roi-des-Abrutis », puis appuie de mauvaise grâce sur l'icône d'appel.

Au bout de la troisième sonnerie, Adam décroche, un sourire dans la voix.

– Mais ne serait-ce pas la Terrifiante Dragonne Manfrey ? Que me vaut un tel honneur ?

– Ta gueule ! Et écoute.

– C'est toujours un plaisir de te parler. Ciao.

Je bats des cils. Un bip bip indique qu'il vient de couper la communication.

Mes dents s'entrechoquent dans un crissement sonore, tant mes mâchoires se contractent. Je vais le réduire en charpie !

Les doigts crispés sur l'appareil à m'en faire blanchir les jointures, je réitère mon appel.

– Bienvenue sur la messagerie vocale d'Adam Rossi, le célibataire le plus prisé du Tout-Paris. Je suis indisponible pour les mégères du nom de Katheleen Manfrey, autrement surnommée par ses pairs « la Terrible Dragonne qui ne connaît pas la polites... »

– T'as fini tes conneries, oui ?

– Tu peux mieux faire. Recommence ton entrée en matière. « Bonjour Adam, comment vas-tu ? »

Je souffle. Un flot d'insultes me brûle le bout de la langue.

– Si tu me réponds encore une fois « Ta gueule », je raccroche. Je suppose que si tu m'appelles, c'est que c'est important. Peut-être as-tu besoin que je te rende un service ? Il est peut-être même possible que je sache de quoi il s'agit, mais gardons le suspense intact. Je préfère que tu me demandes. *Gentiment.*

Il jubile sans prendre la peine de s'en cacher. Il devrait pourtant savoir qu'il va le regretter. Je suis rancunière. Et tenace. S'il faut attendre des mois pour obtenir ma vengeance, pas de problème. Elle n'en sera que plus savoureuse. Cependant, je n'aurais pas à patienter cette fois-ci, j'ai déjà ma petite idée. C'est sournois, mesquin et vraiment bas comme coup – même pour moi – mais qu'importe, il l'a bien cherché. Alors, je décide de ravalier quelques instants ma fierté.

– J'ai besoin que tu me ramènes des vêtements. Tu en trouveras dans la penderie de mon bureau.

Comme je passe la majeure partie du temps au travail, j'y ai aménagé un

coin « repos ». Ainsi, je peux dormir sur place si nécessaire.

– Hum. Sans formule de politesse, je crains de ne pas comprendre. Que désires-tu que je t’apporte ?

– Des vêtements ! (Je soupire, puis use d’une voix plus douce qui me hérise les poils.) Peux-tu m’amener une tenue potable que je puisse sortir de ce maudit hôpital ?

– Rho, j’ai failli y croire ! T’y étais presque. Le mot magique, Kate. Il te manque le mot magique.

Je fais craquer ma nuque en poussant un grognement sourd. Adam a toujours été insupportable, mais là, il dépasse les bornes. Ses taquineries vont lui coûter cher.

J’articule avec difficulté, les dents serrées :

– S’il. Te. Plaît.

– Bah voilà, c’était pas si compliqué. J’arrive dans... (La porte de la chambre s’ouvre en grand.) Tadam !

Non, mais quel... ! Quel... !

Je ne trouve pas les mots tellement je suis énervée. Tout ce cinéma alors qu’il est déjà ici avec mes affaires... Si ça, ce n’est pas se foutre de ma gueule !

– Du calme, Kate. Tu vas finir par t’étouffer de colère. Inspire, expire. Ton sauveur est là.

– Pauvre c...

– Tsss. Ne dis pas de vilaines choses que tu pourrais regretter. Je peux encore faire demi-tour, je doute que tu me poursuives dans les couloirs attifée de cet accoutrement. Non que ton petit cul ne soit pas charm...

– Un jour, je t’arracherai la langue.

– Et tu oserais priver l’humanité de mes baisers sulfureux ? Quelle méchante tu es.

Malgré sa fausse décontraction, un voile d’inquiétude traverse ses iris. À

défaut de lui arracher la langue, il me connaît suffisamment pour se douter qu'il a été trop loin. S'il ne sait pas encore à quelle sauce je vais le manger, il le découvrira bien assez tôt.

Il se racle la gorge, puis finit par me tendre mes affaires.

– Au fait, le frigo de ton bureau est vide. Faudrait que tu penses à le remplir, je n'ai rien trouvé à me mettre sous la dent.

C'est plus fort que lui, il ne peut pas s'empêcher de jacasser comme une pie. C'est à ça qu'on reconnaît les abrutis : toujours à l'ouvrir pour débiter des stupidités qui n'intéressent qu'eux. Adam aime s'entendre parler, il déteste le silence, ça le met mal à l'aise. Alors, je le lorgne, les traits impassibles.

– Je plaisantais, Kate. Dérive-toi.

Silence.

– Y a pas à dire, tu sais mettre l'ambiance.

Silence.

– OK, j'ai compris.

Silence.

Il soupire, puis secoue la tête.

– T'as gagné, j'me casse.

La main sur la poignée, il rajoute sans se retourner :

– Tes vacances te feront le plus grand bien. Tu pars ce week-end. Si tu refuses, Berthier te retire ton portefeuille clients.

6. New York, New York

Le reste de la semaine se passe dans une sorte de brouillard compact et suffocant. Avec mon interdiction de remettre les pieds à l'agence avant un mois, je n'ai d'autre choix que de tourner en rond dans mon appartement. J'ai l'impression d'être un poisson enfermé dans un bocal, sans aucun centre d'intérêt.

J'ai besoin de travailler pour m'occuper l'esprit. Si je veux m'en sortir vivante, il va falloir que je me débrouille pour récupérer mes dossiers et mon ordinateur. Après tout, je peux très bien bosser à distance.

Ma petite Bénédicte, tu vas peut-être me servir à quelque chose.

Je compose son numéro.

– Bonjour, madame Manfrey, murmure mon assistante d'une voix craintive.

C'est dingue, même au téléphone, elle est pathétique.

– Rapporte-moi mon ordinateur, le disque dur externe, ainsi que le dossier Wiwanski, lui dis-je en guise de bonjour. Je t'attends d'ici une heure, ne sois pas en retard. Oh ! Et pendant que j'y suis, apporte-moi aussi celui de Castel.

– Je suis désolée, madame, c'est que...

– Que quoi ? Ta grand-mère est à nouveau morte ? Quelle autre excuse bidon vas-tu encore avancer, hein ?

Je l'entends hoqueter.

Je grimace ; c'était méchant, j'avoue.

– Le directeur a donné des consignes. Je suis navrée, madame Manfrey,

vos affaires doivent rester à l'agence. C'est Dexter qui gèrera vos clients jusqu'à votre retour.

Cette nouvelle me met dans une colère noire.

– Hors de question ! Tu m'entends ! Tu vas m'apporter tout de suite ce que je te demande ! Me suis-je bien fait comprendre ?

– Mais, madame...

– Pas de *mais* qui tienne ! Tu me dois bien ça, Bénédicte ! Dois-je te rappeler que tout ce qui arrive est de *ta* faute ? Si tu avais fait ton travail dans les délais, nous n'en serions pas là. Et de toi à moi, nous savons très bien que le décès de ta grand-mère n'est qu'un faux prétexte à ton manque de rigueur. Ce n'est pas à la dernière minute qu'il faut s'activer. Cette tâche aurait dû être effectuée depuis longtemps. Maintenant, c'est à toi de réparer tes erreurs.

– Je vais être licenciée si je me fais prendre.

– Alors, sois maligne pour une fois et ne te fais pas prendre. Une heure, Bénédicte.

Sans attendre sa réponse, je raccroche. Je ne doute pas un instant de sa bonne coopération. Je suis peau de vache, toutefois Bénédicte sait que j'ai raison. Elle est feignante, toujours à la traîne. C'est une tire-au-flanc qui a besoin qu'on lui secoue les puces pour que son travail soit un tant soit peu productif. Au quotidien, c'est éreintant de fréquenter ce genre de personnes. Et après on me reproche mon manque de patience. Un comble !

Presque trois heures plus tard, c'est une Bénédicte échevelée qui frappe à ma porte. À croire qu'elle a parcouru un chemin semé d'embûches pour venir.

– T'es en retard.

– J'ai fait au plus vite madame, je vous jure.

Je pousse un soupir las et lui fais signe d'entrer.

– Où sont mes affaires ?

Je scrute ses mains vides, prête à lui sauter à la gorge.

– Dexter les avait déjà prises, madame. Je n’ai pas pu les récupérer. Désolée.

Ma paume me démange. L’envie de la gifler est forte, malgré tout je me contiens. Ce n’est pas elle la responsable : c’est encore ce salopard de Dexter.

– J’ai quand même réussi à transférer tous les fichiers importants sur cette clé USB. Logiquement, vous avez tout le nécessaire pour pouvoir travailler.

Sauf que mon ordinateur est au bureau. Je vais devoir courir les magasins pour m’en acheter un autre. À moins que...

– Tu as un ordi portable chez toi ?

– Oui, madame.

– Va me le chercher, j’en ai besoin.

– Comment ?

– Ne m’oblige pas à me répéter, tu as très bien entendu. Ce n’est que pour quelques semaines de toute façon, tu devrais pouvoir t’en passer, non ?

Elle se renfrogne, ouvre la bouche pour refuser, cependant, face à mon regard perçant, son « non » reste enfoui au fond de sa gorge.

– D’accord, lâche-t-elle enfin, l’air contrarié.

Tandis qu’elle s’apprête à sortir, je l’interpelle :

– Il faudra aussi que tu contactes Nguyen de ma part. Rappelle-lui qu’il me doit un service et que le moment de payer sa dette est venu. Je veux qu’il retire Adam de sa campagne.

– Mais madame, c’est son plus gros client ! Cela fait plus d’un an qu’Adam collabore avec M. Nguyen et c’est grâce à ça qu’il sera promu bientôt. Si on lui enlève ce dossier, sa promotion va...

– Je sais tout ça, merci. C’est le but.

Mes lèvres se relèvent dans un sourire perfide.

– On ne se moque pas de moi sans en subir les conséquences.

– C’est votre ami ! s’écrie-t-elle, affolée.

Je lève les yeux au ciel, amusée par tant de naïveté.

– Je n’ai *pas* d’amis, Bénédicte. Mais laisse tomber Nguyen, je vais m’en occuper moi-même, ça ira plus vite.

Elle baragouine dans sa barbe, la mine affligée. Un voile de tristesse scintille dans son regard. Je ne cherche pas à comprendre ce qui la chagrine : je m’en moque.

– Pendant que j’y pense : ces vacances qu’on m’oblige à prendre, tu sais ce qu’il en est ? Je n’ai aucune information concernant la destination ni même la durée.

– Oh. Ne vous inquiétez pas, madame. C’est un sublime palace à New York. Très luxueux et tout confort. Ça va vous plaire.

Sa voix se voile d’une intonation rêveuse tandis qu’elle s’engage dans le couloir :

– J’adorerais aller là-bas moi aussi.

– Ouais, bon, c’est pas demain la veille ! Alors, en attendant, file me ramener l’ordinateur. Oust !

Les lèvres à demi retroussées, je l’observe disparaître à toutes jambes.

New York ? Hum, ça aurait pu être pire !

7. C'était trop beau pour être vrai

Trois jours plus tard, je suis sur le départ. La plupart des gens seraient euphoriques à l'idée de partir en vacances, moi non. Mon humeur est morose, à l'instar du temps parisien : gris, froid et venteux.

Tandis que ma manucure sèche, je scrute d'un œil sévère les va-et-vient incessants de mon assistante.

Je la rappelle à l'ordre :

– Bénédicte ! Tu es censée faire mes valises, pas mettre mon appartement sens dessus dessous.

Elle était si contente que je lui file cinq cents euros pour la « location » de son ordinateur, qu'elle s'est proposée de s'occuper de mes bagages. Au final, je me demande si c'était une bonne idée d'accepter son aide. Ou de lui donner cet argent...

– C'est ce que je fais, madame Manfrey.

– Hum... tu t'y prends d'une drôle de façon. Pas étonnant que ton travail soit si bâclé, il faut un minimum d'organisation pour être efficace et productif. À ce rythme, je risque de louper mon avion.

En parlant d'avion, c'est une chance que je ne sois pas phobique, vu la durée de mon vol. Les USA, ce n'est pas la porte à côté. Heureusement, j'ai de quoi m'occuper pendant le trajet.

Ma lèvre s'incurve lorsque j'avise le portable de Bénédicte. La pauvre fille l'avait customisé d'innombrables autocollants ; j'ai pris un malin plaisir à tous les arracher devant ses yeux horrifiés. Comme si j'allais me trimballer avec un ordinateur affublé de ces immondices. Il faut avoir des goûts limités pour aimer les paillettes, les licornes et autres débilités.

– Je ne trouve pas votre crème solaire, madame.

– Ma crème solaire ? Pour quoi faire ? Je passerai mes journées dans ma suite à bosser. De plus, à cette période, il ne doit pas faire plus de dix degrés à New York.

– Ah oui, c’est vrai... New York... (Ses joues s’empourprent tandis qu’elle triture ses doigts.) Et votre maillot de bain ? C’est toujours pratique un maillot de bain, enfin ça peut être utile... à New York.

Je m’apprête à rétorquer qu’elle peut se carrer son maillot où je pense lorsque je me ravise sans trop savoir pourquoi.

– Dans le deuxième tiroir de ma commode, tu trouveras ce qu’il faut.

– D’accord. Je file chercher ça. (Elle revient quelques instants plus tard, fière d’elle.) Je crois que tout est prêt. Votre passeport est dans la pochette de votre sac, ainsi qu’un stylo, du papier, des mouchoirs, du...

Je la coupe dans ses explications inutiles :

– Tu crois ou tu es sûre ?

– Je... euh... ah ! J’ai oublié la trousse à pharmacie, si jamais...

– Je vais dans un hôtel cinq étoiles, Bénédicte, pas en expédition au cœur de l’Amazonie. Réfléchis un peu !

– Oui, oui. Bien sûr. (Elle grimace, avant de détourner le regard.) Comme vous voulez. Oh, votre chauffeur est là, me signale-t-elle tandis qu’elle jette un coup d’œil par la fenêtre.

Arrivée à l’aéroport, le chauffeur dépose mes bagages sur le trottoir avec plus de force que nécessaire. Il me lance un regard torve, facile à interpréter : « Pourvu que ton avion s’écrase », puis redémarre en trombe.

Abruti.

Encore un susceptible qui n’accepte pas la vérité. Ce n’est pas de ma faute s’il a eu son permis dans une pochette surprise. Même un octogénaire aveugle conduirait mieux que lui.

Et, évidemment, ni Adam ni Bénédicte ne m'ont accompagnée. Jamais là quand on a besoin d'eux. Je vais devoir traîner mes valises de deux tonnes et demie toute seule jusqu'à l'enregistrement. Super, ça commence bien les vacances !

Un éclair zèbre le ciel encombré, tandis qu'un vent frais balaie mes cheveux. Ma peau moite se couvre de chair de poule. J'inspire une goulée d'air pollué, passe la lanière de ma sacoche sur mon épaule, soupire, puis saisis les poignées de mes valises. Étonnamment, l'opération ne se révèle pas si ardue que cela. Les roues glissent avec facilité sur la chaussée et, malgré la cohue dans l'aéroport, je me fraie un chemin par quelques coups de coude bien sentis.

Je regarde le tableau d'affichage des départs et réalise que je ne connais même pas le numéro de vol.

J'éclate de rire à m'en tordre les boyaux face au comique de la situation.

Mais qu'ils sont cons, tous autant qu'ils sont !

Ils me forcent à partir en vacances et omettent de m'indiquer le guichet d'embarquement. C'est la meilleure !

– J'en connais une qui est ravie de partir en vacances. Je ne t'ai jamais vue aussi souriante.

Au son de cette voix moqueuse, mon sourire s'évanouit.

– Qu'est-ce que tu fiches ici ?

Je grogne. Adam est planté devant moi, ses yeux d'émeraude me transpercent.

– Bonjour à toi aussi, Kate. Je suis venu t'apporter ta réservation. Tu ne pensais pas que j'avais oublié, quand même ?

Je peste.

C'était trop beau pour être vrai !

– Figure-toi, susurre-t-il en s'approchant bien trop près de moi, que j'ai reçu un coup de fil de Nguyen avant-hier. Nous avons eu une brève, mais déconcertante conversation.

– Ravie pour toi.

– Tu ne veux pas savoir ce qu'il voulait ? (Ses iris s'enflamment.) Non, bien sûr que non... Puisque tu sais déjà. N'est-ce pas ? C'est ça, ta vengeance ? Foutre ma carrière professionnelle en l'air ? Parce que j'ai osé taquiner la Dragonne. Tu veux savoir ce que ça fait de toi ? Une salope. Une belle *salope*.

Je déglutis sans baisser pour autant le regard. Je ne me sens pas particulièrement fière de mes actes, néanmoins il est trop tard pour les remords. J'ai pris une décision, je l'assume jusqu'au bout.

– Tu sais très bien que lorsqu'on me cherche, on me trouve.

– C'est donc ça ton excuse ?

Le menton levé en signe de défi, je rétorque :

– Ce n'est pas une excuse. C'est un fait.

Les épaules d'Adam s'affaissent. Il me tend mes billets. La tristesse dans ses yeux m'arrache un pincement au cœur. Je souffle pour chasser cette sensation désagréable.

– Tu ne me souhaites pas un bon voyage ?

Adam relève la tête vers moi avec ce sourire légendaire qui en a fait craquer plus d'un.

– Oh, si, très chère. J'espère que tu vas profiter à fond de ton séjour. Ah... pendant que j'y pense ! Il y a eu une légère modification quant à la destination. Figure-toi que tous les vols pour New York étaient complets. Par chance, je t'ai trouvé un endroit paradisiaque, sur une île tout à fait charmante. Très... pittoresque.

– *Pittoresque ?*

– C'est ça. (Il tire sur mon écharpe.) Tu peux l'enlever. Lors de ton séjour, elle ne te sera pas nécessaire. Tout comme ton manteau, ton bonnet et tes gants, rajoute-t-il, railleur. Allez, en gentleman que je suis, je vais t'accompagner jusqu'au terminal. Viens, la zone d'enregistrement est par là.

Un instant hébétée, je reste figée sur place.

J'ai comme un mauvais pressentiment.

8. Qu'on m'achève, et vite !

Mon physique est une vraie tare. Pour mon plus grand malheur, il n'est pas en adéquation avec mon caractère. Quand on m'observe, on voit une jeune femme au regard innocent, dont les yeux en amande d'un marron commun paraissent rassurants ; mon nez fin et légèrement retroussé me donne des airs mutins ; quant à mes joues rondes et mes fossettes, elles confèrent une tendresse enfantine à mon visage. Pour couronner le tout, mes cheveux, aussi blonds que des épis de blé sous un soleil d'été, me font ressembler à un ange, alors que c'est le diable que j'abrite.

La grand-mère assise à mes côtés dans l'avion a même couiné en m'apercevant, trop contente de passer son vol en compagnie d'une « gentille fille ». Raison pour laquelle elle me bassine depuis une bonne heure avec ses douleurs intestinales. Elle pense avoir trouvé en moi une oreille compatissante. Une chance pour elle que les hublots soient scellés, sinon elle aurait valdingué à travers depuis longtemps.

Pour le moment, j'adopte la méthode qui consiste à l'ignorer. Je ne réagis à aucun de ses commentaires, attendant, les lèvres pincées, le nez plissé et les yeux fermés, qu'elle daigne enfin se taire.

Malheureusement, certaines personnes sont encore plus dures à la comprenette que d'autres. Dans ce cas-là, il vaut mieux y aller franco.

– Vous avez mangé quoi pour refouler autant du gosier ? C'est horrible, cette odeur.

– Oh, oui, je sais. (Elle me tapote la main comme si nous étions de vieilles amies.) Je vous l'ai expliqué, je digère mal ces temps-ci. Je suis sans cesse ballonnée. Le médecin m'a prescrit un médicament pour mes flatulences, ainsi qu'un régime alimentaire contre l'halitose, mais, voyez-vous, je suis gourmande, alors je ne respecte pas toujours les consignes.

Elle rit. Un souffle d'air vicié manque de me faire tourner de l'œil. C'est bien ma veine : me retrouver coincée avec une grand-mère qui a des égouts en guise de bouche et qui est incapable de la boucler.

Hors de question que je me tape une nuit de vol avec cette boule puante. Si je ne meurs pas asphyxiée, ses bavardages insipides finiront par m'achever.

J'appuie sur le bouton « d'appel ». Puis attends. Et attends encore. Je pourrais mourir dix fois avant que la feignasse d'hôtesse se décide à effectuer son travail. Enfin, je la vois traverser l'allée, un sourire qu'elle imagine avenant plaqué sur ses lèvres rouge vif.

– Madame ? Vous désirez quelque chose ? me demande-t-elle poliment.

Question stupide, il va sans dire, néanmoins, je m'abstiens de le lui faire remarquer.

– Oui. Veuillez déplacer cette dame le plus loin possible de moi. Son haleine est insupportable. Pour mon bien-être, autant que celui des autres passagers, elle devrait être isolée.

– Je vous demande pardon ?

Je soupire, excédée. C'est quoi cette manie de faire semblant de ne pas comprendre ? Nous parlons pourtant la même langue. Pense-t-elle qu'en m'obligeant à répéter, ma version sera plus édulcorée ? Je dois peut-être m'adapter à son intellect.

– Cette dame *pue* de la gueule. Pouvez-vous la changer de place pour que je puisse à nouveau respirer ?

L'hôtesse me darde d'un regard assassin qui est loin de m'impressionner. Son sourire factice a enfin déserté sa bouche trop maquillée.

– Madame, votre comportement est inacceptable !

Et voilà ! Ça me retombe encore dessus. Je suis la méchante parce que j'ose dire tout haut ce que les gens pensent tout bas.

Je l'observe se pencher vers la grand-mère pour lui parler à l'oreille et lève un sourcil narquois dans sa direction quand la vieille ouvre la bouche pour lui répondre. Je ricane devant ses yeux soudainement exorbités. Sa respiration se coupe, son visage prend une teinte inquiétante.

En bonne citoyenne, je lui tends un sac à vomi.

– Tenez. Je vous l'offre. Vous semblez en avoir besoin.

– Pas du tout. C'est vous qui êtes abjecte à insinuer de tels propos envers une personne âgée.

Elle réprime de justesse un haut-le-cœur.

– Si vous le dites.

Hypocrite un jour, hypocrite toujours.

– C'est mesquin de s'en prendre à quelqu'un sans défense, comme ça. Vous devriez avoir honte.

– Soyons clairs : sa bouche est une arme chimique. Elle pourrait tuer un escadron de mille hommes surentraînés avec son haleine. Vous étiez à deux doigts de rendre votre dîner il n'y a même pas une minute, un peu d'honnêteté ne vous ferait pas de mal.

– Comment osez-vous ? s'empourpre-t-elle de colère.

Elle souffle pour reprendre son calme lorsqu'elle avise les regards curieux des autres passagers, intrigués par son éclat de voix.

– Elle a raison, ma petite dame. Je me suis fait un plaisir coupable tout à l'heure, je crains qu'il me soit resté sur l'estomac. À mon âge, on ne digère plus aussi bien.

– Tout de même ! Il y a des façons de dire les choses. C'est un manque de res...

– Bah. (La vieille hausse les épaules.) J'en ai vu d'autres. (Elle détache sa ceinture, puis se lève.) Je ne suis pas là pour créer un esclandre. Et puis, bien que rafraîchissante, cette jeune femme n'est pas très bavarde, je préfère un interlocuteur plus réceptif. Attribuez-moi une autre place, vous voulez bien ?

– Oh, non. Vous, vous restez ici. Si quelqu'un doit bouger, c'est elle, déclare l'hôtesse en me désignant de l'index. Après tout, c'est elle qui est indisposée par... par... Si ça la dérange, elle n'a qu'à changer de place. Il doit y en avoir quelques-unes de libres en seconde classe.

Vous voyez comment tourne le monde ?

Et après on se demande pourquoi je me comporte d'une telle façon. Les gens ne méritent pas mon respect. Tout ça parce qu'une mémé, qui sait pertinemment que son haleine pourrait tuer un mort, décide que ce n'est pas important et continue de faire la causette comme si de rien n'était ; et parce qu'une abrutie d'hôtesse, engoncée par la bienséance, refuse d'admettre une vérité qui pourrait déranger. Au, final, qui est coupable ? Moi. Comme d'habitude.

Je ne suis pas encore arrivée à destination, que j'ai déjà des envies de meurtres. Ça promet pour la suite.

9. Bienvenue à Paradise Island

Après treize heures de vol, une escale à Tokyo, plus onze heures de vol jusqu'à Papeete, j'ai dû supporter une heure supplémentaire dans les airs, à bord d'un vieux coucou datant de la Première Guerre mondiale – ou presque –, pour atterrir Dieu sait où. Un atoll paumé non loin de Tahiti.

Une fois libérée de cette boîte de conserve volante, j'évalue d'un œil critique le paysage qui s'étale devant moi. C'est quoi ce délire ?

Ne me dites pas que cette bicoque est l'aéroport ?

Il ressemble à une étable.

Dans quelle galère je me suis embarquée ?

Tout en maugréant, je récupère mes bagages. Quatre pauvres musiciens, cachés sous de grands chapeaux de paille et ukulélé à la main, accueillent les quelques touristes égarés dont je fais partie.

– Katheleen Manfrey ? *Ia orana*. Bienvenue en Polynésie. Je suis Paco, envoyé par l'hôtel où tu vas séjourner.

Une version basanée et totalement flippante de Hulk me broie les doigts entre les siens. Malgré moi, je laisse échapper un couinement. Ma grimace d'inconfort alerte aussitôt mon bourreau qui relâche sa prise.

– Oh, excuse ma force. Je n'ai pas l'habitude des petites fleurs fragiles.

Et ma main dans sa face, elle sera fragile aussi ? Pour qui il se prend cet abruti ?

– Ôtez vos sales pattes, avant que je vous montre qui est le plus fragile de

nous deux !

– Oh, c’est mignon, raille-t-il dans un gloussement horripilant en faisant fi de ma mise en garde. Allez, grimpe dans mon carrosse, ma belle.

J’aimerais pouvoir refuser, l’envoyer paître comme il se doit pour sa familiarité, mais je suis quelqu’un d’avisé et de pragmatique. Un coup d’œil aux alentours suffit à me faire ravalier ma morgue. Je pose de mauvaise grâce mon séant sur le siège passager de son tacot deux places – un ancien utilitaire de l’armée qui a dû connaître ses beaux jours avant la naissance du Christ. Je crie de douleur lorsque mes cuisses nues touchent le cuir bouillant qui recouvre la banquette.

– Adam Rossi, je te hais. Je te maudis !

– Le soleil a tapé trop fort sur ton crâne, ma belle. Moi, c’est Paco. Pa-co, répète-t-il comme si j’étais demeurée. Et on ne se connaît pas encore assez intimement pour les mots doux.

D’expérience, je sais que parler aux abrutis est inutile : la conversation ne peut qu’être stérile. J’ai chaud, l’air est irrespirable, de la sueur perle sur mon front, dégouline dans mon dos, dans mon décolleté et... à d’autres endroits de mon anatomie que je n’ose citer, alors je compte bien préserver le peu de salive qu’il me reste.

Après quelques minutes de trajet, la curiosité finit malgré tout par l’emporter.

– Où sommes-nous ?

– Sur l’île de Maïo-oi, c’est la seule de l’atoll qui possède un aéroport.

OK. Donc pour résumer, je suis coincée au fin fond du trou du cul du monde. Fantastique.

– Et il y a un hôtel cinq étoiles ici, au moins ?

– Oui, un magnifique palace. D’ailleurs, il est très prisé par les stars françaises et internationales en quête de luxe et de tranquillité. Angelina Jolie, Jean Dujardin, Omar Sy, Zac Efron, entre autres, y ont séjourné à plusieurs reprises. Certains ont même leur suite attitrée, comme Bradley

Cooper.

Bon. Si Bradley Cooper est de la partie, je ne dis pas non. Cet homme a une façon de lécher les petites cuillères qui appelle à la luxure. Je ne suis pas là pour la badinerie, mais un en-cas tel que lui ne se refuse pas.

– Et il est loin ce *merveilleux* palace ?

– Désolé, ma belle. On n’a pas le temps de passer devant, il est de l’autre côté de l’île. Ça nous ferait un trop gros détour, et on a encore le bateau à prendre.

– Comment ça, on n’a pas le temps de passer devant ? Parce que ce n’est pas là que nous allons ?

Pour toute réponse, Hulk glousse.

J’ai comme une envie de lui défoncer les chicots. Mais, soyons réalistes, mes chances de réussite sont minimales. Je maîtrise bien quelques prises de self-défense, pas suffisantes toutefois pour lui mettre une raclée.

Je souffle d’exaspération. Puis ma respiration se bloque dans mes poumons.

– On va prendre le bateau ?!

– À moins que tu comptes nager, oui. (Il coupe le moteur.) Nous sommes arrivés.

Je tourne la tête vers l’étendue turquoise qui scintille de mille feux sous les rayons du soleil.

Je ricane. À part la mer et du sable, *beaucoup de sable*, il n’y a pas l’ombre d’un bateau.

– Je crois que vous avez égaré votre yacht.

– Mon yacht ? Tu t’es prise pour la reine d’Angleterre, ma parole.

Il s’extirpe de la voiture, en proie à un fou rire, et m’invite à le suivre. Sa marche rapide m’oblige à trotter pour ne pas me laisser distancer. Mes deux

valises portées à bout de bras, il se dirige vers le ponton où est amarré... un rondin de bois ?

– Vous plaisantez, j’espère ?

– Oui. Mais avoue que c’était drôle. C’est la pirogue de Benito, un gamin du coin, il doit sûrement traîner dans les parages. Il est connu comme le loup blanc, ici. Si tu veux, on peut la lui emprunter pour faire une petite balade en attendant le ferry. Benito ne dira rien.

Sans prendre la peine de répondre à sa proposition débile, j’ordonne d’une voix dure :

– On n’a pas gardé les vaches et les cochons ensemble, à ce que je sache ! Alors, arrêtez de me tutoyer !

– Plus tôt tu t’habitueras, et mieux ce sera, ma belle. Parce que c’est comme ça ici. Tout le monde tutoie tout le monde, c’est plus simple. Pas de chichis entre nous.

Génial.

Je grogne. Bien que l’après-midi soit bien entamée, le soleil est écrasant et la chaleur moite me colle à la peau. Je me sens sale, lasse et mon humeur s’assombrit un peu plus à chaque minute qui passe.

– On va attendre encore longtemps ?

Je retire mes escarpins qui me compriment les orteils. Mes pieds sont gonflés et douloureux. Je m’assois au bord du ponton pour les tremper dans cet océan au turquoise le plus incroyable qui soit. Même en colère, la beauté du lieu est frappante... Pour toute personne aimant le sable, la végétation et la mer, bien sûr. La température de l’eau est loin d’être rafraîchissante, néanmoins les vaguelettes caressent ma peau meurtrie et me tirent un soupir de soulagement.

– Le ferry passe une fois par semaine, chaque lundi. Il n’a pas d’horaires précis. Ça peut être aussi bien en fin de matinée que l’après-midi. Avec un peu de chance, on ne l’a pas loupé.

Je relève vivement la tête.

Il se fout de ma gueule ?

– Vous rigolez ?

– Pas cette fois, non. Mais ne t’inquiète pas, au pire des cas, il reste toujours la pirogue, s’exclame-t-il tout sourire.

– Et mes valises, *ducon* ? Je les laisse sur la plage ?

Voilà, je suis vulgaire, cela devient une habitude en ce moment. En même temps, mon quota de patience est épuisé.

Je ne rêve que d’une douche avec multijets et d’un mojito bien frais.

– La durée de ton séjour est de quinze jours, non ? (J’acquiesce d’un geste sec.) Donc, tu pourras récupérer tes affaires la semaine prochaine, avec le prochain ferry.

Je suis sidérée par tant de conneries. Heureusement pour lui, la sirène du ferry retentit au loin. Je repose avec lenteur mon stiletto, les yeux plissés dans sa direction.

Paco lève un sourcil interrogateur.

– Simple curiosité : tu comptais faire quoi avec ta chaussure ? Parce qu’on aurait dit que tu allais...

– Vous défoncer la face à coups de talon ? C’était l’idée, oui.

Hulk, loin d’être téméraire, recule de quelques pas.

– Tu ne serais pas à moitié psychopathe sur les bords ? me questionne-t-il pendant que je me relève. Nan, parce qu’il y a comme une lueur étrange dans ton regard.

– Je fais une allergie aux abrutis. Ça me donne des envies de meurtre.

– Et moi aux pimbêches, mais je ne vais pas les noyer dans le lagon pour autant. La différence entre une personne saine d’esprit et une...

Je le coupe d'un doigt d'honneur.

– Très classe ! Allez, viens, ton yacht est arrivé.

J'observe, effarée, le canot qui porte le nom de « ferry ». Un rafiote à peine plus grand qu'un petit bateau de plaisance. De forme rectangulaire, il ressemble à une boîte à sardines, avec son toit en plastique bleu pour nous protéger du soleil.

Un coup de coude dans le flanc me fait trébucher. Je me rattrape in extremis en m'agrippant à Paco devant moi. Mon sac à main n'a pas la même chance et tombe par terre. Un bruit de verre brisé m'alerte aussitôt.

– Mon parfum !

Accroupie sur le ponton, j'ouvre mon cabas pour constater les dégâts. Tout est trempé, imbibé de mon Chanel n° 5.

– Pouah ! Ça sent fort ton truc !

Le petit morveux qui vient de me bousculer se pince le nez.

Je souffle fort par la bouche, puis relève la tête vers celui qui n'en aura bientôt plus, de tête. C'est un sale mioche d'à peine 10 ans, si je me fie à sa taille. Jeune ou pas, ses chastes oreilles n'échappent pas à mon courroux. Tout en continuant de le houspiller, je me concentre à nouveau sur mes affaires et les sors une à une pour sauver ce qui peut encore l'être. Une chance que les papiers importants, comme mon passeport, soient protégés dans un petit sachet plastique hermétique.

– Désolé, m'dame, s'excuse platement le morveux. J'ai pas fait exprès. J'peux t'aider si tu veux.

Il se baisse pour ramasser je ne sais quoi. Je lui saisis le bras et plante mes ongles dans sa chair tendre. Le gosse gémit. Puis, aussi habile qu'une anguille, il se libère de mes griffes en se tortillant. La seconde d'après, il saute avec agilité dans la pirogue, loin de ma portée.

– Benito est toujours à courir partout, me confie Paco comme si cela excusait tout. C’est pas un mauvais gamin.

Je souffle, de plus en plus agacée.

– Benito, c’est ton nom ?

Le garnement est maintenant assis dans sa pirogue.

– Oui, m’dame.

– Ils étaient bourrés tes parents lorsqu’ils ont choisi ton prénom ? Faut pas être net pour appeler son gosse Benito.

– J’sais pas qui c’est mon père et ma mère est morte quand j’étais petit.

– C’est peut-être pas plus mal. Si déjà ta mère déconne dans le choix du prénom, va savoir comment elle t’aurait éduqué. T’es assez abruti comme ça, je conclus d’une voix ferme en passant la lanière de mon sac sur l’épaule.

Un silence assourdissant s’ensuit. Paco gobe les mouches. Benito me dévisage, les sourcils froncés. Il ne semble ni peiné ni contrarié, plutôt intrigué : il me contemple comme s’il m’était poussé trois têtes.

Bah, ouais. J’ai tendance à dire des choses méchantes quand je suis énervée ou stressée. Ça me détend.

Devant leurs mines éberluées, je précise avec désinvolture :

– Ce n’est qu’un simple avis.

J’entends la voix d’Adam me souffler à l’oreille : « Tout en tact et délicatesse. Du grand Katheleen. Bravo. »

Ma conscience me tiraille, je la muselle aussitôt. Ce n’est pas de ma faute si sa mère l’a affublé d’un tel prénom ! De plus, ce garçon méritait d’être remis à sa place. Et puis, de toute façon, je ne comprends même pas ce que je fais ici. Je devrais faire demi-tour et déguerpir au plus vite. Cependant, la force me manque. Fataliste, je laisse mes interlocuteurs encore sonnés par mes paroles et grimpe dans le ferry. Assise sur le banc, je ferme les yeux et

m'accorde quelques instants de répit, bercée par la houle.

Une éternité plus tard, un estomac en vrac et une envie de meurtre plus forte que jamais, Paco m'enjoint de me lever.

– Allez, bouge !

Ah... Fini le temps des « ma belle », je n'ai maintenant le droit qu'à un regard assassin. Je hoche la tête, amusée par son changement de comportement.

Une fois hors de l'embarcation, mes yeux scrutent l'horizon et n'y voient que sable et végétation luxuriante.

– J'en ai ma claque ! Il est hors de question que je crapahute dans cette jungle. Où est ce fichu hôtel que je puisse me reposer un peu ?

– Juste en face de toi.

La bonne blague !

À part des huttes disséminées çà et là, je ne distingue aucun bâtiment.

Je désigne du doigt une espèce de case en bois et au toit de chaume.

– Et maintenant tu vas me dire que c'est ici que je vais dormir ?

– Tu as tout compris. Bienvenue à Paradise Island !

Paco s'esclaffe tandis qu'une Polynésienne me fourgue autour du cou un de ces stupides colliers de fleurs.

10. L'enfer a une couleur : le vert

C'est donc ça la vengeance d'Adam ; je reconnais que c'est fourbe à souhait.

Bien joué.

Je scrute le paysage et éclate d'un rire nerveux. J'ai l'impression d'être tombée dans un remake pitoyable de *Lost*.

Je suis en enfer.

– La réception est sur ta gauche.

J'incline la tête vers Hulk qui arbore un sourire trop éblouissant pour être honnête, puis me tords le cou dans la direction qu'il indique. Rien. Il n'y a rien, à part du vert, du vert et encore du vert. Un vert ridicule qui tranche radicalement avec le blanc étincelant du sable fin et de cette immensité d'eau transparente qui nous entoure.

– Entre les arbres, là, me montre Paco. Tu vois ?

Je pince les lèvres, sans daigner lui répondre. D'un pas vif, je m'élanche vers la jungle, bien décidée à trouver cette réception pour pouvoir repartir au plus vite. Je ne passerai pas la nuit ici.

Mes talons s'enfoncent dans le sable moelleux, ce qui rend ma démarche cahotante. Paco, qui me suit avec mes valises, rigole de bon cœur. D'un geste rageur, je retire mes escarpins, puis me retourne pour lui faire face. Aussitôt, il cesse de rire, pose les bagages à terre, avant de lever prudemment les mains en l'air.

– Oh ! Oh ! Doucement ! Je sais que ton voyage a été long, que tu es

fatiguée et tout, alors on va se détendre. Tu veux bien ?

– Un mot... Dis encore un mot, et je redessine ton minois de telle sorte que même ta mère ne te reconnaîtra pas.

Ma voix vibre de rage. Les yeux exorbités, Paco mime le geste de museler sa bouche.

Cette mise au point effectuée, je reprends ma route et suis un petit chemin dallé. Je pousse un cri de douleur lorsque la pierre chauffée me brûle la plante des pieds. Je peste, sautille gauchement et tente d'accélérer le pas. Paco feint une toux pour masquer un gloussement inopportun. Si le sol n'était pas si chaud, je m'arrêteraï pour ajuster mon tir ; je n'ai pas ce luxe, tant pis. Ma chaussure vole dans les airs et, pendant une fraction de seconde, le temps semble suspendu. Hélas, le projectile finit sa course dans un parterre de fleurs qui borde l'allée sans atteindre sa cible.

Je m'apprête à lancer ma dernière munition, lorsque j'aperçois enfin le bâtiment principal.

– C'est ce machin ?

– Ça dépend... Tu vas me jeter l'autre chaussure à la figure ?

Ce n'est pas l'envie qui me manque.

– Mais c'est quoi cet endroit ?

Je fronce les sourcils. Se dresse devant moi une sorte de hutte géante.

– L'île de Paradise Island prône le développement durable. Ici, tous les matériaux proviennent de produits locaux et non toxiques, tels que le bambou, le bois ou encore la pierre. Les toits sont entièrement végétalisés afin de garantir une parfaite isolation ; les eaux de pluie sont récupérées, stockées et filtrées ; l'électricité est générée de manière autonome, la piscine est un biotope et...

– Tu m'as prise pour une activiste de *Greenpeace* ? Garde tes discours écolos pour ceux que ça intéresse !

Vivement que je me barre de ce cauchemar !

Je pénètre dans le hall, sans même récupérer mon stiletto resté dans les fourrés, et suis surprise par la fraîcheur du lieu. Au moins, ils ont la climatisation. C'est déjà ça. La hauteur sous plafond est impressionnante. Je dois le reconnaître, l'endroit est assez sympa. Des poutres apparentes charpentent un toit en pointe, du bambou et de la pierre recouvrent la plupart des murs, des fauteuils en osier agrémentent un vaste espace où de nombreuses plantes vertes apportent au décor exotique une touche de fraîcheur. Je reste un instant subjuguée par l'énorme fresque maorie qui surplombe le guichet de l'accueil.

Je m'ébroue pour me ressaisir et frappe de ma chaussure le comptoir en bois. Un homme sans âge se retourne. Cheveux bruns et raides, visage buriné par d'anciennes cicatrices d'acné ou de varicelle, mine patibulaire et yeux noirs enfoncés dans les orbites. Quand il m'aperçoit, sa bouche se tord dans un sourire. Du moins, je crois que c'est un sourire. Il dégage une aura étrange qui me met mal à l'aise.

– *Ia orana*. Bienvenue à Paradise Island. Notre île prône le développement durable. Tous les matériaux proviennent de produits locaux et non toxiques : le bambou, le bois, la pierre, me récite-t-il d'un ton lent et monotone comme s'il luttait pour ne pas s'endormir. Les toits sont entièrement végétalisés afin de garantir...

– Ouais, c'est bon, je connais la chanson. Passons à la suite. Comment je peux sortir d'ici ?

Le réceptionniste cligne des paupières.

Une fois.

Deux fois.

Trois fois.

– Comme tout le monde, madame : par la porte. Tu as deux entrées. (Il lève les bras comme une hôtesse de l'air qui indiquerait les issues de

secours.) L'une te mènera vers la plage, le snack et les bungalows, l'autre vers le restaurant principal et la piscine. La piscine est un biotope, c'est-à-dire qu'elle...

– Mais c'est pas possible ! Vous faites tous exprès, ma parole ! Je m'en fous de vos trucs écolos à la noix. Je veux juste partir d'ici ! Je suis assez claire, là ?

– Parfaitement, madame.

J'attends qu'il développe et m'explique comment quitter ce lieu, seulement mon interlocuteur reste muet. Il me dévisage, stoïque, sans mot dire.

Mes ongles martèlent le comptoir.

– Donc... ?

Aucune réaction.

C'est quoi son problème, à la fin ? Le soleil lui a cramé des neurones ? Il y a une caméra cachée quelque part ? Dans quel enfer ai-je atterri !

Je me mords l'intérieur de la joue pour endiguer le flot d'insultes qui menace de s'échapper.

Calme. Il faut que tu restes calme, Katheleen. Respire. Tu n'arriveras à rien si tu ne te contrôles pas.

– Votre mère vous a bercé trop près du mur quand vous étiez petit et depuis vous avez des séquelles, c'est ça ?

– Non, madame. Mais un jour je suis tombé de vélo. J'ai eu quatre points de suture au front. (Il passe son index sur une cicatrice en croissant.) Regarde.

La main en poing sur ma bouche, je ferme les yeux le plus fort possible. Rester calme dans ces conditions relève de l'exploit. Je mériterais une médaille.

Je plaque mes paumes sur le guichet, souffle et reprends :

- Écoutez... Euh... Comment vous appelez-vous ?
- Ernest, madame.
- OK. Ernest. Je veux quitter Paradise Island. Immédiatement.
- Ah.
- Il est hors de question que je séjourne ici. Vous comprenez ?
- Tout à fait, madame.

Il accompagne son affirmation d'un mouvement de tête convaincu, avant de reprendre une attitude impassible. Son regard apathique se plante ensuite dans le mien. Une sorte de duel silencieux commence entre nous, sans que j'en comprenne l'enjeu. Son comportement de plus en plus déroutant accentue le malaise que je ressens en sa présence. N'en pouvant plus, je brise ce silence pesant.

- Donc ! Comment. Je. Fais ?
- Je crains que ce soit un peu compliqué.
- C'est-à-dire ?
- Le ferry est déjà parti.

Je soupire. Ses réponses sibyllines me tapent sur le système.

- Et quand arrive le prochain ?
- La semaine prochaine, évidemment.

Évidemment...

- À part ce maudit ferry, y a-t-il d'autres moyens pour quitter cette île ?
- En admettant que tu partes maintenant, avec des vents d'ouest compris entre six à dix nœuds, si tu nages au rythme de deux kilomètres par heure, tu devrais accoster sur l'île de Poua-taï dans environ... deux heures, deux heures vingt maximum, débite-t-il d'un timbre monocorde en lorgnant sa montre comme s'il ne venait pas d'énoncer la plus grosse connerie du monde.

Une fois son laïus terminé, un rictus satisfait apparaît aux coins de ses lèvres, qu'il ravale aussitôt devant mon air furibond.

– Ou, sinon, tu peux prendre la pirogue de M. Benito. Tu le trouveras dans le bungalow « Papaye » situé dans la zone réservée au personnel.

Ah ! Parce que ce gamin vit ici ? De mieux en mieux.

– M. Benito ? Ce morveux qui n’a même pas encore de poils au menton ?

– Ah. Tu as déjà fait sa connaissance. C’est notre mascotte, s’exclame-t-il, et pour la première fois une émotion traverse ses traits : de la fierté. Il est connu comme...

– Le loup blanc, je sais. Mais ne nous égarons pas du sujet, vous voulez bien ! Une fois sur l’île de Poutaï...

– Poua-taï.

– Oui, voilà. Une fois là-bas, je peux prendre un bateau pour rejoindre Maïo-oi ?

– Bien sûr. Mais il te faudra attendre une semaine. Que le ferry passe.

C’est bien ma veine, je suis tombée sur le roi des demeurés.

– Et je fais quoi, moi, en attendant sur cette île ? Si je suis coincée là-bas, ça m’avance à quoi ?

– Ça, je ne sais pas, madame. Tu m’as demandé comment quitter Paradise Island, je te dis comment quitter Paradise Island.

En toute objectivité, là, je pense que je suis en droit de lui en coller une. C’est exactement ce que je m’apprête à faire lorsqu’une silhouette se profile à mes côtés pour saisir ma main levée.

– Madame Manfrey, je suppose. J’ai beaucoup entendu parler de toi.

11. Et aussi un nom : Anton

♫ George Ezra, « Shotgun »

Pour une raison qui m'échappe, mon regard, au lieu de se lever vers le propriétaire de la voix, se baisse en direction du sol à la rencontre de ses pieds. Non que je sois podophobe, néanmoins je reconnais que cette partie du corps humain est celle que j'exècre le plus. Or, l'individu qui vient de m'interpeller est pieds nus.

Qui se trimballe encore pieds nus avec toutes les bactéries que l'on peut choper ?

C'est un détail pour certains ; moi, cela m'oriente sur la catégorie à laquelle il appartient : en l'occurrence, celle des abrutis.

Et le fait que je sois moi-même sans chaussures ne change rien à ce constat. Cette situation est indépendante de ma volonté, ce qui m'exclut automatiquement de la liste.

Écœurée, je grimace à la vue de ses orteils qui me narguent. Les veines saillantes sur le dessus de ses pieds semblent vouloir transpercer sa peau mate. Mes yeux remontent doucement vers ses mollets – poilus. Je n'aime pas les poils. Je grimace à nouveau.

D'accord, j'exagère. Il n'est pas aussi horrible que je le laisse entendre. Le spécimen possède des atouts indéniables. Toutefois, pour la forme, j'accentue ma moue de dédain, au fur et à mesure que je détaille l'intrus.

Il porte un short en jean ; les fils qui pendent et la coupe inégale indiquent qu'il l'a découpé lui-même. Son tee-shirt d'un blanc passé, dont le col V est légèrement déformé par des lavages répétés, complète la tenue du parfait clochard.

Un clochard musclé à souhait, certes, mais un clochard tout de même !

Je me demande s'il porte cet accoutrement parce qu'il sait que cela met son corps en valeur et qu'il se fiche des tendances actuelles, ou juste parce que c'est un plouc sans aucune classe ? Je penche pour la deuxième solution.

Vu sa carrure, un rien le rendrait sexy, de toute façon.

Enfin, non. Pas sexy. N'importe quoi !

Je passe ma main libre sur ma nuque, la chaleur doit me ramollir le cerveau. À moins que l'insolation me guette. Je finis toutefois mon inspection en observant la main qui englobe la mienne : grande, ferme, solide. Ses doigts sont longs, ni trop fins ni trop épais, les ongles taillés et propres.

D'un geste vif, je me libère de sa prise. Mon interlocuteur n'en prend pas ombrage, trop occupé à s'amuser à mes dépens.

– J'ai passé le contrôle technique ou je suis recalé ?

Cette voix ! Je retiens de justesse un frisson. Ce n'est pas le genre de voix qui, à l'instar de ces romans d'amour débiles, t'envoie des ondes de plaisir dans la culotte. Non, sa voix à lui est... comme un chocolat chaud nappé de crème fouettée et agrémenté de marshmallows fondants.

J'ai du mal à croire que je viens de penser ça.

C'est le soleil et la fatigue. Mes nerfs lâchent.

On efface et on recommence :

Sa voix est tout ce qu'il y a de plus banal. Banal de chez banal. Voilà.

Je souffle. Relève la tête...

Et bugge.

Je me froterais bien les yeux pour vérifier que je n'hallucine pas, sauf que

je suis bloquée sur les siens.

C'est magnifique.

Non, c'est affreux.

Sublime.

On dirait un alien.

– C'est quoi, ça ? Y avait plus assez de bleu pour colorer tout l'autre œil ? Arrivé aux trois quarts, y a eu une rupture de stock et on a dû passer au marron ?

J'insuffle dans mon ton toute la répulsion dont je suis capable.

Il glisse son doigt sous l'œil en question, celui qui n'a pas complètement la teinte de l'océan. Une partie est d'un brun doré, comme le contour de ses iris. Le contraste est saisissant.

Et très moche.

Très, *très* moche.

Horriblement moche.

Je vais en faire des cauchemars cette nuit, c'est certain. D'ailleurs, je ferais mieux de fermer les paupières pour échapper à ce spectacle. Si seulement, je pouvais détacher mon regard du sien.

Si seulement...

– Pourquoi faire comme tout le monde lorsque l'on peut être unique ? Tu ne crois pas, Katheleen ?

– Je n'ai pas pour habitude de familiariser avec des clochards. C'est « M^{me} Manfrey » pour vous.

Ernest émet une sorte de jappement aigu, tel un chiot à qui l'on viendrait

de donner un coup de pied.

– Oh, Katheleen... Pas de ça entre nous, tu veux bien. Tout le monde se tutoie ici, c'est la coutume. Et puis, j'ai tellement entendu parler de toi, que j'ai l'impression de te connaître depuis toujours.

– Je ne peux pas en dire autant ! Alors, passe ton chemin. Ce genre de plan drague est dépassé depuis les années quatre-vingt.

Mon alien éclate de rire.

Mon ? Ça ne va pas ma tête !

L'alien. Le *vilain et très moche* alien éclate de rire. D'un rire d'alien. Très moche, là encore. Et mes yeux se libèrent enfin du maléfice de ses maudits iris pour se focaliser sur ses lèvres.

Des lèvres charnues, sensuelles, bien dessi...

Qu'est-ce qu'il m'arrive, bordel !

C'est la chaleur qui m'excite d'un coup ? On dirait une de ces chaudasses sans dignité qui se jettent sur le premier morceau de viande qu'elles voient, du moment qu'il n'est pas trop avarié.

– Je t'assure que je ne te drague pas, sourit-il... de sa bouche pleine de dents.

Je suis sûre qu'il a plus de dents que la moyenne. Je me demande comment elles tiennent toutes à l'intérieur... Beurk. Aussi blanches soient-elles, c'est dégoûtant. Néanmoins, par mesure de sécurité, je préfère concentrer mon attention ailleurs.

Le nez, c'est bien. En général, c'est presque aussi laid que des pieds.

– Je me présente : Anton, le directeur de cet établissement.

Il me tend la main que je serre de mauvais gré sans quitter son nez des yeux. Malheureusement, il n'est pas aussi vilain que je le voudrais. Il est

même plutôt pas mal... pour un nez. Je l'observe avec tant de méticulosité, que je distingue des petites taches de rousseur disséminées le long de son arête. C'est trop chou.

Et voilà, ça recommence...

Plus énervée que jamais contre moi, je lui réponds d'une voix fielleuse :

– Pourquoi je ne suis pas étonnée ? Cet hôtel appartient à un clochard. Super !

Ses fosses nasales ! Si je scrute ses narines, aucun risque d'être sous le charme. Dans vingt ans, je suis sûre que des poils lui sortiront des trous de nez. Voire des oreilles.

Un réel frisson de dégoût me parcourt l'échine.

– L'île tout entière appartient à un clochard, dans ce cas. Du moins si c'est ainsi que tu me vois.

– C'est l'image que vous donnez, effectivement. Vous...

– Que tu donnes. Le « vous » est interdit ici, m'interrompt-il.

– *Tu* pourrais peut-être songer à acheter des habits décents pour éviter tout amalgame.

– Qu'est-ce qui te déplaît tant dans ma tenue ?

Je perçois dans sa question une sincère curiosité.

– Tu es pieds nus pour commencer. Les chaussures, c'est pas fait pour les chiens !

– Ni pour faire des vols planés, abîmer les fleurs ou s'en servir comme une arme pour menacer mon personnel, nous sommes d'accord. (Il arque un sourcil.) Euh... J'ai quelque chose sur le nez ?

– Non, mais ça pourrait ! Quand tu as un rhume, je suis sûre que tu es du genre à avoir de la morve partout.

– Pas... particulièrement, bredouille-t-il en échangeant un regard incrédule avec Ernest, qui reste hermétique à la conversation. C'est donc ce à quoi tu penses, depuis tout à l'heure, en me dévisageant ?

Pas vraiment. Mais passons !

Je ronchonne, d'un coup gênée :

– N'essaie pas de détourner la conversation !

– Loin de moi cette idée ! Donc, en dehors de mes pieds nus, de mes yeux vairons et de mon nez...

– Plein de morve.

– OK. (Il secoue la tête, amusé.) Et de mon nez plein de morve, mes vêtements ne te conviennent pas. Peut-être devrais-je porter un costume cravate ? Ce serait plus approprié pour mon poste ?

– Eh bien, oui. Ce serait un bon début, même s'il est évident que ce ne serait qu'un pis-aller. La classe ne s'invente pas. Désolée de te l'apprendre : tu en manques cruellement.

Anton, n'en pouvant plus, éclate d'un rire tonitruant, à se taper les mains sur les cuisses.

– Oh, Katheleen ! fait-il en riant de plus belle. On ne m'a pas menti à ton sujet, tu es un sacré phénomène ! Je sens qu'on va bien s'amuser, toi et moi. (Il reprend cependant son sérieux.) Car, vois-tu, nous avons une connaissance en commun. Je lui ai juré de m'occuper personnellement de toi et de t'accorder un traitement tout particulier.

Son sourire carnassier me fait frémir.

– Je te promets un séjour inoubliable.

12. *Fucking Island*

Avachie au comptoir du bar, je narre mes misères à Ernest, le réceptionniste, qui est aussi pour une raison que j'ignore, le barman de Paradise Island, renommée par mes bons soins *Fucking Island*.

– Dès que j'ai aperçu Adam, à l'aéroport, avec son petit air de comploteur vicieux, j'ai su que je devais m'attendre à un retour de bâton. Je peux te l'avouer à toi, parce que t'as une bonne tête... Enfin non, même avec tout l'alcool que j'ai ingurgité, t'as une tête flippante. Complètement flippante. On te l'a déjà dit ? Non, j'suppose que non. (Je balaie l'air de la main.) Pas grave. Maintenant tu sais. Doooonc, j'ai sous-estimé mon ennemi. Moi, Katheleen Manfrey, celle que tout le monde craint, j'ai fait ça. Mais chuutt.

Je lui fais signe de se rapprocher puis de se taire, pour lui montrer que nous sommes de connivence, lui et moi. Poser l'index sur ma bouche se révèle plus compliqué que prévu. Mon ongle s'enfonce à moitié dans ma narine. Je n'avais jamais remarqué que ma bouche était si près de mon nez. À moins que le souci provienne de mes doigts ? Peut-être sont-ils trop longs ? Question existentielle qui me perturbe un instant, avant que je reprenne le fil de ma conversation.

– J'en étais où ?

Ernest, impassible, continue d'essuyer les verres devant lui avec l'énergie d'un paresseux sous Tranxène.

– Ah, oui ! Cet abruti d'Adam. Tu vois, c'est un mec foncièrement gentil. T'imagines pas comme c'est *chiaaant* des personnes gentilles et bienveillantes pour quelqu'un comme moi.

Ernest fronce les sourcils.

- Et c’est quoi une personne comme toi ?
- Une garce, bien sûr. Une putain de garce !

Je vide le fond de mon verre.

– Ressers-moi un autre mojito ! Mais sans citron vert cette fois. (Mon buste se soulève tandis que je hoquette.) Et sans menthe. (Nouveau hoquet.) Oublie le rhum aussi. Ça me tourne l’estomac tous ces mélanges.

– Je te sers un verre de glaçons ?

– Ouais. On va faire comme ça. Maintenant, écoute-moi sans m’interrompre, sinon je vais plus savoir où j’en suis, OK ? (Je souffle.) Adam. Donc. Tu sais que c’est le plus beau gay de cette fichue planète ? Non, tu sais pas, évidemment. Tu n’sais pas grand-chose, hein ? (Je balaie l’air de ma main.) Pas grave. C’est pas important d’toute façon. Ce que tu dois savoir, c’est qu’il m’a trahie. Il a osé se retourner contre *moi* ! Alors que je le connais. Et qu’il me connaît ! Il connaît tout de moi, cet abruti. Qu’importent les vacheries que je lance ou que je fais, il est toujours là. Il me pardonne. Parce qu’il s’est donné pour mission de me sauver de moi-même. Ou de sauver les autres de moi.

Je renâcle... Ou ricane. À ce stade, je ne sais plus trop.

– Adam le bon samaritain, Adam le gentil toutou, obéissant et bien éduqué. Il m’a bien eue ! Je suis sûre qu’il se marre en ce moment même, fier de sa crotte. Mais tu sais quoi ? Il a tort. Lorsqu’un animal de compagnie mord son maître, on l’euthanasie. Eh ouais !

– Adam, c’est le nom de ton chien, madame ? J’aime beaucoup les chiens. C’est quelle race ?

– Mais non, c’est pas un chien ! Fais un effort, Ernest ! Suis un peu. Adam, c’est un a-bru-ti ! Et un traître. C’est à cause de lui si je suis coincée sur cette île. Y a même pas de réseau, ici ! Je peux ni appeler ni travailler ! Mon ordinateur ne sert à rien !

Mon ton grimpe de quelques octaves.

– Et tu sais pourquoi ? Parce que c’est une île *pourrie* ! Ah, ça oui, le paysage est grandiose. Le lagon, l’eau turquoise, le sable blanc, la végétation

luxuriante, les bungalows qui se fondent dans le décor. Mais je m'en tape les ananas, moi ! Une semaine, Ernest. Je dois tenir une semaine avant que le ferry repasse.

Je pousse un soupir désespéré.

– Qu'est-ce que je vais faire en attendant, hein ? Tu ne sais pas ?

Mon front tape le comptoir en bambou.

– Moi non plus, Ernest. Moi non plus.

Je relève la tête et m'exclame d'une voix geignarde :

– Et ce Anton, là. Je ne sais pas toi, mais je le sens mal.

Ernest s'est mis en tête de ranger les bouteilles, je dois donc parler plus fort pour capter son attention.

– C'est un pote d'Adam, à coup sûr ! Un pote hyper moche qui plus est ! Avec ses yeux... Et sa bouche... Et son nez avec ses petites taches de rousseur. C'est vraiment très... Tu crois qu'il est gay lui aussi ?

– Non, je ne le suis pas. Intéressée ?

Sans demander la permission, monsieur le propriétaire de *Fucking Island* s'installe sur le tabouret près de moi. Aussitôt Ernest lui apporte une chope de bière.

– Qu'est-ce que tu fais là, toi ? Tu n'as pas des trucs de « directeur » à faire ? Comme acheter des fringues correctes, par exemple.

Un coup d'œil furtif me permet d'évaluer sa nouvelle tenue. Au moins, il s'est changé depuis tout à l'heure. Il porte maintenant une chemise blanche, dont les manches retroussées mettent en valeur ses avant-bras et sa peau joliment caramélisée par le soleil – non que je sois réceptive à ce détail, c'est simplement un fait –, un pantalon en lin beige, et des chaussures...

– Non, mais c'est pas possible ! T'es encore pieds nus ?

– Quel œil de Lynx, *Katheleen*. Rien ne t'échappe. J'aime bien marcher pieds nus, est-ce un crime ?

Il me lance un clin d'œil – de son œil bionique – et boit d'une seule traite la moitié de sa bière.

Je suis atterrée par tant d'ignorance.

– Évidemment ! Tu nous infliges le spectacle de tes orteils alignés comme des saucisses. On dirait des Knacki Balls trop cuites !

Anton pouffe si fort qu'il en recrache sa bière. Cette dernière fuse en jet sur le comptoir.

– Oh, la vache ! Tu viens de tuer mon ego. (Il mime l'acte de se planter un couteau dans le cœur.) Moi qui me pensais bel homme.

– Tu te trompais.

Je mens : il est beau, voire carrément canon. Plutôt avaler du verre pilé que de le lui avouer.

Une joute verbale dans mon état est un désastre assuré. Par mesure de sécurité, j'écourte la conversation.

– Je suis crevée. J vais me coucher.

Je descends avec maladresse du tabouret, titube, pars à droite, rebrousse chemin, bifurque à gauche, tourne sur moi-même. Impossible de me repérer.

Par où je suis censée aller, déjà ?

– Je vais t'accompagner.

Sans me laisser d'autre choix, Anton me saisit le bras pour me diriger d'un pas décidé vers ma chambre. Je proteste pour la forme, sans y mettre cependant la conviction nécessaire. Anton connaît le chemin, moi non. Même ivre, je sais où est mon intérêt, je n'ai pas particulièrement envie de dormir à la belle étoile.

- Nous y sommes. Le bungalow « Grenadine ».
- Super. Allez, ciao !

Au lieu de partir, Anton se rapproche. Il piétine impunément mon espace vital ; désarçonnée, je recule jusqu'à ce que mon dos rencontre la porte. Son visage n'est plus qu'à quelques centimètres du mien, lorsque je murmure d'un timbre hésitant :

- Qu'est-ce que tu fabriques ?

Sans répondre, deux de ses doigts frôlent ma joue pour s'emparer d'une mèche de cheveux qu'il replace avec délicatesse derrière mon oreille. Puis, sans un au revoir, il tourne les talons et s'en va, les mains dans les poches. Comme si son geste ne venait pas de me couper le souffle.

Je fixe un instant sa silhouette disparaître dans la nuit, puis pénètre dans ma chambre, l'esprit confus. Les lieux ne me sont pas encore familiers, je galère à trouver l'interrupteur. Il fait aussi noir et chaud que dans le cul d'un mammoth.

Je soupire, enlève péniblement mes escarpins et me dirige à tâtons vers le lit. Je jure en me cognant contre son pied.

- Tu verrais sûrement mieux si tu allumais.

Au son de cette voix inconnue, un cri de terreur franchit mes lèvres.

Par réflexe, je saute à plat ventre, puis rampe à la recherche de mes talons.

- Qu'est-ce que tu fais par terre ?

L'intrus vient d'éclairer la pièce. Ses grands yeux me lancent un regard effaré que je lui retourne.

C'est quoi ce délire ?

- Et toi, qu'est-ce que tu fiches ici ?

– Bah, ça se voit. Je t’attendais.

13. Un adversaire redoutable

Je répète pour la millième fois un « Dégage ! » peu amène.

Au lieu de m'obéir, Benito prend ses aises et s'installe sur mon lit.

– Waouh ! Ton lit est beaucoup plus grand que le mien ! Plus confortable aussi. Moi, j'suis dans l'espace réservé au personnel. C'est vachement moins luxueux.

– Dégage ou j'appelle la sécurité !

– Y a pas de malaise, m'dame. Anton est au courant.

– Quoi ! Il t'a autorisé à venir m'importuner en pleine nuit et à rentrer comme un voleur dans ma chambre ?

Je sens la moutarde me monter au nez. À ce stade, je suis sûre que la fumée me sort par tous les orifices.

– Pas exactement. C'est lui qui m'a dit où te trouver. C'était comme qui dirait *suggéré*, tu vois ?

Je me dirige vers la porte et l'ouvre en grand, sans chercher à savoir la manière dont il s'est introduit ici. Je veux juste qu'il fiche le camp.

– Non. Alors, dégage. De suite !

Ma voix est aussi froide et acérée que la lame d'un couteau.

– Y en a qui sont morts pour moins que ça, tu sais ? (La main toujours sur la poignée, je me penche pour attraper mon escarpin.) Je pourrais très bien t'enfoncer ce talon dans la carotide. Un coup sec, paf ! Et mettre ça sur le compte de la légitime défense. Un voleur a pénétré dans mon bungalow, j'ai pris peur, je me suis défendue. T'en penses quoi ? Ça se tient, non ?

Benito déglutit, seul signe extérieur de sa peur. Pour un morveux, il a du cran ce gosse.

– Je sais pas trop où c'est la carotide, mais j'imagine que c'est pas super cool. Wesh, prononce-t-il avec un accent étrange, j'veux pas de problème, moi, m'dame. Je voulais juste te parler.

Trop fatiguée pour lutter, je capitule.

– De quoi ?

Je pousse la porte qui se referme dans un bruit sourd.

– Ce que tu as dit, avant de monter dans le ferry. Tu le pensais ?

– J'me rappelle pas de mes paroles. J'ai eu une journée éprouvante, alors si tu veux bien, on remet cette conversation à demain. Ou à jamais. (Je m'allonge à mon tour sur le lit.) Ouais, à jamais, c'est bien.

– Tu sais, comme quoi c'est pas plus mal si ma mère est morte.

– Ah ouais. Ça.

– Tu le pensais ?

– Sur le moment, sûrement.

– Et tu le penses encore ?

Je lutte pour garder les paupières ouvertes. L'air marin, ça épuise.

– Quoi ? J'en sais rien ! Qu'est-ce que tu viens me prendre la tête avec ça ? Allez, sérieux : dégage, maintenant.

– Normalement, quand je dis que je suis orphelin, les gens sont tristes pour moi. Pas toi. Pourquoi ?

– Oh, tu me soûles avec tes questions ! Tu veux quoi, ma pitié ? Ça changerait quoi à ton sort que j'aie de la peine pour toi ? Rien. Alors, fous-moi la paix.

Je ferme les yeux.

– Nan, c'est pas ça. Je trouve ça bizarre, c'est tout. T'es pas comme tout le monde. Y a pas de malaise, m'dame, c'est cool. J'suis pas fâché.

Avant que le sommeil m'emporte, je souffle dans un filet de voix :

– Ravie de l'apprendre. Allez, maintenant tu dégages. Oust ! Et ferme bien la porte derrière toi en partant.

Pépiements d'oiseaux. Ronflements. Pépiements d'oiseaux. Ronflements.

Avec difficulté, je soulève ma tête qui retombe aussitôt sur l'oreiller.

Pépiements d'oiseaux. Ronflements. Pépiements d'oiseaux. Ronflements.

Ça ne va jamais s'arrêter ce bruit infernal ?

Je me tourne sur le ventre, saisis l'oreiller et le plaque des deux mains sur ma tête afin d'étouffer le boucan qui m'entoure.

Silence. Ronflements. Silence. Ronflements.

Incroyable ! Je suis embêtée par mes propres ronflements. Cela ne m'était encore jamais arrivé.

Agacée, j'envoie l'oreiller valdinguer à travers la pièce. Je sais que je ne pourrai plus me rendormir. Un coup d'œil à ma montre m'indique qu'il n'est que six heures quarante.

La journée va être longue... En plus, une migraine me guette.

Je m'étire : ma main frappe une masse molle. Un gémissement étouffé me parvient sur ma gauche.

– Mais aïe ! Ça va pas de réveiller les gens comme ça ! Wesh, c'est violent.

– Qu'est-ce que tu fous là, toi ?

– Je dors.

Je me relève d'un coup. Mes mots restent coincés dans ma gorge sous

l'effet de la surprise.

– J-j-je t'ai pas ordonné de dégager, hier soir ?

– Si. Mais ton lit est plus confortable que le mien, marmonne Benito les yeux fermés, comme si cette explication justifiait son culot.

Son souffle se transforme alors en un ronflement lent et profond.

– Oh ! T'endors pas !

Je grogne. Mes ongles pincent la chair tendre de son bras.

– Aïe ! Wesh, c'est pas cool, ça, m'dame. J'suis pas du matin, moi.

Il n'est pas du matin ? Ça tombe bien, moi non plus.

D'un grand coup de pied, je pousse le morveux qui tombe dans un bruit sourd sur le parquet en bois. Une fois à terre, encore saucissonné dans les draps, je ne lui laisse pas le temps de réagir et le traîne jusqu'à la porte. Sans lâcher sa jambe, j'abaisse la poignée en me contorsionnant un peu, et poursuis ma route. Pendant ce temps, Benito hurle.

– Qu'est-ce qui se passe ici ?

Anton pique un sprint dans notre direction.

– Katheleen ! Lâche immédiatement cet enfant ! exige-t-il, et cette fois je ne perçois aucun amusement dans sa voix.

Ses yeux rieurs sont devenus aussi glacés que l'océan Arctique. Il me toise avec tant de froideur que j'en frissonne.

Je n'ai pas pour habitude de me justifier, néanmoins sous son regard accusateur je m'en sens obligée.

– Il s'est introduit dans mon bungalow cette nuit. Et au réveil, je le retrouve à ronfler dans mon lit. Mon lit ! Peut-être que sur cette île de sauvages, ce comportement est normal, toutefois ne compte pas sur moi pour

le tolérer !

– Benito ? Tu as quelque chose à dire pour ta défense ? interroge Anton, une main tendue pour l'aider à se relever.

– Elle a dit que c'était pas plus mal si ma mère était morte, car elle m'aurait mal éduqué, renifle-t-il.

Il se frotte les yeux comme s'il essuyait des larmes, puis darde un œil narquois dans ma direction sans qu'Anton le remarque. Il s'élançe ensuite dans ses bras en quête de réconfort.

Je secoue la tête, presque amusée par sa performance. *Quel comédien, ce Benito !*

– N'en fais pas trop, Benito. Je te connais, tu n'es pas une oie blanche, non plus. Quant à toi, Katheleen, sache que sur notre île « de sauvages », nous ne tolérons pas qu'un enfant soit molesté. Peu important ses fautes. Si à l'avenir Benito t'importune, je te saurais gré de venir me consulter au lieu de t'en prendre à lui. Sinon, le prochain repas pour les requins sera tout trouvé. Me suis-je bien fait comprendre ?

Cet échange m'a coupé l'appétit, je décide donc de passer le reste de la matinée enfermée dans ma chambre. Le bungalow est plutôt cosy, bien qu'épuré. L'intérieur est composé uniquement de bois et de bambou tressé. L'élément principal étant le lit *king size* qui trône au centre de la pièce. Il est grand, massif, en bois clair – probablement du teck –, et est encadré par deux tables de chevet constituées dans le même matériau. Sa disposition face à la porte et à la fenêtre permet de jouir d'une vue imprenable, tout en étant couché. Les draps blancs, quant à eux, apportent un style sobre, mais classe. Les placards sont encastrés afin de gagner un maximum de place. Néanmoins, l'endroit reste exigu. Pas de canapé, de salon ou autres, seulement une salle de bains à gauche de l'entrée. Et encore, salle d'eau serait plus approprié comme terme, tant celle-ci est petite ; une douche, un lavabo, des toilettes séparés... et voilà, le tour du propriétaire est terminé.

Allongée sur le lit, je tourne, me retourne dans tous les sens. Je suis épuisée et pourtant incapable de m'endormir. Ce n'est pas mon lit, pas ma

chambre, pas mon appartement, pas ma ville.

Je n'aurais jamais imaginé penser cela un jour : Paris me manque.

Les voitures, la grisaille, la pollution, les têtes d'enterrement des gens allant bosser, l'ambiance survoltée, les odeurs tantôt délicieuses tantôt nauséabondes : c'est ça mon univers, je vis dans cette perpétuelle agitation. Je dors au son des klaxons, des coups de frein de chauffeurs imprudents, des disputes incessantes de voisinage, des discussions animées de fêtards rentrant de boîte de nuit. Pas au son du doux pépiement des oiseaux dans les arbres ou celui encore plus discret, mais régulier des vagues s'échouant sur le sable. Ces bruits-là m'accablent. Me terrorisent.

Je ne sais pas comment font les vacanciers pour ne pas déprimer. J'ai l'impression de perdre mon temps. Le monde continue de tourner sans moi. Je suis sur la touche, pendant que mes collègues travaillent d'arrache-pied pour obtenir des contrats, monter en grade et me piquer mon poste. Dexter a réussi. À l'heure actuelle, il investit mon bureau, vole mes clients, mes projets, *ma vie*.

Je déteste ce sentiment d'impuissance. Je déteste m'apitoyer sur mon sort comme une pauvre âme en peine. Pourtant c'est bel et bien ce que je fais...

Cette constatation me fait l'effet d'un électrochoc.

Je suis Katheleen Manfrey, la Terrible Dragonne. Ce ne sont pas quelques jours de vacances qui vont m'abattre. Je vais leur montrer à tous de quel bois je me chauffe. Je compte bien profiter de mes vacances, à *ma façon*. Tant pis pour les dommages collatéraux. Je vais tellement leur pourrir la vie, qu'ils regretteront que le ferry ne passe pas plus tôt.

Forte de cette décision, je me lève, le sourire aux lèvres. Finalement, la journée ne sera peut-être pas si horrible.

Comme je n'ai pas envie de lézarder au soleil, j'opte pour vider mes valises en attendant que le restaurant ouvre ses portes pour le déjeuner. Les étagères sont trop petites pour tout accueillir.

Ça m'aurait étonnée !

Quant aux cintres, il en manque une bonne dizaine, au bas mot. Me plaindre ne servira à rien, mais ça me détendra ; c'est toujours sympa de passer ses nerfs sur quelqu'un. Je note dans un coin de ma tête d'aller faire la misère à Ernest, puis finis de déballer mes affaires. Je suis tout de même étonnée de voir tous ces vêtements d'été : des paréos, des petites robes, des bustiers, plusieurs maillots de bain ainsi qu'un chapeau à large bord et des lunettes de soleil. Comme si Bénédicte était au courant de ma véritable destination. Mon retour à Paris sera accompagné de beaucoup de cris et de larmes pour certains. Je m'en réjouis d'avance.

Une fois mon ordinateur caché sous une pile de vêtements – puisque celui-ci ne me sera d'aucune utilité –, je m'attaque à mon sac à main. Je dois entièrement le vider pour pouvoir le retourner et le laisser sécher, puisque ce morveux de Benito a explosé mon parfum dedans. C'est en étalant son contenu par terre que je m'aperçois qu'une chose manque à l'appel : mon porte-monnaie.

Je halète, en proie à une peur panique. La main sur la poitrine, je tente de ralentir les battements de mon cœur qui semble vouloir transpercer mes côtes.

Je m'en fiche de l'argent. Je serais bien incapable de dire combien il y a à l'intérieur. Cependant, accroché à sa boucle, il y a mon bien le plus précieux. La seule chose en lien avec mon passé et dont je ne me sépare jamais.

Hier, il était encore dans mon sac. Ce matin, il n'y est plus.

La déduction est simple : on me l'a volé.

Et je sais qui le coupable.

14. Sale petit voleur !

Mes poings martèlent le comptoir de la réception.

– Où est Benito ?

Ernest esquisse un de ses sourires flippants dont il a le secret.

– *Ia orana*, madame Manfrey. J’espère que ton séjour à *Paradise Island* se déroule comme...

– Contente-toi de répondre à ma question. Où est Benito ?

– Je ne sais pas, madame.

– Fais un effort, réfléchis un peu.

– Il est toujours en vadrouille, ce petit. Il s’entraîne sûrement sur son *Va’a hoe* en vue de la course prochaine. Il est sacrément doué pour son âge, déclare-t-il non sans fierté.

– C’est un voleur, oui ! Et c’est quoi ce *Vaa* machin chose ?

– Oh, c’est sa pirogue, bien sûr. C’est le nom polyné...

– Ouais, super. Donc, où est Benito ?

– M. Benito va là où le vent le mène.

Me voilà bien avancée.

– Mais encore ? Tu n’as pas une idée plus précise d’où il peut être ?

– Il est en mer, madame. Il peut être n’importe où sur le lagon. (Ernest regarde sa montre.) Il est parti depuis un moment déjà, il ne devrait plus tarder. M. Benito n’aime pas louper le déjeuner, surtout les desserts. Erena a préparé du *poe* à la banane pour ce midi. Le petit adore ça.

Je vais lui faire bouffer son *poe* par tous les pores à ce Benito. On va voir s’il adore encore ça, après.

Ernest avait raison. Peu avant midi, la pirogue de Benito se dessine à l'horizon. Un chapeau vissé sur la tête, mes stiletos à portée de main, je l'attends assise sur le ponton. J'essaie de faire abstraction de tous ces *amoureux* qui s'enlacent. J'avais déjà remarqué, hier, le nombre exponentiel de couples, c'est encore plus frappant aujourd'hui. Partout où se pose mon regard, ça se bécote et se roule des pelles comme des adolescents en rut. J'en viens à me demander si ce n'est pas un hôtel échangiste. Ce qui expliquerait beaucoup de choses : par exemple, l'absence de famille. À part Benito, je n'ai pas vu un seul enfant au sein du complexe. Je ne m'en plains pas, néanmoins, je trouve ça louche. Adam m'a prouvé sa fourberie. Serait-il capable de pousser le vice jusque-là ? Il faudra que j'en touche un mot à Ernest au plus vite.

Un bruit sur ma droite me sort de mes rêveries. Benito vient d'accoster, il sautille déjà d'un pas guilleret vers la plage. Je me lève d'un bond et l'agrippe par son tee-shirt.

- Pas si vite, morveux ! On n'en a pas fini, toi et moi.
- Wesh, doucement, m'dame. Tu vas déformer mon beau tee-shirt.
- Où est-il ? Tu as deux secondes pour me le rendre avant que je te donne la raclée de ta vie.
- J'sais pas de quoi tu parles. J'ai rien fait, m'dame. Lâche-moi !
- Mon porte-monnaie, tu l'as volé. Ne nie pas, je sais que c'est toi.

Je soulève Benito par le col jusqu'à ce que ses orteils frôlent à peine le sol et le menace de l'autre main de mon talon.

- Anton t'a interdit de me toucher, croit-il bon de me rappeler, ce qui accroît davantage ma colère.

Je lâche son col pour saisir son oreille. Je ne la tire pas fort, mais assez toutefois pour lui arracher un couinement. Des clients, alertés par le remue-ménage, nous dévisagent, intrigués.

Voyant là une opportunité, Benito beugle :

- Tu me traites de voleur parce que je suis noir. Raciste ! Raciste !

– Tu sais très bien que ce n’est pas pour ça ! Espèce de sale petit morveux.
– Cela reste à prouver, chuchote-t-il, conspirateur. Raciste ! Raciste !
Lâche-moi !

Je ne sais pas trop à quoi il s’attendait en proférant ces accusations. La plupart des touristes présents continuent de vaquer à leurs occupations. Seul un couple paraît inquiet et s’est rapproché. Raison pour laquelle Benito change de tactique.

– Non, m’dame, pitié ! Ne m’amène pas voir ton mari ! Il me fait mal aux fesses, j’aime pas quand il me tripote, là ! Pitié, m’dame.

Déstabilisée par ses paroles, je titube et desserre ma prise. Benito en profite pour se libérer. Sa fuite est cependant de courte durée, il est stoppé net dans son élan par le torse d’Anton qu’il percute de plein fouet.

– Qu’est-ce qui se passe encore ici ? gronde ce dernier d’une voix d’outre-tombe.

Le morveux se recroqueville en me pointant du doigt.

– Elle m’accuse de l’avoir volée. Mais c’est pas moi, j’ai rien fait.

– Oh, si, c’est toi ! Tu t’es introduit dans ma chambre cette nuit pour me voler.

– C’est même pas vrai ! J’te jure, Anton ! C’est pas pour ça que je suis allé la voir.

– Que t’a-t-on dérobé ?

– Mon porte-monnaie.

– J’ai pas touché son argent, Anton. Il faut que tu me croies.

– Ce n’est pas l’argent dont je me soucie. Il y avait un objet, auquel je tiens beaucoup, accroché au porte-monnaie.

Ma voix se brise, je le maudis pour cette humiliation. Je régule ma respiration pour chasser ce sentiment pathétique de perte qui me broie le cœur.

Ne jamais montrer ses faiblesses. Je suis forte. Déterminée. Je n’ai besoin

de personne.

Je répète mon mantra plusieurs fois, relève la tête, remplie d'une hargne nouvelle.

– J'l'ai pas sa bague ! s'écrie le morveux. C'est pas...

Je l'interromps :

– Alors comment tu sais que c'est une bague ?

D'ailleurs ce n'est pas une bague, mais deux bagues entrelacées.

– Tu viens de le dire. J'ai ju... juste répété.

Il bégaie, en proie au doute.

– Non, elle a parlé d'un objet, Benito. Pas d'une bague.

Un petit attroupement s'est formé tout autour de nous. Pour plus de discrétion, Anton nous invite à le suivre dans un coin de la plage un peu plus isolé.

– Maintenant que nous sommes seuls, poursuivons. Benito, tu as trente secondes pour t'expliquer, déclare Anton d'une voix douce.

Benito détourne le regard, incapable de soutenir celui d'Anton où brille une tristesse incommensurable. Son sourire taquin a fait place à une expression grave ; j'en viens presque à le regretter. Les épaules affaissées, il semble porter tout le poids du monde.

Le gamin reste un moment silencieux avant d'éclater en sanglots. Lourds, douloureux. Il ne joue plus la comédie, son masque de petit caïd des îles est tombé. Il n'est plus qu'un petit enfant qui doit faire face aux conséquences de ses actes.

– Son porte-monnaie est sous son lit, avoue-t-il une fois calmé. Je suis rentré dans sa chambre hier soir pour le remettre en place, pas pour le voler.

Mais j'ai pas eu le temps, du coup, j'l'ai jeté sous le lit.

– Comment son porte-monnaie est-il entré en ta possession ?

Benito renifle. De nouvelles larmes dévalent ses joues.

– Je l'ai pris, hier. Avant qu'elle prenne le ferry. Je l'ai bousculée, son sac est tombé et...

Honteux, il hausse les épaules sans finir sa phrase.

– Tu voles mes clients, maintenant ? gronde Anton en tentant de maîtriser sa colère.

– Non, non. J'savais pas qu'elle était une cliente de Paradise Island. Je l'aurais pas fait, sinon. Quand j'ai su, j'suis parti lui rendre son argent.

– Je ne te comprends pas. Je croyais qu'on en avait fini avec tout ça, soupire Anton, d'un coup accablé. Je pensais que tu étais heureux, maintenant. Que les bêtises étaient loin derrière nous. Tu es nourri, blanchi, tu as bien plus de liberté que n'importe quel gamin de ton âge. J'essaie de veiller sur toi sans t'étouffer. De prendre soin de toi, comme le ferait un père. Pourquoi tu n'es pas venu me demander cet argent au lieu de le voler ?

– J'l'ai rendu, pleure-t-il. Pardon, pardon ! S'il te plaît, Anton, pardonne-moi. J'ai déconné. J'le ferai plus. Je voulais juste...

Un sanglot étouffe ses paroles. De façon inexplicable, ma main se lève vers lui, touche ses cheveux crépus, puis dirige sa tête vers mon épaule. Le morveux se blottit contre moi et pleure de plus belle. Je ne le repousse pas. Ne bouge pas. Je ne sais même pas si je respire encore. Je n'avais pas eu de geste attentionné depuis... des années. Anton redresse le menton, son regard croise le mien. Je reste un instant perdue dans l'incroyable beauté de ses iris. Benito renifle bruyamment, je réalise alors ce que je suis en train de faire.

– Hé ! Tu te mouches sur ma robe, là ! Arrête de chialer comme un bébé et assume tes actes. OK ?

Constatant que ma minute de faiblesse est finie, il se tourne vers Anton pour fondre dans ses bras.

– J’avais prévu de te faire une surprise pour ton anniversaire. J’ai économisé pendant des mois, hoquette-t-il. La semaine dernière, je suis parti à Maïo-oi pour acheter ton cadeau, la bande à Manua m’est tombé dessus. Ils m’ont pris tout mon argent.

– C’est quand tu es rentré avec la lèvre en sang ?

Benito acquiesce.

– J’étais tellement dégoûté de ne plus pouvoir t’offrir un cadeau, que quand j’ai vu le porte-monnaie sur le ponton, j’ai pas réfléchi. Je voulais juste... (Il s’interrompt. Un soupir lourd de remords soulève son buste.) Je t’ai déçu, je sais. J’veux pas que tu sois déçu de moi, s’affole-t-il, et de nouveaux sanglots secouent son corps.

– Je suis... contrarié, c’est vrai. On va d’abord récupérer ce porte-monnaie, ensuite tu feras tes excuses à M^{me} Manfrey – en espérant qu’elle ne porte pas plainte. (Il me lance un regard suppliant.) Puis, toi et moi, on discutera entre hommes. D’accord ?

15. Réminiscences du passé

♫ Pentatonix, « The Sound of Silence »

J'ai récupéré mon argent. Et mes bagues. Benito n'avait pas menti – cette fois –, le porte-monnaie était sous le lit. Pourtant, je suis contrariée. J'ai été faible ; attendrie par ses pleurs ridicules. Pendant un quart de seconde, bien trop long, il a réveillé des sentiments que je pensais à jamais enterrés. J'ai horreur de cette sensation.

Je retire les bagues entrelacées du porte-clés pour les faire tourner entre mes doigts.

– Ce sont vos alliances ?

Ah, j'avais oublié qu'il était de retour, lui. Après sa mise au point avec Benito, Anton est venu m'informer que ce dernier était consigné pour le reste de la journée dans son bungalow. Il a également l'interdiction d'utiliser sa pirogue pendant une semaine. Soi-disant, c'est la pire des punitions pour lui. Ça me paraît un peu léger comme sanction ; je m'étais imaginé qu'on lui couperait la main, un truc dans le genre. Bon, ceci dit, c'est extrême, même pour moi. Je ne lui souhaite pas vraiment de mal à ce mioche, qu'il disparaisse loin de ma vue sera suffisant. Je crois.

– Mêle-toi de tes affaires. Tu ne connais rien de ma vie.

– Je sais tout ce qu'il y a à savoir, me détrompe-t-il. Adam m'a beaucoup parlé de toi, bien avant que l'idée de te faire venir ici n'ait germé dans son esprit. Je ne mentais pas lorsque je t'ai dit que j'avais l'impression de te connaître depuis des années. Tu ne me connais pas ; mais moi, oui. Je sais, par exemple, pourquoi ces bagues te sont si précieuses.

Bien trop choquée par sa dernière révélation, j'esquive :

– Et pourquoi Adam aurait-il parlé de moi à un abruti qui vit au bout du monde ?

Anton hausse les épaules.

– Je sais écouter. Et conseiller.

Je ricane, sarcastique.

– Quel genre de conseils stupides lui as-tu donné à mon sujet ? Je suis curieuse de l’entendre.

– Entre autres : de partir loin de toi. J’ai toujours pensé que tu étais nocive pour lui. Il tient à toi, tu sais.

– Il ne devrait pas. Je ne veux pas de son amitié.

– Oh, je le sais bien. Et lui aussi. Tu as fait tout ce qui est humainement possible pour qu’il le comprenne, jusqu’à saboter un an de son travail en un claquement de doigts. Sans un remords ou une excuse. Mais Adam est têtue, il s’est fait une promesse et compte bien la tenir.

– Il s’était moqué de moi. Puis, de toute façon, sa vengeance est bien pire que la mienne. Regarde où je suis par sa faute !

– D’un côté, nous avons un an de travail détruit, une promotion partie en fumée ; et, de l’autre, quinze jours de vacances sous les tropiques, tous frais payés. Tu trouves sa vengeance pire que ton méfait ? Tu es incroyable, il n’y a pas à dire.

Au fond de moi, dans un recoin impénétrable de mon cerveau cadenassé de plusieurs verrous, je sais qu’il a raison : mes agissements sont injustifiables.

Comme avec Benito tout à l’heure, ou même à l’aéroport lorsque j’ai croisé le regard peiné d’Adam, ma poitrine se comprime. C’est léger, mais bien distinct. À l’instar d’un insecte nuisible qui chatouillerait mes côtes dans le but de se libérer pour se multiplier et envahir tout mon être.

Non ! Hors de question que ça se produise.

– Tu devrais partir, maintenant.

Anton soupire.

– Il y a un feu de camp ce soir, sur la plage, avec des chants et des danses traditionnels. Ça commence à vingt et une heures.

Face à mon silence, il soupire à nouveau. Les yeux toujours fixés sur les alliances, j’attends qu’il sorte de la chambre pour reprendre mon souffle.

Les anneaux au creux de ma paume, je m’allonge sur le lit. Anton pense savoir ce que cela représente, il se trompe. Probablement imagine-t-il que je les garde par amour, comme une ancre me rattachant à mon passé. C’est faux. C’est un avertissement :

Ne pas aimer, ne pas être aimé.

Voilà ce que signifient ces bagues. Elles sont le rappel constant que les sentiments n’ont pas leur place dans ma vie. Et ce qu’il m’en coûterait de l’oublier.

Des lèvres douces et chaudes se posent sur mon cou, picorent mon épaule dénudée. Je gémiss, penche la tête pour mieux savourer ses baisers.

– Je dois finir ce travail. Tu n’es pas raisonnable.

– C’est toi qui ne l’es pas. Tu bosses trop, mon amour. Nous avons la maison rien qu’à nous pour le week-end. Pas de cris, pas de disputes, pas de petits bobos à gérer ou de vomis à nettoyer : nous sommes seuls ! SEULS !

Il me soulève de ma chaise pour me prendre dans ses bras. Je ris devant son enthousiasme. Il est vrai que cela fait bien longtemps que nous n’avons pas profité d’un moment d’intimité.

J’embrasse sa mâchoire. Le parfum de son after-shave emplit mes narines, une fragrance boisée et épicée. C’est l’odeur de mon chez-moi. Rassurant, enivrant, exaltant, apaisant, excitant, c’est tout ça à la fois et bien plus encore. Mes mains agrippent sa nuque, caressent son crâne entièrement rasé, pour revenir vers son visage que j’aime tant. Je souris en observant le contraste de nos peaux. Blanc sur noir, il n’y a rien de plus beau. Mes doigts dessinent le contour de ses traits, glissent le long de sa tempe, s’arrêtent un

instant devant l'éclat de ses yeux chocolat qui me contemplant avec gourmandise. Son sourire canaille me tire un gloussement. Je continue ma course : j'effleure ses pommettes saillantes, passe la pulpe de mon pouce sur ses lèvres pleines et sensuelles qui n'attendent que mes baisers.

- Ma femme adorée, sais-tu à quel point je t'aime ?

Il repousse les papiers étalés sur le bureau pour m'y allonger avant de m'effeuiller, habit par habit. C'est ce qu'il préfère : prendre son temps, jusqu'à me rendre folle de désir.

Après m'avoir dénudée, ses mains qui me connaissent si bien parcourent mes formes, s'attardent sur mes zones érogènes. Chacune de ses caresses me fait frémir. Lorsque ses doigts glissent le long de ma fente, mon gémissement s'accroît. Mais ce n'est pas assez, je le veux tout entier en moi.

- Arrête de jouer et baise-moi maintenant.

- Toujours aussi impatiente. (Un sourire carnassier étire ses lèvres.) J'ai faim. Tu permets ?

Sans attendre ma réponse, il se penche vers mon entrejambe. Aussitôt, sa langue chaude et humide remplace ses doigts. Instinctivement, les miens se posent sur sa tête, comme pour l'empêcher de partir. La sensation est divine. Mon clitoris pulse, pressé de connaître la délivrance. Quand le plaisir atteint son paroxysme, des larmes s'échappent de mes paupières closes. Je souris, ouvre les yeux et plonge mon regard dans un océan teinté de caramel doré.

Je me réveille, le cœur au bord des lèvres.

Le souvenir amer de cette journée trop parfaite me laisse un goût âcre dans la bouche. Je déglutis pour chasser cette désagréable sensation. Ce n'est pas la première fois qu'un de mes cadenas cède, libérant des réminiscences de mon passé. L'inertie est ma plus grande ennemie, elle m'oblige à me souvenir. Pourtant, cette fois, un invité du présent s'est glissé dans mes songes : Anton.

16. Le feu de camp

Je dois vraiment, vraiment, me faire chier pour me retrouver ici. Assise sur un pauvre rondin en bois, j'assiste au spectacle le plus pitoyable de l'univers. Danses et chants traditionnels polynésiens. Super. Les autres touristes semblent subjugués, surtout les hommes, par les déhanchés langoureux des danseuses dont le fessier chaloupe au rythme des percussions. Pour ma part, je trouve cela juste ennuyeux. Certes, elles bougent bien, leurs mouvements possèdent une grâce, une douceur et une sensualité que je ne peux nier. Néanmoins, au bout d'une heure de parade, mon intérêt, déjà limité, s'est complètement éteint.

Ma main s'abat sur ma cuisse. Saletés de moustiques ! Attirés par le feu des torches, ces suceurs de sang sont à la fête. C'est *open bar*, buffet à volonté. Je n'ai pas de répulsif et ma peau semble particulièrement à leur goût.

Nouvelle tape ; sur mon bras cette fois. Le moustique ne s'en est pas sorti indemne. D'une pichenette, je dégage l'insecte écrabouillé, puis décidant que c'en est trop, je prends la tangente.

– Tu pars déjà ? s'étonne une jeune cliente de l'hôtel, adepte de la malbouffe. Tu vas manquer le clou du spectacle, c'est dommage.

À son bras se tient la réplique de Ken à la plage. Génial... Barbie obèse en robe à fleurs et Ken surfeur sont en vacances ici.

– Moi, c'est Callie, se présente-t-elle comme si cela m'intéressait. Et voici mon mari, Dan. On est en lune de miel.

Je lève les yeux au ciel.

– On peut faire du sexe partout sur cette île, c'est trop bien, me précise-t-

elle à la fois extatique et survoltée.

Du sexe partout ?

Oh, non ! C'est bel et bien un hôtel échangiste.

– Tu es en lune de miel, toi aussi ? m'interroge-t-elle en cherchant du regard mon potentiel mari.

Je me fige. D'ici cinq minutes, cette écervelée va me proposer une partouze.

Au secours !

– J'ai besoin d'un verre ou deux, je crois. Ou de la bouteille entière. J'ai été ravie de cette discussion très... *instructive*, mais je dois aller me bourrer la gueule. Maintenant.

– Euh... OK. À plus, alors.

– C'est ça.

– Ernest ! Sers-moi ton alcool le plus fort, et vite ! (Je l'observe agiter son shaker devant moi.) Y a quoi là-dedans ?

– Mojito, madame.

– Je prends.

J'attrape un verre par-dessus le comptoir.

– Ce n'est pas pour t... ! s'écrie-t-il alors que je m'empare du shaker pour me servir.

– Trop tard. C'est une urgence, ils comprendront.

À côté de moi, un jeune couple s'impatiente. Grand bien leur fasse !

J'enfile mon verre cul sec, ravale un rot, puis me penche vers Ernest :

– Un autre ! Et ne lésine pas sur le rhum cette fois.

– On fait la fête ce soir, madame Manfrey ?
– Pas vraiment. Mais avec ce que je viens d'apprendre, j'ai besoin d'un remontant.

Mon deuxième verre vide, j'en réclame un troisième, puis un quatrième. Après cela, je cesse de compter, c'est bien plus simple. Moi qui bois rarement, cela fait deux jours de suite que je me la mets à l'envers. Au moins, l'alcool me détend.

Je commence à être pompette et ma langue se délie :

– Dis, Ernest... Tu savais que c'était un hôtel pour les couples échangistes ? Bien sûr, tu n'savais pas. Tu n'sais rien, toi, hein ? (Je balaie l'air de la main.) Pas grave. Maintenant, tu sais.

– Des couples échangistes ? Mais ils échangent quoi ?

– Leurs fluides, Ernest. Ils échangent toutes sortes de sécrétions. (Je frissonne.) Je crois même qu'un couple de jeunes mariés m'a proposé un plan à quatre. Enfin à trois, parce que je suis toute seule.

– À trois quoi ? Je ne comprends pas bien. À trois côtés ?

– Rho, Ernest ! Fais un effort, sinon on ne va pas s'en sortir. Un plan à trois : eux deux. (Je lève deux doigts.) Plus moi. (Puis lève un troisième.) Tu vois, à trois.

– Mais pour faire quoi ?

– Échanger nos fluides ! Suis un peu !

– D'accord...

– Tu comprends pourquoi j'avais besoin d'un verre maintenant ?

Il bat des paupières à plusieurs reprises, avant d'affirmer d'un timide mouvement du menton :

– Tout à fait, madame.

Je pointe l'index vers le haut.

– OK. Dorénavant, toi et moi, on est dans la confiance. *On sait.*

Quelques minutes plus tard, je décide de retourner sur la plage. Tous les danseurs, hommes et femmes, sont regroupés pour le show final. Je siffle, moqueuse, en scrutant le paréo ultracourt dont sont affublés les hommes. J'avoue : le spectacle est plutôt sympathique pour les yeux. Certains d'entre eux ont des cuisses aussi épaisses qu'un jambon. Leurs tatouages tribaux sont également impressionnants. Un homme, en arrière-plan, attire particulièrement mon attention. Je contemple, fascinée, le mouvement de ciseaux de ses jambes, l'aisance et surtout la grâce avec laquelle il exécute les pas. Une pellicule de sueur fait briller sa peau bronzée, à moins que ce soit de l'huile. Pas facile de juger d'où je me tiens. Mon regard remonte vers ses abdominaux luisants et le tatouage qui orne la partie droite de sa poitrine.

– Tu veux le pécho ?

La voix chantante, mais non moins irritante, de Benito me tire un soupir. Je réplique distraitemment sans quitter des yeux le corps du bel apollon.

– Qui ça ? Puis d'abord, t'es pas censé être puni, toi ?

– Quelque part dans le monde, on est déjà demain, on peut donc considérer que ma punition est levée. Alors, Anton, tu veux le pécho ?

Je m'étouffe avec ma salive et tousse plusieurs fois.

– Qu'est-ce que tu racontes comme bêtises ! Anton ne m'intéresse absolument pas.

– OK, m'dame. Y a pas de malaise. J'demandais comme ça, pour savoir, c'est tout. Parce que, bon, tu le regardes depuis tout à l'heure comme si t'allais le bouffer, alors...

– Mais n'importe quoi ! J'admiraais simplement...

Je tourne la tête vers mon beau danseur, lève les yeux vers son visage et referme la bouche.

Anton.

C'est Anton.

Il me faut un moment pour digérer l'information. Qu'est-ce qu'il fout là à danser, lui aussi ?

Non, mais quel abruti ! Il est directeur ou saltimbanque ?

À le voir ainsi, il donne l'impression de s'exercer depuis des années. Ce qui est peut-être le cas, après tout. Le sourire aux lèvres, il semble dans son élément. Heureux.

Incapable de résister, ma bouche s'étire en retour.

Benito ricane, mon sourire s'efface.

- Je ne vais pas pécho Anton.
- OK, c'est cool. On peut peut-être se pécho alors, toi et moi ?
- Q-qu-quoi ? Nan, mais ça ne va pas la tête !

Benito hausse les épaules.

– Comme t'es la seule célibataire de l'île... que moi aussi... Je me suis dit...

– Tu t'es dit rien du tout ! Tu arrêtes ton délire tout de suite et tu retournes jouer à tes petites voitures.

– Wesh, c'est pas gentil. J'ai 14 ans, m'dame, je joue plus aux petites voitures depuis longtemps.

– Bien tenté. Anton m'a informé que tu en avais 12.

– À deux ans près, c'est pareil, contre-attaque-t-il sans se démonter.

– Tu as raison. Que tu aies 12, 14, 18 ou même 20 ans, ça ne change rien : c'est non.

– Allez, m'dame. Ernest m'a dit que les vieilles sont les meilleures, elles sont plus expérimentées.

Je me masse le front d'une main.

- Je crois que je n'ai pas bu assez d'alcool. J'ai besoin d'un autre verre.
- Oh ! Si tu bois un autre verre, tu accepteras ? réitère-t-il plein d'espoir.
- Mais non ! Bon Dieu, non ! Jamais ! Si tu oses encore proférer de telles

âneries, je te lave la bouche avec du savon. C'est compris ?

Benito se laisse choir sur le sable comme si toutes ses forces venaient tout à coup de lui être ôtées.

– J'vais rester puceau toute ma vie, commence-t-il à chouiner, d'un air désespéré.

– Tu as 12 ans, Benito. 12 ans ! Tu as le temps pour penser à ce genre de choses !

Où va le monde si des gamins prépubères s'imaginent déjà tremper leur biscuit alors que celui-ci n'est qu'au stade de pâte molle et inconsistante. Pourquoi vouloir brûler les étapes ? Ça me sidère.

– Tout se passe bien, ici ?

Anton, le torse brillant d'huile de monoï – il n'y a plus aucun doute vu l'odeur entêtante de coco et de fleurs de tiaré qui se répand dans son sillage –, nous dévisage, Benito et moi, d'un œil méfiant. Je me fige un instant devant le tableau de perfection qu'il représente. Jamais je n'aurais imaginé qu'il cachait de tels attributs sous ses vêtements de clochard. Aimantée par son tatouage maori qui s'étale le long de son pectoral droit et remonte jusqu'en haut de son biceps, je suis des yeux ces arabesques noires et motifs envoûtants sans plus pouvoir détacher mon regard.

Anton toussote. Prise en flagrant délit de matage, je relève la tête en vitesse. Les couleurs si particulières de ses iris semblent encore plus remarquables à la lumière des torches. Le caramel fondu s'est transformé en or scintillant qui s'entrelace dans un bleu aussi limpide et clair que le lagon de l'archipel.

Je me racle la gorge pour rompre le charme.

– Benito vient de me proposer qu'on se « pécho », lui et moi.

Comme je l'avais escompté, le choc de cette révélation occulte mon petit moment de faiblesse. Les yeux exorbités, Anton se tourne vers l'incriminé.

– T’es sérieux ?

– Bah quoi. (Benito hausse une épaule insouciant.) Elle est plutôt jolie pour son âge.

Je m’étrangle.

De mieux en mieux.

Décidément, je vais de surprise en surprise avec ce morveux.

Je ne suis pas la seule que cette suggestion laisse coite. Anton ouvre la bouche à plusieurs reprises sans qu’un son s’en échappe.

– Bah quoi ? répète Benito, à présent irrité par notre réaction. C’était une idée, comme ça. C’est tout. J’suis puni toute la semaine et y a pas grand-chose à faire sur cette île. En plus Manua l’a fait à 11 ans, lui.

– Manua est surtout un gros menteur, certifie Anton en reprenant ses esprits. À 12 ans, on ne « pécho » personne, c’est clair ? Encore moins M^{me} Manfrey ! Elle pourrait être ta *māmā rū’au*, tu t’en rends compte ?

– Ah ouais ? Wesh, j’la voyais pas si vieille.

– Pitié, stop avec tes « wesh » ! Je les ai en horreur, tu le sais bien. Forge-toi ta propre personnalité, tu n’as pas besoin d’imiter ces jeunes Youtubers de métropole que tu te plais tant à suivre. Au contraire, sois toi-même, parce que c’est ça qui te rend exceptionnel. Tu m’entends, Benito ? (Ce dernier acquiesce mollement.) Et je t’assure : c’est bien une *māmā rū’au*, alors oublie cette idée grotesque et file te coucher.

Benito soupire, finit par se relever et nous souhaite bonne nuit avant de s’éloigner.

Je fronce les sourcils.

– Ça signifie quoi *māmā rū’au* ?

– Oh... (Anton se frotte la nuque, d’un coup gêné.) C’était pour mettre un terme définitif à...

Je devine qu’il essaie de noyer le poisson, alors j’insiste :

– Ça veut dire quoi ?

– Grand-mère, marmonne-t-il après un court silence. Non que je trouve que tu ressembles à une mamie, c'est juste...

Mon Dieu. Ils vont tous finir par m'achever.

Un gloussement discret franchit la barrière de mes lèvres, suivi d'un autre bien plus fort. Quelques secondes plus tard, je ris à gorge déployée. Je ne sais pas si c'est dû à l'alcool, au stress de cette journée ou encore aux discussions improbables que je viens d'avoir, mais je ne peux plus m'arrêter. En réalité, je n'avais pas ri ainsi depuis une éternité. Je n'avais pas ri *du tout* depuis une éternité. Cette sensation nouvelle est grisante et accroît mon hilarité. Bientôt le rire d'Anton, chaud et communicatif, se joint au mien. J'aime entendre le son de nos rires mêlés.

Lorsque je me calme enfin, j'ai l'impression que mon corps est composé de guimauves. Je me sens légère, euphorique. Sur un petit nuage... et dans les bras d'Anton.

Oh, bordel... je suis dans ses bras !

Je suis réellement dans ses bras ! Mes paumes caressent ses biceps, les siennes parcourent ma taille.

Comment est-ce arrivé ? Je n'en ai aucune idée. À voir son expression de surprise, il se pose la même question.

Nous nous séparons aussitôt. Un silence gêné s'installe, qu'il finit par briser.

– Nous organisons une randonnée pédestre, demain, pour découvrir un peu l'île. C'est vrai que tu es là contre ton gré, mais peut-être que... enfin, ça t'occuperait... Et...

– C'est d'accord.

Je ne sais pas lequel de nous deux est le plus choqué par ma réponse. À coup sûr, ce sont les endorphines qui m'ont grillé le cerveau. Je suis

complètement shootée, je ne vois que cette possibilité.

– C'est vrai ? OK. Super. Rendez-vous à huit heures demain matin, devant l'entrée principale. Oh ! et munis-toi de bonnes chaussures de marche, me conseille-t-il. Tu as ça dans tes bagages ?

– J'ai des baskets que j'utilise pour mon footing.

– Parfait. Ça devrait faire l'affaire. À demain, alors.

– C'est ça.

17. Réveil douloureux

Un martèlement continu m'oblige à émerger du sommeil. Je tente d'ouvrir un œil ; mes cils collés m'en empêchent, signe qu'il est bien trop tôt. Hélas, l'abruti derrière la porte n'est pas de cet avis. Il s'excite depuis tout à l'heure à tambouriner comme un forcené. Je grogne un « dégage » peu amène. Ma plainte reste sourde : il continue de s'acharner, frappant le bois de son poing.

Je peste, m'arrache du lit, entrouvre la porte pour la refermer aussitôt.

– Non, mais c'est pas vrai ! Il n'a pas fini de m'emmerder, ce morveux !

– On se réveille là-dedans. C'est Anton qui m'envoie.

– Dégage !

– J'comprends. Moi non plus, j'suis pas du matin, soupire Benito. Mais comme j'suis puni, j'ai pas le choix : j'dois faire ce qu'Anton me demande. Et là, il veut que tu bouges ton popotin sinon tu vas mettre le groupe en retard.

– Quel groupe ?

– Pour la randonnée.

– Quelle rando... ?

Oh, non ! La randonnée. J'ai accepté de crapahuter dans la forêt.

– J'ai changé d'avis. J'y vais pas.

– Non ! Tu peux pas faire ça ! s'affole-t-il. Anton a parié 4 000 CFP¹ que tu allais te dégonfler. Moi, j'ai parié sur toi, m'dame.

J'ouvre la porte à la volée.

– Comment ça, *parié* ?

– Il est persuadé que tu vas refuser de venir parce que t'es lâche, selon lui. Alors moi, j'ai pris ta défense. J'te jure, c'est vrai.

– Ah ouais ?

Benito hoche la tête si fort que je crains un instant qu’il se brise le cou.

– Même qu’il en rigolait.

Le salopard.

– Je prends une douche, un café et j’arrive.

Il se jette contre moi en poussant un cri de joie.

– T’es la meilleure !

J’agrippe ses doigts afin de le repousser.

– Ouais, bah, dégage maintenant.

– Tout de suite, m’dame.

Je claque la porte avec le sentiment de m’être fait berné.

Après m’être douchée, cette sensation ne me quitte pas. Au contraire. Mon humeur, déjà exécration par ce réveil intempestif, s’assombrit de minute en minute. Lorsque j’arrive au restaurant de l’hôtel, je suis aussi remontée qu’un coucou. Une bombe à retardement prête à exploser à tout moment.

Je mâche péniblement le restant de ma banane. Je n’ai pas faim, mais tomber en hypoglycémie n’est pas une option. À chaque bouchée avalée, je retiens un haut-le-cœur. Mon estomac est en vrac ; probablement en raison des excès de la veille. De plus, l’atmosphère étouffante n’aide pas. J’ai si chaud que je peine à finir mon café. Je sue par tous les pores. Seule de l’eau fraîche pourra me réhydrater.

Mon verre en main, je me dirige vers le distributeur de glaçons. Là, tout de suite, je pourrais embrasser celui qui a inventé cette merveille. Ou du moins, le remercier. (Il ne faut pas exagérer non plus !) Malgré l’heure matinale, la chaleur est épouvantable si bien que même l’air marin me fait suffoquer. De ma main libre, j’essuie les gouttes de sueur qui perlent sur ma nuque.

Saleté de chaleur ! Mais qu'est-ce que je fous ici ?

Tu parles de vacances pourries !

Tandis que je remplis mon verre en maudissant Dexter, Adam, Anton, Benito et tous ces abrutis qui ont décidé de faire de ma vie un enfer, Barbie obèse s'approche de moi. Je me souviens vaguement qu'elle s'est présentée au cours de la soirée, mais impossible de me rappeler son nom. Un prénom finissant en *i*, je crois. Ou en *a*. À moins que ce ne soit en *e*. Bref, je m'en fiche de toute façon. « L'écervelée » lui sied à merveille. J'ai un don pour cibler les gens : indéniablement, elle, niveau débilité, elle envoie du lourd.

Mes pensées mesquines m'apaisent quelque peu. Je soupire en esquissant un léger rictus. Mes traits se figent néanmoins dans une grimace de dégoût lorsqu'elle arrive à ma hauteur. Cela ne la perturbe pas le moins du monde, un grand sourire s'épanouit sur son visage – ce qui me confirme qu'elle est demeurée. Elle tient dans sa main une assiette où trône en son centre un énorme morceau de gâteau au chocolat entouré de son coulis de framboises. À voir la taille de la part, il ne doit pas rester grand-chose pour les autres résidents. Non que cela me dérange : je n'en mange pas. Je surveille ma ligne, moi.

– Coucou, me salue-t-elle en me faisant un petit signe de sa main libre, alors que je suis juste à côté d'elle. On s'est croisées sur la plage, hier soir. Tu te souviens ?

Je renifle d'un air dédaigneux.

– Mmh.

– Si je peux te donner un petit conseil, me chuchote-t-elle, complice, tu ne devrais pas prendre autant de glaçons. Ils sont faits avec l'eau du robinet, tes intestins risquent de ne pas trop apprécier. Je dis ça parce que...

De quoi elle se mêle, celle-là ?

Je l'interromps sans ménagement, un sourire sardonique aux lèvres.

– Hum. Si je peux te donner un conseil à mon tour, tu ne devrais pas manger autant de gâteaux. Tes fesses risquent de ne pas supporter une surcharge de poids supplémentaire.

Elle plisse les yeux.

– Ah, tu le prends comme ça. Eh bien, tu as raison : j’ai un gros cul. Mais au moins le mien est propre, ce qui ne sera pas le cas du tien bien longtemps. Quand ton petit cul tout mignon sera en train de redécorer les murs, en mode « je-chie-en-spray-j’en-mets-partout-et-ça-éclabousse », parce que tu n’auras pas écouté mes conseils avisés, eh bien, tu n’auras plus que...

Elle hésite, fronce les sourcils, avant de conclure triomphante :

– Du papier pour te torcher !

Sur cette déclaration enflammée, elle continue son chemin en tapant son épaule contre la mienne. Puis elle semble se raviser, se retourne et me lance, un rictus collé aux lèvres :

– Je crois que la petite dame du bungalow « Litchi », celle qui fête ses cinquante ans de mariage, a des serviettes antifuites urinaires. Son mari est incontinent, à ce qu’il paraît. Tu devrais lui en demander une, au cas où. C’est peut-être efficace contre les fuites... (Elle se frotte le menton.) Mince, comment on appelle ça ? Des fuites excrémentaires ? Cacataires ? Merdataires ? Rha, la chiotte ! Je ne sais pas comment on dit.

Je reste un instant bouche bée. Ce n’est pas tant qu’elle m’ait remise à ma place qui me laisse sans voix – même si je n’y suis pas habituée –, mais plus ses propos.

C’est qui cette nana ?

C’est pire que ce que je pensais : elle est complètement siphonnée.

Je la suis du regard tandis qu’elle hèle son mari pour lui demander, sans aucune discrétion, comment on nomme les fuites du sphincter. Ce dernier,

nullement gêné et apparemment habitué à ses loufoqueries, se tourne vers elle en riant.

Si j'étais du genre à faire des compliments, je dirais qu'ils forment un beau couple. Si on aime le style Ken, blond et propre sur lui, je suppose que son mari n'est pas mal. Elle non plus n'est pas laide. Son visage et ses grands yeux de chat sont jolis... si on veut. Heureusement pour moi, je ne suis pas de ce genre-là. Je me contente donc de les dévisager, des éclairs dans les yeux.

1 La monnaie locale en Polynésie est le franc pacifique (CFP). 1 € = 119,33 CFP.

18. Eye of the Tiger

♫ Survivor, « Eye of the Tiger »

Trois verres d'eau fraîche plus tard, un pipi en urgence et une envie persistante de massacrer quelqu'un, je patiente devant l'entrée, mes chaussures de sport aux pieds.

Mais qu'est-ce que je fous ici, déjà ?

Si seulement ma fierté ne m'avait pas poussée à venir. Que le clochard parie contre moi ne devrait pas me contrarier, je n'ai rien à lui prouver. Donc, encore une fois : *qu'est-ce que je fiche ici ?*

– Tout le monde est là ? s'informe Anton en élevant la voix pour dissiper le chahut des vacanciers. (Un chœur de « oui » résonne.) Super ! Ernest vous a bien donné toutes les consignes à respecter ? (Nouveau concert de « oui ».) OK. Alors on va pouvoir y aller.

Parce qu'il vient avec nous, l'abruti ?

Je m'approche de lui et siffle entre mes lèvres serrées :

– Tu nous accompagnes ?

– Je serai votre guide pour la journée... me répond-il en souriant de toutes ses dents.

Trop blanches, trop bien alignées, trop nombreuses.

– Tu es directeur, danseur ou guide ? Il faut choisir.

– Pourquoi choisir lorsque l'on peut être tout cela à la fois ? C'est l'avantage de diriger, je fais ce qu'il me plaît. Et il s'avère que j'aime porter plusieurs casquettes. Donc, aujourd'hui, je suis guide. Une objection ?

Je suis certaine qu'il est là juste pour m'emmerder.

– Aucune. J'adore passer du temps avec toi.

Mon ton ironique ne le perturbe pas le moins du monde.

– Je n'en doute pas, Kate.

Kate.

Ce surnom dans sa bouche provoque une sorte de picotement sournois dans ma poitrine. Je baisse d'un coup les yeux, gênée par l'intensité de son regard. Comme s'il était capable de percer ma carapace, de voir au-delà de mon attitude glaciale et qu'il me criait au visage qu'il n'était pas dupe. Qu'il savait. Qu'il savait que la peur me paralysait, qu'il savait que je me mentais à moi-même, qu'il savait l'effet qu'il me faisait.

En position de faiblesse, j'aboie :

– Quoi ? Tu veux ma photo ?

Puéril. Minable. Repartie zéro. Au top, Katheleen. Bravo.

Après cet échange de haut niveau, je préfère battre en retraite. Parfois, il faut savoir perdre une bataille pour gagner la guerre. Anton devant, moi derrière le troupeau, voilà qui est mieux. Loin de lui, c'est parfait.

Tandis que nous nous mettons enfin en route, j'aperçois près de l'entrée l'écervelée, qui me salue avec enthousiasme. Vu sa tenue – des tongs rouges et un paréo si flashy qu'il pourrait aveugler un non-voyant – elle ne vient pas avec nous. Tant mieux.

Elle agite son bras en l'air. Je fronçe les sourcils en essayant de deviner ce qu'elle tient dans la main.

Il ne me faut pas plus d'un instant pour capter. Son sourire narquois parle pour elle, ainsi que son mari qui est à la limite de se rouler par terre tant il se bidonne. Des indicateurs qui ne trompent pas.

C'est une serviette antifuites.

– Je suis allée t'en chercher une ! Tu veux ?

Elle beugle comme une poissonnière, si bien que tout le groupe tend le cou dans sa direction.

– C'est à toi qu'elle s'adresse ? m'interroge Anton, surgi comme par magie.

– On s'est mis d'accord : toi tu restes devant, moi derrière. Alors, retourne à ta place.

– J'ai l'impression que Callie veut te donner quelque chose, insiste-t-il en ignorant ma remarque. C'est quoi ?

– Rien d'important. Retourne faire ton petit chef devant.

– C'est une couche pour adulte ? s'enquiert-il, étonné. Attends, je vais te la chercher.

Je le retiens par le bras.

– Toi, tu restes ici !

– Faut savoir. Je retourne devant ou je reste ici ?

– Je vais finir par tuer quelqu'un, je te préviens.

Le corps tendu à l'extrême, j'essaie de maîtriser mon souffle pour ne pas sauter à la gorge de Barbie obèse qui continue de s'esclaffer comme une idiote ou de cet abruti d'Anton qui se paie ma tête.

– Elle me fait totalement délirer cette nana. Elle a mis l'ambiance toute la semaine dans l'hôtel, glousse Anton. Dommage qu'ils partent bientôt. Ils vont me manquer.

Je perçois une pointe de tristesse dans sa voix avant qu'il n'embraie, le sourire aux lèvres :

– Y'en a pas deux comme elle, tu ne trouves pas ?

– Ta gueule.

Encore une repartie de folie. Bravo, Katheleen.

– Et charmante avec ça, soupire-t-il. Ah, Kate, attention, je risque de tomber amoureux.

Sur cette déclaration, il reprend sa place tout devant et annonce le départ.

Sans surprise, je suis la seule célibataire. Les randonneurs se sont naturellement alignés par deux, chacun donnant la main à son compagnon ou sa compagne. Ça ne m'étonnerait pas que d'ici la fin de la journée, les ménages formés ne soient plus les mêmes que ceux de départ.

La possibilité que tout cela se termine en partouze géante me traverse l'esprit.

Je frissonne. Mon estomac se rebelle.

J'ai peur de ne pas survivre à cette expédition.

Les minutes passent et se transforment bientôt en heures. Les kilomètres défilent avec lenteur ; évoluer dans ce paysage à la beauté sauvage et inaltérée par l'homme n'est pas chose aisée, la végétation luxuriante est maîtresse des lieux. C'est magnifique. Tout le groupe est sous le charme de ce décor bucolique. Les exclamations admiratives ne tarissent pas. Si je n'étais pas si préoccupée, j'apprécierais également l'époustouflante richesse de cette nature brute et indomptée. Néanmoins, impossible de m'enlever de la tête l'image de tous ces corps nus se chevauchant. Je ne suis pas prude, mais il est hors de question que je participe à une orgie ! Qu'ils se tripotent entre eux si ça leur chante... Sans moi, et loin de moi. Je ne veux ni voir ni participer. Mes intestins se nouent rien que d'y penser.

Une crampe vicieuse me cloue sur place, ma paume se pose sur mon ventre.

Il faut que je me calme. Que je respire et que je me détende.

Voilà, tout va bien se passer. Personne ne va enlever ses fringues pour se

mettre tout nu, ils vont tous rester sages, les mains bien en évidence.

Hey, les abrutis, on garde ses vêtements, je vous préviens ! Sinon je joue à massacre à la tronçonneuse avec vos parties.

Dans un mouvement de tête collectif, tous les regards se tournent dans ma direction. Anton, qui expliquait le fléau des *nonos*² dans la région, stoppe abruptement son discours. Le silence règne. Même les oiseaux ont arrêté leurs gazouillis, eux aussi dans l'expectative.

– Ça va, Katheleen ? me sollicite Anton, soucieux.

J'ai parlé à voix haute. Super.

Je grimace.

– Parfaitement. Je faisais juste une petite mise au point. Tu peux poursuivre.

Anton me dévisage un moment sans broncher, puis sort enfin de sa transe en frappant dans ses mains pour attirer l'attention du groupe qui chuchote distraitement. Il nous annonce ensuite que d'ici une petite heure, nous nous poserons un moment pour pouvoir nous restaurer. Le troupeau applaudit, ma menace d'émascation déjà oubliée.

Si mon ventre pouvait également se faire oublier, ce serait sympa.

Je me contorsionne lorsqu'une crampe particulièrement douloureuse me déchire les boyaux. Le stress ne me réussit pas, aujourd'hui. Je respire profondément, ferme les yeux afin de visualiser chacun de mes membres. Petit à petit, mon corps se relâche. Mes muscles se détendent un à un, une douce chaleur m'envahit, s'étend dans mon bas-ventre pour se transformer en brûlure étrange, comme un vent chaud qui voudrait se libérer et...

STOOOP !

On arrête tout ! Machine arrière, toutes !

Je serre si fort les fesses que j'ai peur de m'être froissé un nerf. Je n'ose plus bouger. Si je bouge, je suis foutue.

Non, ça ne peut pas arriver ! Pas maintenant. Pas ici. Jamais. Moi vivante, une telle chose ne se produira pas !

Je ne dois pas me laisser envahir par la panique. Il faut que je garde le contrôle, que je respire à fond.

Non ! Pas à fond !

Doucement, tout doucement.

Surtout ne pas éternuer ni tousser. Sauf que rien que d'y penser, j'ai le nez qui gratte et la gorge qui me pique.

Non !

Résiste, Katheleen ! Tu peux y arriver.

Prenant mon courage à deux mains, j'amorce un demi-pas mal assuré. Je retiens mon souffle. Petit mouvement de hanche, ma jambe gauche suit la droite.

Comme pour m'encourager, la musique de « Eye of the Tiger³ » résonne dans mon crâne. Chaque pas est une victoire.

Bouge en douceur. Voilà. Respire par à-coups. Sois vigilante, toujours sur le qui-vive. Reste sous pression. C'est bien. N'oublie pas : tu dois surveiller tes arrières. Ne lâche rien, tu entends ? Surtout, ne lâche rien ! Tout est dans ta tête, toi seule contrôles ton corps. Tu peux le faire, Katheleen, bordel, tu peux le faire ! hurle la voix de Rocky Balboa dans mes oreilles.

Je ne cherche pas à savoir pourquoi ce dernier est dans ma tête, ce n'est vraiment pas le moment. Il faut que je garde toute ma concentration.

– Ça va ?

Anton, le retour. Il choisit son moment, lui aussi.

Je voudrais bien répondre, lui ordonner de s'en aller, seulement j'ai peur que si j'ouvre la bouche, un autre orifice prenne cela pour un feu vert – or personne ne souhaite que ça arrive ! Du coup, je me contente de grimacer. Une grimace qui signifie « Dégage, abruti ! » et qu'Anton interprète comme une invitation à s'incruster.

Formidable.

Le monde s'est ligué contre moi.

– Tu es fatiguée ? Déshydratée ? Tu veux faire une pause et t'asseoir deux minutes ?

Je veux juste qu'on me foute la paix.

– Oh, Kate, reprend-il, soucieux. Tu me fais peur. Tu es pâle, ton visage est trempé de sueur. Viens t'asseoir par là.

Anton me soutient par la taille pour me diriger vers un coin d'ombre. Je ne vais jamais réussir à m'asseoir. C'est la catastrophe assurée si j'essaie.

– J'ai dit aux autres de nous attendre un peu en aval du chemin. Prends tout le temps qu'il te faudra.

Je croasse :

– Anton. Non.

– Non, quoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Un gargouillement sonore lui répond, suivi d'un nouveau coup de poignard dans les entrailles. Je gémis en encerclant mon buste de mes bras.

– Tu as mal au ventre ?

Je hoche la tête.

– OK, ça va aller. Viens t’asseoir deux minutes.

Pourquoi tient-il absolument à ce que je m’assoie ?

Je marmonne, les dents serrées :

– Tu fais exprès, ou quoi ? Je ne peux pas m’asseoir. Si je m’assois, si je respire trop fort ou que je fais un mouvement trop brusque, je vais me...

– Tu vas te quoi ?

Il va vraiment m’obliger à le dire ?

– À ton avis ?

Anton fronce les sourcils, puis son regard s’illumine, comme s’il venait de comprendre.

– Oh. Oh ! D’accord. Tu as la turista, c’est ça ?

C’est évident : l’autre écervelée m’a maraboutée pour que je me retrouve dans cette situation.

Mon ventre gargouille à nouveau. J’ai l’impression qu’un feu liquide circule dans mes intestins. Ce qui, à bien y penser, est sûrement le cas.

– Pourquoi ne m’as-tu pas prévenu plus tôt ? Je t’aurais donné de l’Imodium avant de partir. Maintenant qu’on est coincés ici, je ne vois pas trop de solutions, à part...

Non, ne le dis pas.

– ... te soulager dans la forêt.

Il l’a dit.

– Attends-moi ici, je vais voir si quelqu’un a un médicament pour apaiser tes crampes.

Il s'éloigne sans me laisser le temps de réagir. Quelques instants plus tard, il revient en tenant dans sa main un truc blanc.

Si c'est une couche, je jure que je la lui fais bouffer !

– Un des résidents avait du Spasfon, ça ne régleras pas ton problème, mais ça pourra calmer tes maux de ventre. Sinon, une cliente m'a donné ça.

Il me tend... un rouleau de papier toilette ?

– Et tu veux que je fasse quoi avec ?

Anton plisse la bouche pour s'empêcher de rire.

– À ton avis ? se moque-t-il en reprenant mes mots.

– Hors de question !

– Écoute, ce n'est pas comme si tu avais le choix. La forêt est suffisamment grande pour que tu puisses trouver un coin tranquille. C'est toujours mieux que de se... (Il hésite.) de se *salir*.

Je lui arrache le rouleau des mains.

Fichu karma !

[2](#) À l'instar des moustiques, bien que de taille bien plus petite, le nono de Polynésie se nourrit de sang et sa piqûre provoque d'horribles démangeaisons.

[3](#) Chanson du groupe Survivor sortie à la demande de Sylvester Stallone en 1982 pour le film *Rocky 3 : l'œil du tigre*.

19. Le pari

Un peu à l'écart du groupe, je me suis dégoté un petit coin tranquille près de la cascade. Le vent charrie des gouttelettes d'eau, tel un brumisateuse géant. Allongée sur un rocher, je ferme les yeux en savourant ce moment de paix tant mérité.

– Ça va mieux ?

Mes mains enserrent son cou épais jusqu'à ce que ses yeux multicolores se révulsent, que son corps s'agite de soubresauts et qu'il pousse son dernier soupir.

Le coin de mes lèvres s'incurve. Je ne prends même pas la peine de rouvrir les paupières pour répondre à Anton.

– Beaucoup mieux. Dégage.
– On peut en parler si tu veux...

Je me redresse sur un coude.

– Du fait que j'ai été obligée de vider mes intestins dans les bois ? Tu veux vraiment qu'on parle de ça ?

– Non, non, pas forcément de ça. (Il souffle.) Je me suis mal exprimé. On peut juste discuter de tout et de rien.

– Je préfère de rien. Ciao.

J'ai été assez humiliée pour la journée. Je ne désire plus qu'un peu de tranquillité, mais c'est trop demander, évidemment.

– Tu comptes passer tes quinze jours de vacances toute seule ? Sans en profiter un minimum ?

– Déjà, je n'ai pas l'intention de rester quinze jours. Lundi prochain, je

prends le ferry pour quitter cette île maudite. Et j'aime être *seule*.

J'insiste bien sur le mot « seule » afin que le message soit limpide : *je veux être seule*.

Que fait Anton ? Je vous le donne en mille : cet abruti s'assoit à mes côtés. Soit il est complètement débile, soit il est complètement débile.

Je grogne, irritée par sa présence :

- Tu fais quoi, là ?
- Rien. Et toi ?
- Va faire ton rien ailleurs, dans ce cas.
- Mmmh, non. J'ai à te parler.
- Génial.
- Oui, hein ?

Ma sieste gâchée, je m'assois à mon tour. Je n'avais pas réalisé que nous étions si proches l'un de l'autre avant que son genou effleure le mien. Je retiens un instant mon souffle, je n'ai pas l'habitude de tant de proximité.

- Tu veux quoi ?
- Que tu passes un séjour agréable.
- Mission impossible.
- Je peux toujours essayer.
- Ce serait comme tenter de te mettre du plomb dans la cervelle : une perte de temps inutile et vouée à l'échec.
- On parie ?
- En parlant de ça, combien as-tu misé déjà pour que je ne vienne pas en rando ? N'as-tu pas perdu assez d'argent pour aujourd'hui ?

Anton s'esclaffe. Son rire franc et sincère me procure une vague de frissons qui remonte le long de mon échine. En réaction, mon corps se raidit ; Anton le remarque et se calme aussitôt.

- En réalité, j'ai gagné mon pari. Doublement gagné même, m'explique-t-il. Mon but premier était de t'empêcher de te débiter ; comme tu es là, on

peut donc estimer que c'est une réussite. Je voulais également donner un peu d'argent à Benito sans qu'il s'en rende compte. Je sais que tu le perçois comme un voleur malhonnête, mais ce gamin est tellement plus que ça. Il est à l'opposé de ce que tu imagines. Ce n'est pas un voyou...

– Pourtant, c'est ce que tu as laissé entendre, hier.

– J'ai rencontré Benito il y a quatre ans. Il mendiait dans la rue et vivait de petits larcins. Je l'ai surpris à me faire les poches tandis que je déjeunais avec un ami.

– C'est donc un voleur.

– Il volait pour se nourrir, reprend-il agacé. C'était un gosse d'à peine 8 ans, dépenaillé, avec seulement la peau sur les os. D'aussi loin qu'il s'en souvienne, il a toujours vécu dans la rue. On pense que sa mère était une marginale exclue de la société et qu'elle est morte d'une overdose. Quant à son père, personne ne sait qui c'est. Benito ne l'a jamais connu. Le passé de ce gamin est rempli de zones d'ombre. Je ne saurai probablement jamais comment il a survécu tout ce temps seul, et d'ailleurs une part de moi ne tient pas à le savoir ou n'est pas prête à l'entendre. Lorsque nos chemins se sont croisés, il faisait partie d'une bande, celle qui l'a dépouillé la semaine dernière de son argent. Manua, le chef, ne doit pas avoir plus de 15 ans. Il se prend pour un caïd, mais tout comme Benito avant, c'est un gosse paumé qui n'a pas eu de chance à la loterie des parents aimants. Il m'a fallu des mois pour apprivoiser Benito, il était comme un animal blessé qui refusait d'approcher les hommes.

Un hoquet de terreur m'échappe.

– Je n'insinue pas que... me rassure Anton. Enfin, je n'en sais rien, à vrai dire. Il était méfiant, sans cesse sur le qui-vive, mais je pense que c'était surtout son instinct de survie qui lui dictait son comportement. Il vivait sur l'île de Maïo-oi, et pendant plusieurs semaines, chaque jour, je suis venu lui apporter à manger. Jusqu'au jour où je lui ai proposé un marché : il serait nourri et blanchi, mais en contrepartie, il devrait accepter d'être sous mon autorité. Je lui ai longuement expliqué que jamais je ne lui ferais de mal, seulement qu'il y avait des règles à respecter, telles que l'interdiction de chaparder quoi que ce soit.

Je me retiens de lui signifier qu'il s'est planté en beauté de ce côté-là.

Anton poursuit, indifférent à ma réaction. À travers ses mots, je perçois tout l'attachement qu'il ressent pour le morveux.

– Je l'ai inscrit à l'école, il a tenu quatre jours avant de se faire exclure en raison d'une bagarre, alors j'ai décidé qu'il suivrait des cours par correspondance. Pour une question de logistique, c'était plus simple ainsi, de toute façon. Puis, un matin, Ernest lui a offert une pirogue. Ça a été une révélation pour Benito. Depuis, il s'entraîne chaque jour – enfin, quand il n'est pas puni. Il a déjà remporté plusieurs compétitions. Tu aurais dû voir sa tête lorsqu'il a gagné sa première course, c'était comme si on avait décroché toutes les étoiles du ciel pour les mettre dans ses yeux. C'était...

Anton s'interrompt, en proie à l'émotion.

– Bref. Je crois que je me suis éloigné du sujet, reprend-il en se raclant la gorge. Notre pari, t'es partante ?

– En quoi consiste-t-il ?

– En fait, il faut plus voir cela comme un challenge envers toi-même.

– Tu essaies de m'arnaquer ? C'est quoi ton pari vaseux ?

– Celui de t'amuser. Tu connais le proverbe « tout ce qui se passe à Vegas reste à Vegas » ? On a le même ici. Tout ce qui se passe à Paradise Island reste à Paradise Island.

– D'où cette profusion de partouzeurs, je comprends mieux. C'est logique dans un sens.

– Hein ?

– C'était donc ça ton idée ? M'amener ici pour me forcer à participer à une orgie. Tu as sérieusement cru que ton plan foireux marcherait ? Écoute-moi bien, espèce d'abruti dégénéré, c'est hors de question ! Je ne mange pas de ce pain-là, moi.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Quelle orgie ? Quels partouzeurs ?

– Ne fais pas ton innocent. J'ai tout compris. Quand l'autre écervelée de Callie m'a proposé un plan à trois, ça a confirmé mes soupçons.

– Callie t'a proposé un plan à trois ?

– D'une certaine façon, oui.

– Comment ça ?

– Elle ne l’a pas demandé de but en blanc, évidemment, mais elle l’a insinué. Elle voulait savoir si j’étais mariée pour... tu vois quoi... Qu’on échange nos maris. Sinon pourquoi m’aurait-elle demandé si j’étais mariée ?

– Oui, pourquoi... répète Anton, hébété.

Il reste un moment sous le choc, perturbé que j’en sache autant sur les activités secrètes de son hôtel.

– Tu devrais boire un peu d’eau, s’agite-t-il d’un coup. (Il se lève d’un bond et revient quelques secondes plus tard avec une gourde.) Tiens, bois.

J’avale une gorgée d’eau fraîche et soupire de bien-être.

– Encore !

Je fronce les sourcils devant son empressement, mais accepte malgré tout de me désaltérer à nouveau.

– Bois tout. Tu as besoin de te réhydrater en urgence, tu commences déjà à délirer.

– Je délire rien du tout ! Me faire boire de l’eau ne me fera pas oublier que ton hôtel est un baisodrome pour couples échangistes. Ah, ça, il a dû bien se marrer Adam en m’expédiant ici !

Il me dévisage maintenant comme s’il venait de me pousser des cornes sur le front et que j’allais bientôt me transformer en dragon cracheur de feu. Je le sens hésiter entre rire aux éclats ou prendre ses jambes à son cou.

– Tu te drogues ? me questionne-t-il ensuite très sérieux.

– C’est ça, ta méthode de diversion ? Ce ne serait pas plus simple, plutôt, de tout avouer ?

Anton bat des cils. Je remarque pour la première fois à quel point ils sont longs et épais, d’un châtain foncé, plus sombre encore que la teinte de ses cheveux. Son rire sonore me sort de ma rêverie. Je détourne le regard vers les fleurs colorées qui serpentent le long de la roche.

Il rit de si bon cœur que j'ai du mal à garder mon sérieux. Ce son joyeux est communicatif. Pour ne pas succomber, j'adopte une mine sévère et contrariée.

– Qu'y a-t-il de si drôle ?

– Toi, se gausse-t-il de plus belle. Mon Dieu, Kate, tu vas me tuer.

Cette fois, je suis vraiment contrariée. Et vexée. Je n'aime pas qu'on se moque de moi.

– Je ne vois pas ce qu'il y a de si drôle. Prends ça à la rigolade si ça te chante, seulement ce n'est pas mon cas. Je n'ai rien contre certaines mœurs ou pratiques sexuelles. Je m'en fiche pour dire la vérité, tant que je ne suis pas concernée. Faites ce que vous voulez... (Je me tais un instant pour observer les badauds en maillots de bain qui pataugent dans la rivière en se bécotant sans cesse.) Mais loin de moi.

– Je ne sais pas ce que tu as été imaginer. Enfin, si, je sais. Sauf que tu te trompes. Tous les couples que tu contemples avec des envies de meurtre sont de jeunes mariés pour la plupart. Ils sont tous là soit pour leur lune de miel, soit pour leur anniversaire de mariage. L'hôtel offre une réduction de cinquante pourcents pour la mariée, et de vingt-cinq pourcents en cas d'anniversaire de mariage. Raison pour laquelle nous avons quasiment que des couples sur l'île. Il n'a jamais été question d'orgie, Katheleen, affirme-t-il en étouffant un rire.

À l'instar d'un ballon de baudruche, tout l'air emprisonné dans mes poumons s'échappe dans une vague de soulagement. Je retenais mon souffle depuis tout à l'heure sans même m'en apercevoir.

– OK, alors quand tu parlais de m'amuser, tu...

– Je ne parlais pas de sexe, non. Je suggérais plutôt que tu lâches prise.

Je ricane devant l'ironie de la situation. Quelques heures plus tôt, je priais tous les saints pour ne *rien lâcher*, justement.

– Pendant tes vacances, continue-t-il, permets-toi tout ce que tu ne permets pas en temps normal : fais des rencontres, sympathise avec des gens,

ris, amuse-toi, détends-toi. Et quand tu seras de retour à Paris, tu pourras remettre ton masque de garce sans cœur.

– Ce n’est pas un masque.

– Non, c’est vrai, convient-il. Mais ce n’est pas non plus la seule chose qui te définit comme tu voudrais le faire croire.

– Qu’est-ce que j’ai à y gagner là-dedans ?

– Un séjour bien plus agréable.

– Pff, c’est débile ton idée.

– Joue le jeu, s’il te plaît. Participe aux activités proposées, mêle-toi aux autres vacanciers, éclate-toi à fond. Si d’ici lundi tu n’as pris aucun plaisir, alors je te ramènerai à l’aéroport. En revanche, si tu t’es un tant soit peu amusée, et je le saurai, pas la peine de mentir, rajoute-t-il sûr de lui, dans ce cas-là, tu resteras les quinze jours prévus de ton séjour. Voilà le deal. Marché conclu ?

20. Un vent de changement

♫ The Lumineers, « It Wasn't Easy to Be Happy for You »

Assise au bar à siroter un martini pulco *sans glaçons*, j'explique ma déroutante journée (à quelques détails près) à Ernest, devenu mon confident par obligation.

- Tu as accepté le deal ?
- Sur le coup, j'étais tellement heureuse de ne pas finir en tranche de jambon coincée entre deux miches de pain que j'ai dit oui.

Ernest se gratte le front.

- Je ne suis pas sûr de comprendre ce que le jambon et le pain viennent faire là, mais avoir accepté le marché me semble une bonne chose. Il faut t'amuser, madame Katheleen.
- Tu veux que je te révèle un truc ? (Je soupire.) Je ne suis pas sûre de me souvenir comment on fait.

C'est assez pathétique quand on y pense. Je suis incapable de m'amuser ou de prendre du plaisir. Je ne sais même plus ce que ces mots signifient.

« *Me lâcher* », *il est marrant, Anton ! Comme si c'était facile...*

Il y a cette partie scellée, enfouie au plus profond de moi, qui me terrorise. Si elle venait à se libérer, tout mon univers s'écroulerait. Suis-je prête à prendre un tel risque ? « Tout ce qui se passe à Paradise Island reste à Paradise Island. » Il faudrait alors que je range ces souvenirs, que je les cadenasse avec les autres... Peut-être qu'ainsi cela pourrait fonctionner ?

Ou pas...

Je frappe mon verre vide sur le comptoir.

– Un autre !

Je vais devenir une véritable ivrogne si je continue. Picoler et s’amuser sont des éléments indissociables de toute façon, non ? On va dire que oui.

– *Manu‘ia*⁴ !

Je lève mon verre vers Ernest qui me scrute d’un œil morne, comme à son habitude.

– Tu comptes aller à la soirée dansante sur la plage ? m’interroge-t-il tout à trac.

– Encore une soirée dansante ? Ils n’en ont pas marre ?

– Cette fois c’est différent. Il y a un Haka pour clôturer le spectacle, c’est très apprécié du public.

– Un Haka ? C’est pas le truc des rugbymen, ça ?

– Les All Blacks l’ont rendu célèbre, c’est vrai. Cependant cette danse s’étend sur toute l’Océanie, pas seulement à la Nouvelle-Zélande ou les îles avoisinantes. C’est une tradition ancestrale qui a une identité très forte en Polynésie. Pour nous, la danse est une forme d’expression et le Haka en est sa représentation la plus symbolique. Chaque île, chaque vallée, chaque village a son propre Haka. Dès leur plus jeune âge, on apprend à nos enfants à l’exécuter.

– Tu sais le danser alors ?

– Bien sûr. Et comme tous les employés de l’île, je participerai au show.

– Anton va participer aussi ?

Non que ça m’intéresse, je pose la question par simple curiosité.

– Il ne rate jamais une occasion, il adore danser. Il est doué pour un *popa’a*.

– Un *popa’a* ? Qu’est-ce que ça signifie ?

– C’est le nom donné aux étrangers, aux métropolitains. *Popa’a* signifie : roussi, celui dont la peau a été brûlée par le soleil. Comme toi, me balance-t-il avec nonchalance, les yeux baissés sur mon décolleté.

Mon regard suit le sien. *Outch !* Mes épaules ainsi que le haut de ma poitrine sont écarlates.

Je souffle, dépitée :

– Sers-moi un autre martini. Je crois que j’en ai bien besoin.

Après quelques verres de plus dans le gosier, je me sens presque prête pour laisser s’exprimer la Katheleen sympathique qui aime s’amuser.

J’éclate de rire à cette pensée ridicule.

Moi, sympathique ?

Une porte de prison est plus joviale et accueillante.

– Je crois qu’il est temps d’arrêter de boire, me signale Ernest.

Il fronce les sourcils devant ma soudaine gaieté.

Les deux expressions faciales dont Ernest est capable : son rictus totalement flippant et son « coucher de sourcils ». À part ça, son visage reste inexpressif. Je ne sais pas si je m’y ferai un jour, c’est assez perturbant. Seulement, pour l’instant, ce constat redouble mon hilarité.

Malgré ce que pense Ernest, je ne suis pas ivre – pas encore, du moins. Raison pour laquelle je lui pique en catimini une bouteille de rhum, puis m’enfuis d’un pas chancelant vers la plage où les festivités ont déjà commencé.

Me mêler à la foule est au-dessus de mes forces. La socialisation sera pour demain. Il vaut mieux y aller progressivement.

Première étape : me bourrer la gueule. (C’est fait, ou du moins, c’est en bonne voie.)

Deuxième étape : je n’en ai aucune fichue idée.

Ah oui, c'est vrai : *m'amuser*.

J'ai du mal à concevoir comment c'est possible, mais tout vient à point à qui sait attendre. C'est ce qu'on dit, non ?

Pour patienter, je me mets un peu en retrait. Assez loin pour n'entendre qu'un vague brouhaha. Je bois une gorgée de rhum, puis m'allonge sur le sable afin d'observer les étoiles. Tous ces points lumineux dans le ciel semblent me narguer pour me montrer l'infinie petitesse de mon être. Je suis un grain de sable insignifiant. Néanmoins, à l'instar de ce dernier, je peux être tout aussi irritant. Et ça, ça me plaît.

– Tu vas pas à la fête ?

C'est dingue ! On ne peut pas avoir une minute de tranquillité sur cette île. Il y a toujours quelqu'un pour t'emmerder.

– Tu ne t'es pas encore noyé dans l'océan ?

Benito ne relève pas ma pique. Il s'allonge près de moi.

– Y a pas moyen d'avoir la paix, ici. Va vivre ta vie ailleurs !

– C'est Anton. Il m'a donné pour mission de te surveiller, bougonne-t-il. Il veut vérifier que tu t'amuses bien.

– Avec toi à mes côtés, ça ne risque pas !

– Wesh, c'est pas gentil, ça, m'dame.

– Anton ne t'a pas interdit de balancer ces stupides « wesh » ? On dirait un banlieusard avec l'accent des îles. C'est ridicule. *Tu* es ridicule. Et tes « m'dame » me tapent sur le système. Soit tu prononces correctement le mot « madame » soit tu m'appelles Katheleen. Le mieux, c'est de ne pas m'appeler du tout. Et de dégager.

– Wow. Pourquoi tu dis toujours des trucs méchants ?

– J'aime bien, ça me détend.

– Tu ne dois pas avoir beaucoup d'amis, dans ce cas.

– Je n'en ai pas du tout.

– Wes... Wow. C'est triste.

Il paraît réellement peiné. Je me demande bien pourquoi.

– Ça me va très bien.

– C'est pas possible ! Tout le monde a besoin d'amis. Ou alors, t'es mariée ? T'as des enfants ? Des frères, des sœurs ? D'la famille ? Quelqu'un qui veille sur toi ?

Il serait presque mignon, s'il n'était pas si agaçant à s'affoler pour ma petite personne.

– Rien de tout ça.

– Tu es toute seule, *toute seule* ?

Je tourne la tête vers lui pour le regarder droit dans les yeux.

– Oui, et j'aimerais bien le rester. Alors si tu peux...

– Personne n'aime être seul ! s'insurge-t-il, d'un ton gorgé de colère comme si je venais de cracher sur un cérémonial sacré en le piétinant d'inepties.

– Tu ne connais rien à la vie. Quand tu auras mon âge, tu pourras émettre un jugement, en atten...

– J'suis peut-être jeune, m'interrompt-il tandis que sa colère s'estompe, remplacée par un chagrin si lourd qu'il fait battre mon cœur plus vite, mais j'connais suffisamment la vie pour savoir qu'être seul, c'est l'enfer. Qui voudrait passer sa vie seul ?

– Moi, je lui réponds d'une voix douce. C'est un choix, Benito. C'est le choix que j'ai pris il y a des années. Je ne le regrette pas, c'est ainsi que je veux vivre.

– Tu veux mourir seule ? continue-t-il d'un timbre atone.

– Sais-tu ce que ça fait de voir mourir un de ses proches ? La douleur incessante qui te déchire les entrailles ? Voudrais-tu que ceux que tu aimes ressentent cette souffrance à ta mort ? Veux-tu vraiment leur infliger ça ?

– J'ai perdu ma maman quand j'étais tout petit, me rappelle-t-il. J'me souviens plus bien d'elle, ni de son visage, ni de sa voix. J'ai beau me concentrer, c'est flou dans ma tête. Mais quand je pense à elle, j'suis pas triste ; je suis content d'avoir eu une maman qui m'aime. Parce qu'elle

m'aimait fort, ça j'm'en souviens. Ce qui me rend triste, parfois, c'est que plus personne ne m'aime comme une maman.

Une larme solitaire borde mes cils, je la chasse d'un clignement de paupières. J'ai l'impression que ma trachée est tapissée de tessons de verre.

Quel morveux, ce mioche !

Les yeux fermés, j'inspire profondément par le nez pour reprendre le contrôle. Je suis censée m'amuser, pas ouvrir des portes blindées qui doivent rester verrouillées.

– Tu as Anton.

– C'est vrai. Même si c'est pas pareil, on s'aime beaucoup tous les deux.

– Voilà. Comme ça, il pourra chialer sur ta tombe ou toi sur la sienne, c'est super. Tu ne mourras pas seul, tu feras de ceux que tu aimes des gens malheureux. Vive l'amour !

Benito se tait pendant un moment, le regard fixé sur l'horizon. Je ne suis pas mécontente de lui avoir fermé son clapet. Tandis que je me relève, pressée de déguerpir loin de lui et des sentiments qu'il m'oblige à ressentir, sa voix fluette m'interpelle à nouveau :

– C'est pour ça que t'es méchante ? Tu veux pas qu'on t'aime ?

– L'amour, ça t'explose à la figure sans prévenir. Mieux vaut ne pas aimer. Jamais.

– Si tu n'aimes pas, tu ne vis pas, affirme-t-il d'un ton catégorique qui me hérise le poil.

– N'importe quoi ! Regarde ! (Je brandis ma bouteille de rhum.) Je m'amuse !

– En buvant ?

– Oh, morveux, je ne te pensais pas si rabat-joie ! Je croyais que tu étais « cool »...

– Boire, c'est pas être cool, *Katheleen*. (Il prononce mon prénom avec tant de tristesse que je tressaille.) J'aime pas les gens qui boivent.

Il frissonne, se redresse en position assise et, dans un instinct de

protection, passe les bras autour de ses jambes.

Les paroles d'Anton sur le passé sombre du morveux me reviennent en mémoire.

Grrr !

Je le scrute d'un œil noir, avale quelques lampées, puis m'éloigne sans un mot. Quelques secondes plus tard, je sens une présence derrière moi.

Je me retourne, exaspérée :

– Qu'est-ce que tu fiches encore ? Tu me suis ?

Benito hausse les épaules.

– J'ai décidé que tant que tu seras ici, tu ne seras plus seule.

Sa déclaration si solennelle me tire un hoquet. Sa petite main glisse dans la mienne ; je reste un instant troublée par la vue de nos doigts enlacés. Puis chancelle devant le contraste de nos peaux.

Blanc sur noir.

Rappel douloureux d'un passé enterré.

J'émetts une sorte de chuintement brisé tandis que chaque fibre de mon corps capitule.

– OK. Allons voir ce fameux Haka.

[4](#) Signifie : « À ta santé » en polynésien.

21. Haka c'est bon ça !

♫ « Haka.song »

Mon cœur cogne dans ma poitrine au rythme des percussions. Benito m'informe d'un ton docte que les tambours sur pied sont appelés des *pahu*. Je ne lui prête qu'une demi-oreille, peu attentive à ses explications. Nous nous faufilons à travers la foule de vacanciers pour avoir une vue dégagée sur les danseurs. Je reconnais parmi eux quelques membres du personnel, tels qu'Ernest, la cuisinière, la femme qui s'occupe du nettoyage de mon bungalow, les quatre glandeurs – communément appelés sauveteurs – qui surveillent la plage et la piscine, quelques jardiniers également, ainsi que Paco, l'abruti qui m'a amenée sur cette île. Mais pas d'Anton à l'horizon. Je plisse les yeux et me dresse sur la pointe des pieds pour scruter avec plus d'attention.

– Si c'est Anton que tu cherches, il est juste là, m'informe le morveux en m'indiquant un homme sur ma droite qui discute avec un couple âgé.

– Pas du tout ! Je ne le cherchais pas.

Je détourne le regard pour éviter toute nouvelle réflexion de Benito. Mon intérêt dévie vers les costumes ridicules des danseurs. Ils sont tous vêtus d'un pagne en fougères qui ne dissimule que le strict minimum. Leurs biceps sont également cerclés de ces feuilles vertes, ainsi que le haut de leurs mollets.

Benito, dont la main n'a pas quitté la mienne, m'annonce avec fierté qu'il a participé à la confection de ces costumes éphémères.

– On les fabrique avec les feuilles du *auti*⁵, c'est une plante sacrée pour nous. Elle pousse partout ici, j'te ferai voir, si tu veux.

– Et leurs colliers, ça représente quoi ?

Je détaille celui qui orne le cou d'Anton. Ce dernier vient de rejoindre la troupe de danseurs ; il est positionné au premier rang, agenouillé comme ses comparses. Le pendentif qu'il porte ressemble à une sorte d'ancre ou d'hameçon – je ne discerne pas très bien sous la faible lumière des torches.

– Ceux qui sont en forme d'hameçon sont appelés des *Hei Matau*, ils symbolisent la force, le respect des océans et d'autres trucs que j'me rappelle plus. Ceux en forme de fougère, c'est le *Koru*, symbole de spiritualité, de paix et tout ça. Ceux qu'tu vois ici sont tous fabriqués à partir d'os. C'est cool, non ?

Trop cool...

Je lève les yeux au ciel.

Soudain, les tambours cessent. Le silence qui suit est limite oppressant. Plus personne n'ose esquisser le moindre mouvement. Nous sommes comme pris sous les feux d'un projecteur, à la fois nerveux et impatients.

Ernest passe dans les rangs tandis qu'un cri, jailli de ses entrailles, pétrifie les spectateurs.

Mon cœur rate un battement.

Aussitôt, son rugissement de guerre est repris par ses compagnons qui lèvent la tête alors que la foule hoquette devant leur regard fou.

La gorge sèche et fébrile, je déglutis à plusieurs reprises. Ils n'ont plus rien de ridicule, ils sont même fichtrement impressionnants. Je retiens mon souffle pour ne pas laisser échapper un couinement de stupeur.

Nouveau cri scandé par Ernest. Les danseurs se redressent comme un seul homme. Jambes écartées, genoux fléchis, ils heurtent le sol d'un même pas en hurlant des mots que je ne comprends pas, mais qui pourtant font écho en moi.

Mon épiderme se couvre de chair de poule. La main de Benito se resserre

sur la mienne.

À chaque frappe sur leurs cuisses, leur poitrine ou leurs bras, mon corps est parcouru de décharges. Leur danse est brutale, virile. Elle possède une bestialité qui hypnotise, m'ensorcelle. La puissance de leur chant fait vibrer mon être.

Je suis scotchée par la scène : leurs yeux exorbités, leurs joues qui se creusent et se gonflent tour à tour, leurs traits déformés dans un rictus monstrueux, leur langue pendante ou s'agitant tel un serpent prêt à attaquer, tout cela est effrayant. Et fascinant.

J'observe le torse d'Anton qui se soulève au rythme de sa respiration saccadée. Son visage grimé de peinture tribale, sa peau luisante d'huile de coco, ses yeux vairons plantés dans les miens et qui reflètent une rage brute, son corps animé par une force invisible, comme s'il était habité. J'ai l'impression d'être foudroyée, je ne sais même plus comment respirer.

Ernest pousse un autre grondement. Tous les hommes mettent un genou à terre, tête baissée. Alors que je pense le show terminé, un nouveau hurlement retentit. Celui d'une femme cette fois-ci. Je n'ai pas le temps de voir de qui il provient que toutes les danseuses, en retrait jusque-là, prennent possession de la plage. Leurs voix s'élèvent et électrisent tout le public. Leurs mouvements sont identiques ou presque à ceux de leurs congénères masculins. Toutefois, leur danse se révèle moins animale, plus gracieuse aussi. Elles s'exécutent pendant plusieurs minutes, avant qu'Ernest donne un signal et que tous les hommes se relèvent, plus effrayants que jamais. Leur chant aussi incompréhensible que troublant s'unit à celui des femmes et monte crescendo, en cadence avec leurs gestes de plus en plus brutaux. Mais à la différence de tout à l'heure, ils ne se contentent plus de faire du surplace et avancent vers les spectateurs qui s'agitent sous l'effet de la surprise.

Mes yeux sont aussi exorbités que ceux d'Anton quand il s'approche de moi. Incapable de bouger, encore moins de reculer, il est maintenant si près que je sens son souffle chaud sur ma peau moite tandis qu'il chante ces paroles ancestrales comme si sa vie en dépendait.

Ma main broie celle de Benito. Ma respiration est erratique. Je n'ai jamais rien vu de tel.

C'est à ce moment-là, sous le coup de l'adrénaline, que je prends la décision la plus folle de ma vie :

Je vais *pécho* Anton.



5 Connue aussi sous le nom de cordyline ou de *ti*, la *auti* est également une plante médicinale et est aussi utilisée dans certains rites spirituels.

22. Haka c'est la merde, oui !

Je vais pécho Anton.

Je répète cette phrase plusieurs fois dans ma tête, m'attendant à trouver cette élucubration saugrenue. Néanmoins, rien de tout ça ne se produit. Plus je ressasse l'hypothèse d'un Anton nu couché sur moi, plus l'idée me plaît.

Peut-être l'énoncer à voix haute changera ma perspective.

– Je vais pécho Anton.

– Quoi ? s'exclame Benito, dont les yeux s'arrondissent comme des soucoupes.

Ah, merde. Je l'avais oublié, celui-là.

– Tu vas pécho Anton ? C'est vrai ? s'égosille-t-il comme s'il n'en croyait pas ses oreilles. Genre, toi et lui ?

– Je crois que les habitants de Maïo-oi ne t'ont pas bien entendu, tu devrais le répéter un peu plus fort.

Un coup d'œil aux alentours m'informe que le concerné n'est plus dans le coin. Ouf.

– Wow. C'est... Wow. C'est sa danse qui t'a grave chauffée, hein ? pouffe-t-il, tout content.

– Pas du tout. Cela fait partie du processus « s'amuser ». C'est bien ce qu'Anton souhaite, non ?

– Ouais. Euh... ouais, peut-être.

– Donc, toi, tu restes ici. Enfin non, toi, tu vas te coucher. Et moi je vais faire... ce que j'ai à faire.

Mais avant cela, j'ai besoin d'une dose de courage liquide. D'un geste sans

équivoque, je congédie Benito – il est temps pour lui d’aller embêter quelqu’un d’autre –, puis ouvre la bouteille d’une main tremblante.

J’avale une gorgée.

Je vais le faire.

J’avale une autre gorgée.

Je vais vraiment le faire.

Puis une autre.

J’en suis capable.

Une autre.

Je peux le faire.

Je m’apprête à prendre une énième gorgée de rhum lorsqu’un haut-le-cœur me rappelle à l’ordre. Je peine à déglutir pour ravalier ce relent gastrique infâme qui me brûle l’œsophage.

OK. Je crois que j’ai eu ma dose.

Je titube vers les jardins et jette la bouteille dans l’une des grandes jarres qui délimitent le chemin.

Maintenant, il ne me reste plus qu’à trouver Anton, puis à faire... ce que j’ai à faire.

Et je peux le faire.

J’en suis capable.

– Aaah !

Je hurle quand mon escarpin se coince dans l’interstice d’un des pavés

irréguliers de l'allée.

Il ne pouvait pas bétonner ses allées, cet abruti !

Je frotte ma cheville endolorie et constate que le talon de ma chaussure est cassé.

Pas grave. Anton aime les pieds nus. C'est son kif apparemment, autant lui faire plaisir. Foutus pour foutus, je retire mes stilettos et les balance par-dessus mon épaule. Malgré tout, le sol continue de tanguer sous mes pas. La faute à cette randonnée, elle m'a achevée. Un jour, je rirai peut-être en y repensant. Ouais, non, impossible. Puis, de toute façon, je compte bien oublier jusqu'au moindre détail de ces vacances. Me lâcher, oui, mais pas à n'importe quel prix.

J'ai l'impression de marcher depuis des heures lorsque je réalise avec stupeur que je ne sais pas où aller. Il est où, Anton ? Je fais comment pour le trouver ? Je dois vraiment être fatiguée pour ne pas y avoir songé plus tôt.

Ou complètement bourrée, me souffle ma conscience.

– Oh, ta gueule, toi ! J't'ai pas causé !

– Pardon ? s'offusque un abruti qui passe au même moment devant moi avec sa pouf aux cheveux décolorés.

Je grogne une réponse inintelligible et poursuis ma route, plus déterminée que jamais à « m'amuser ». L'hôtel n'est pas si grand, il ne doit pas être bien loin. Vu l'heure tardive, il est probablement couché. Des images d'Anton étendu sur son lit, les draps dévoilant des parties intimes de son anatomie m'apparaissent tel un flash. Miam !

J'accélère la cadence.

Une fois devant les bungalows du personnel, une chape de plomb s'abat sur mes épaules.

C'est lequel celui d'Anton ? Je ne vais quand même pas frapper à toutes

les portes, si ?

Je souffle, m'étire le cou afin de remettre de l'ordre dans mes idées.

Soyons pragmatiques : Anton est le directeur. Même si c'est un clochard, c'est aussi le propriétaire de cette île. Donc, en toute logique, son bungalow devrait être le plus grand.

Fière de ma déduction, j'inspecte les lieux. Deux minutes plus tard, j'ai trouvé ce que je cherchais. Le bungalow est trois fois plus grand que celui des autres ; il ne s'embête pas, le bougre.

Avant de me dégonfler, je frappe à la porte deux coups secs. J'entends du bruit, puis le loquet s'ouvre. Je porte la main à mes yeux, un instant éblouie par la lumière de la chambre.

– Salut. Je suis venue pour...

Les mots restent coincés dans ma gorge. J'inspire, bloque ma respiration et me lance à nouveau en plantant mon regard dans celui de mon interlocuteur.

— ... Pour... mais... ! T'es pas Anton, toi !

– Tu as bon œil, madame Katheleen.

– C'est quoi ce délire ? Anton n'est pas ici ?

– Monsieur Anton dort rarement avec moi, répond Ernest, pince-sans-rire. Ça lui est arrivé une ou deux fois, c'est vrai, mais c'est parce que son bungalow était en rénovation.

Hébétée, je reste figée sur le pas de la porte.

– Tu t'es battue ? s'enquiert-il quelques secondes plus tard en détaillant ma tenue.

J'avise ma robe rouge, déchirée sur tout un pan. C'est vrai ça, j'ai foutu quoi ? Je hausse les épaules, incapable de trouver une réponse rationnelle. Pour mes pieds sales, je comprends. Le reste... c'est un mystère qui attendra.

- Je cherche Anton. Tu sais où il est ?
- Sûrement dans sa chambre. À dormir.
- Oui, bien sûr... dans sa chambre. Qui est... ?
- À l'opposé d'ici. Son bungalow est sur la plage.

J'ai comme une envie de lui faire bouffer mes chaussures, que je n'ai plus.

Il ne pourrait pas être précis, à la fin !

- La plage doit faire cent kilomètres de long, comment je vais...
- Oh, non, elle est beaucoup plus petite.
- Peu importe ! Tu peux m'indiquer où il est *exactement* ?
- C'est facile, ça, puisque vous êtes voisins, me balance-t-il avec désinvolture en dégainant son sourire flippant. C'est le bungalow « Pamplemousse », juste à côté du tien.

Sur le chemin du retour, je maudis la terre entière. J'ai cassé une boucle d'oreille (en plus de mes escarpins), ma cheville me lance à nouveau, j'ai le hoquet et je crois que je me suis perdue. Je plisse les yeux pour tenter de deviner où je suis. Étrangement, ça marche. Je distingue enfin mon bungalow et, quelques mètres plus loin, celui d'Anton.

Il a intérêt d'être un bon coup, cet abruti !

Fatiguée et énervée, je ne prends même pas la peine de réfléchir et tambourine à sa porte. Je vais me la jouer comme cette idiote de Bébé dans *Dirty Dancing* : plaquer un petit air prude sur mon visage, mettre une musique d'ambiance, danser de manière sensuelle autour de lui, le chauffer comme une nymphe assoiffée de sexe en touchant ses fesses fermes, jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus et qu'il me prenne avec bestialité contre le mur.

Voilà pour le plan. On ne pourra pas dire après ça que je ne me suis pas lâchée !

Soit Anton est sourd, soit il a le sommeil profond. Mes nerfs déjà éprouvés par cette journée sont sur le point de céder.

– Ce serait bien d’ouvrir, maintenant !

Mon front frappe la porte. Mauvaise idée. J’ai la sensation d’être dans un grand huit. Je n’aime pas les manèges, ça m’a toujours rendue patraque.

Le loquet se déverrouille enfin. Des pieds nus, mais propres ceux-là, me saluent. Ma bouche s’ouvre. Un liquide orangé, accompagné de quelques grumeaux, en sort en jet puissant et arrose lesdits pieds.

Oups, la salade de fruits du dîner est mal passée.

J’essuie ma bouche d’une main et me tiens au chambranle de l’autre pour ne pas tomber.

– Salut.

– Putain, Katheleen ! s’écrie-t-il au même moment.

Il se dandine d’un pied sur l’autre comme si le vomi allait disparaître par quelques pas de danse.

– Je crois que j’ai planté mon entrée en matière. C’était pas ce que j’avais prévu.

– J’espère bien ! fulmine-t-il de plus belle.

J’ai l’impression que monsieur est grincheux lorsqu’on le réveille. Tant pis. Je n’ai pas subi tout ce cirque pour me retrouver le bec dans l’eau. C’est un faux départ fâcheux, certes, mais pas éliminatoire. Ce n’est pas évident non plus de se remettre en selle après toutes ces années.

– Bon. (J’entre dans sa chambre en le bousculant.) Je suis venue pour... pour m’amuser.

Anton me jette une œillade assassine avant de baisser le regard vers ses pieds.

– Drôle de façon de s’amuser !

– C’est de ta faute, alors tu pourrais t’excuser au lieu de m’engueuler !

– Tu me gerbes dessus, et c’est à moi de m’excuser ?

– Parfaitement. C’est à cause de ton pari débile. Tu veux que je me lâche, non ?

– On s’est mal compris, je crois. Parce que ce n’est pas du tout comme ça que je l’entendais.

– Rho, je sais bien ! Je suis venue pour coucher avec toi. En te voyant danser tout à l’heure, je me suis dit que ce serait un bon début pour s’amuser, tu vois. Le sexe, c’est amusant, non ? Donc, me voici.

Je me racle la gorge devant son silence.

– Je me mets où ? Sur le lit ?

Je crois que je l’ai perdu.

– Ho, ho ! Anton ?

– J’ai besoin d’un verre...

– Ah, c’est marrant, j’ai eu le même réflexe. Je me suis envoyé le quart d’une bouteille de rhum, plus quelques martinis. Les mélanges, ça me barbouille toujours, d’où le... Bref !

J’ai beau essayer de détendre l’atmosphère du mieux que je peux, Anton reste mutique. Il se dirige sans un mot vers la douche. Je penche la tête sur le côté pour l’observer rincer ses pieds. Ses fesses, dans ce caleçon noir, sont à croquer. Il y a vraiment matière à s’amuser avec lui. Enfin, s’il se déride un peu, sinon cela risque d’être compliqué.

Une fois lavé, il traverse la pièce, s’arrête devant la porte et l’ouvre en grand.

– Qu’est-ce que tu fais ?

– Sors.

– Ha ha ha. Très drôle.

– Je ne plaisante pas, Katheleen. Je suis crevé, demain je me lève aux aurores, je n’ai pas la force de gérer tes divagations d’ivrogne.

– Quoi ? Tu n’veux pas coucher avec moi ? (Un rot sonore s’échappe de ma bouche.) Je m’offre sur un plateau d’argent et monsieur daigne faire le

difficile ! C'est une blague ? Je suis mille fois mieux que toi, abruti ! Plus jolie, plus belle, plus intelligente, plus... Mais va te faire foutre !

– Pas ce soir, si tu permets.

Je redresse le menton avec toute la dignité qu'il me reste. Si je dois partir, autant le faire comme une reine.

Je passe devant lui, le regard fier, la tête haute.

Ne jamais montrer ses faiblesses. Je suis forte. Déterminée. Je n'ai besoin de personne.

Du moins, c'est comme ça que j'imaginai les choses. Parfois, le corps agit d'instinct, mû par une volonté propre. Ce qui explique qu'au moment de sortir je lui saute dessus, m'agrippant à lui tel un bébé orang-outan à sa maman.

– Pourquoi ?

Je gémissais piteusement, ma joue posée sur son épaule. C'est chaud, confortable. Agréable. Je ferme les paupières, m'enivre de l'odeur de sa peau.

– Oh, Kate, soupire-t-il en me serrant dans ses bras. J'en connais une qui va le regretter demain.

23. Pas de fleurs sur ma tombe

Mal. Mal. Mal. Ce mot résonne dans tout mon corps, brûle mes rétines, emprisonne mes membres sous une tonne de béton.

Mal. Mal. Mal. Je ne suis plus que douleur.

Qu'est-ce que j'ai foutu cette nuit ?

Même lever le petit doigt est un supplice. Je jurerais qu'à l'intérieur de mon crâne se livre un duel à mort entre mes hémisphères droit et gauche. Ils se battent à coups de pelle, réduisant mon cerveau en bouillie.

Bam. Bam. Bam. Le bruit est insupportable.

J'essaie d'appeler à l'aide. Seul un borborygme s'échappe de mes lèvres. Ma langue a triplé de volume, elle colle à mon palais telle une baleine échouée sur la plage. Et... Oh ! Je sens aussi son goût de décomposition dans ma bouche. C'est infâme.

Je suis en train de pourrir de l'intérieur.

Par un effort titanesque, je parviens à tourner la tête vers ma gauche. Entre mes cils englués, je discerne une forme sous les draps. Je ne suis pas seule.

Je ne suis pas seule !

Certains détails de la veille me reviennent alors par flashes. La rando, mes intestins qui me trahissent, la discussion avec Anton, son pari stupide, les martinis avec Ernest, Benito qui me prend la tête, le Haka, le rhum et... ma décision de coucher avec Anton.

La suite, par contre, est plus confuse.

Un talon cassé... que je veux enfoncer dans le rectum d'Ernest ? Une salade de fruits qui salue des pieds ? Anton qui... ? Anton qui... ?

S'il n'y avait pas *Woodstock* dans ma tête avec concert de rock, sirènes, hurlements et tout le tintouin, ce serait plus aisé de se concentrer.

Qu'est-ce qu'Anton a encore fichu ?

En tout cas, sa performance ne devait pas être mémorable, puisque je n'ai pas le moindre souvenir de notre étreinte. J'ai beau avoir mal partout, je n'ai pas mal là, non plus : autre signe qui ne trompe pas.

J'aurais dû m'en douter. Sans être une grande experte de la pratique, il est évident qu'un coup d'un soir ne peut qu'être décevant. Ce n'est ni plus ni moins qu'un coup d'épée dans l'eau – sans mauvais jeu de mots. Un phallus qui fait ses armes en territoire inconnu aura beau s'escrimer de toutes ses forces, essayer de faire au mieux, la bataille est perdue d'avance. Sans maîtrise du terrain, même le meilleur des guerriers est désavantagé.

Bon, au moins, je suis fixée : pas la peine de remettre le couvert.

En plus, il ronfle ! Autant dire que je suis vernie.

– Allez, il faut dégager.

Ma langue toujours collée à mon palais rend ma locution difficile.

Je le secoue. Il grogne. Je le secoue encore. Il grogne à nouveau. Je pousse un cri :

– Mais, t'es pas Anton !

Je fronce les sourcils. J'ai comme la sensation étrange d'avoir déjà vécu cette scène.

– Wesh, t'es violente le matin.

– Qu'est-ce que tu fous là ?

Sa présence non désirée me donne un regain d'énergie. Je pousse Benito jusqu'à ce qu'il soit au bord du lit. Il agrippe les draps pour ne pas chuter. Trop tard. Un coup de pied plus puissant achève le travail, le morveux tombe sur le plancher en criant. Tandis qu'il gémit, affalé comme un poulpe sur le sol, je me lève, contourne le lit, lui saisis les jambes et avance péniblement vers l'entrée. Une contorsion périlleuse et trois faux mouvements plus tard, j'ouvre la porte, le cheveu hirsute et la peau moite de sueur. Néanmoins, avant de virer Benito en bonne et due forme, je passe la tête dans l'entrebâillement : pas d'Anton en vue. La voie est libre, c'est bon, je peux y aller.

– Wes... Wow, Katheleen ! Arrête.

Je le tiens avec plus de fermeté pour sortir son corps gesticulant. Il s'accroche au chambranle, je tire un coup sec pour lui faire lâcher sa prise. La tête de Benito plonge dans le sable. Il la relève aussitôt, la mine furibonde.

– T'es vraiment nulle pour les réveils ! bougonne-t-il en enlevant les grains collés à son visage.

Un bruit sur ma droite me fait sursauter.

Merde, c'est Anton !

J'essaie d'adopter une attitude naturelle, tandis que je me place discrètement devant Benito.

Il n'y a rien à voir, passe ton chemin.

– Tout va bien par ici ?

Le sourcil interrogateur, Anton esquisse un pas sur côté. Je l'imites aussitôt pour lui barrer la route. Son expression est maintenant suspicieuse. Nouvelle tentative, je la pare d'un mouvement maladroit. Égalité. Il s'élançe vers la gauche, feinte à droite pour finalement se camper droit devant moi. D'un geste irrité, il me déplace comme si je n'étais qu'une petite chose insignifiante, puis se penche vers Benito.

– Ça va ?

– Bien sûr, je rétorque à sa place. Il fait juste une petite sieste au soleil. (Je donne un léger coup dans le tibia du morveux pour qu’il confirme ma version.) Hein, Benito ?

Ce dernier gémit. Anton se tourne vers moi, ses iris multicolores m’accusent de je ne sais quel méfait.

– Je ne l’ai pas tapé. Ni molesté. Rien de tout ça. Hein, Benito ? Même si j’aurais été dans mon droit, puisque ce morveux s’est encore invité dans ma chambre sans ma permission.

– Certes. Mais il avait la mienne, cette fois-ci.

– Quoi ?!

– J’ai d’autres priorités que de jouer les baby-sitters, surtout avec une gueule soûle qui ne tient pas l’alcool. Benito s’en est donc chargé. Il a veillé à ce que tu ne t’étouffes pas dans ton vomi cette nuit. Tu peux le remercier.

– N’importe qu... !

Mon interjection se meurt tandis que de nouveaux pans de la soirée défilent dans mon esprit.

Je n’ai pas couché avec Anton...

– Tu m’as virée comme une malpropre de chez toi !

– Tu as vomi sur mes pieds, me rappelle-t-il.

– T’es qu’un goujat mal élevé !

– Tu as vomi sur mes pieds.

– J’avais entendu la première fois ! Pas la peine de répéter. Tu pourrais peut-être faire comme moi et oublier cette histoire. On ne va pas épiloguer cent sept ans sur ça !

– T’es nulle pour pécho, en fait, intervient le morveux.

– Toi, va te noyer dans le lagon.

Benito rit. Anton rit. Le marteau-piqueur qui me déglingue la tête depuis tout à l’heure rit.

Bande d’enfoirés.

Je les fusille du regard.

– Je comprends pourquoi tu es ami avec Adam, sifflé-je à Anton, mauvaise. T’es aussi bête que lui.

– Moins vicieux, précise ce dernier en ricanant. Mon frère t’aurait sûrement filmé, lui.

– Ça, c’est sûr ! Il se serait empressé de diffuser la vidéo partout. C’est vraiment un abru... Attends deux secondes... Frère ? Tu as dit frère ? (Mon ton grimpe dans les aigus.) Adam est ton frère ?

J’ai dû mal entendre, c’est obligé.

– Adam est mon petit frère, oui.

Je reste un moment sidérée par cette nouvelle.

– Pourquoi tu ne me l’as pas dit plus tôt ?

– Tu ne l’as pas demandé. Et comme tu n’es pas du genre à te soucier des autres, je n’ai pas pensé que ça t’intéresserait.

Paf. Mange-toi ça dans les dents.

Les jambes en coton, je m’effondre dans le sable. Benito, toujours par terre lui aussi, me tapote le genou avec compassion.

– J’ai voulu pécho le frère d’Adam.

Anton s’accroupit face à moi.

– En même temps, je suis irrésistible. C’est normal.

– Dans tes rêves, oui !

– Je ne fais que répéter tes mots. Je ne t’ai peut-être pas enregistrée, mais tout est là, raille-t-il en se tapotant la tempe. « Tes yeux bioniques sont magnifiques, tes petites taches de rousseur sont craquantes, tes abdominaux sont à tomber, l’odeur de ta peau me donne envie de... »

– C’est bon, on a compris !

Gênée, j'opère une diversion et détourne la conversation :

– À part ça, je ne suis pas censée m'amuser, aujourd'hui ? Parce que là, les fesses enfoncées dans le sable à écouter déblatérer des âneries, ce n'est pas ma conception du mot.

Les prunelles d'Anton brillent de malice. Il me tend la main pour m'aider à me relever.

– Effectivement, ta définition du mot est erronée. Je vais t'apprendre, me susurre-t-il à l'oreille, et sa phrase sonne comme une promesse. Suis-moi.

Pourtant, il ne bouge pas. Il me dévisage en silence.

– Mmh, déclare-t-il après une brève hésitation. Rejoins-moi d'ici une heure sur le ponton, plutôt. Comme ça, ça te laisse le temps de te redonner une apparence humaine. Oh ! et j'allais oublier : mets un maillot.

Et sur ce tacle, très gentleman, cet abruti s'en va, le sourire aux lèvres.

24. Il s'est passé quoi, là ?

♫ Gulaan, « Nodei Perofeta »

Une heure et demie plus tard, je suis enfin prête. Malgré sa goujaterie, Anton n'avait pas tout à fait tort : j'avais une tête à faire peur. En même temps, vu mes excès de la veille, c'est logique. Je n'ai plus 20 ans, mon corps se remet plus difficilement.

Lorsque j'arrive au ponton, Anton m'y attend déjà. Normal, j'ai trente minutes de retard. Mais ce n'est pas lui que je regarde. Non. Et il n'est pas la cause non plus du cri strident qui s'échappe de mes lèvres.

– Oh, mon Dieu ! J'y crois pas !

Ma voix tremble sous le coup de l'émotion.

Le frère d'Adam – il faut que je me fasse à l'idée – écarquille légèrement les yeux devant mon enthousiasme. C'est vrai qu'il n'est pas habitué. Moi non plus, d'ailleurs. Néanmoins, vu les circonstances, je ne peux qu'éprouver une énorme bouffée de reconnaissance.

– Waouh, s'esclaffe-t-il, content de lui. Je savais que ça te plairait, enfin, j'espérais que ça te plairait. Mais, là, j'avoue que je suis agréablement surpris par ta réaction.

– Attends ! Je vais quitter cette île pourrie, c'est évident que je suis heureuse.

Un air béat sur le visage, j'admire le bateau amarré au ponton.

– Je ne pensais pas que tu tiendrais si facilement ta promesse de me ramener à l'aéroport si je ne m'amusais pas. C'est...

Devant l'expression morose d'Anton, mon euphorie s'évapore aussi vite que neige au soleil.

– On ne va pas à l'aéroport ? C'est ça ?

– Il n'en a jamais été question, non. Du moins, pour l'instant. Nous avons passé un accord, Kate. Si d'ici lundi prochain tu ne t'es pas amusée, je te balancerai moi-même dans l'avion... En attendant, nous ne sommes que jeudi. Ça nous laisse encore du temps.

– Mais, le bateau... ?

– ... N'est pas là pour te conduire à Maïo-oi.

– Je croyais qu'il n'y avait que ce maudit ferry et la pirogue de Benito comme bateaux disponibles ici ! Alors d'où il sort, celui-ci ?

Anton ricane. J'ai comme une envie de lui faire bouffer ses belles dents blanches.

– Sérieux, Kate ? Nous sommes sur une île, notre unique moyen de locomotion est par la mer. Il est évident que l'hôtel possède plusieurs bateaux. Comment ferions-nous sinon ? Nous disposons, entre autres, d'un zodiac pour les urgences médicales, ainsi que de ce petit voilier de plaisance.

Ma colère explose.

– Vous m'avez menti ! Tous autant que vous êtes, vous m'avez menti ! Vous me séquestrez sur l'île alors que j'aurais très bien pu repartir depuis longtemps.

– En réalité, non. Tu ne pourrais pas aller plus loin que Maïo-oi, de toute façon. Ce n'est pas le bateau qui pose problème, mais l'avion. Tu as vu un aéroport international quelque part ? Non. À moins que tu possèdes un jet privé, les vols ne sont pas journaliers, mais hebdomadaires. Air Tahiti ne dessert notre atoll qu'une fois par semaine. Donc maintenant, tu te calmes. On est là pour s'amuser, on va donc s'amuser.

– Ne compte pas sur moi.

– Monte dans ce bateau, Kate.

– Non.

Je croise les bras sur ma poitrine, déterminée.

– Si tu le prends comme ça, décrète-t-il.

Aussitôt, il me jette par-dessus son épaule, tel un vulgaire sac de pommes de terre. Je hurle, me débats, seulement cet idiot tient bon. Il grimpe avec aisance dans le voilier sans que sa surcharge de poids ne le déséquilibre. Je relève la tête en soufflant sur les mèches de cheveux qui me tombent sur le visage. C'est alors que j'aperçois Paco, un autre abruti qui ne m'avait pas manqué, en train de détacher la corde du ponton. Il me lance un sourire conquérant en passant devant moi, je le gratifie d'un doigt d'honneur. Je suis sur le point de mordre Anton de toutes mes forces lorsque ce dernier me relâche enfin.

Je vais le tuer.

Ou plutôt, je vais *les* tuer.

Ma main me démange si fort que je la lève, prête à lui asséner une gifle magistrale. Toutefois, je suspends mon geste lorsqu'Anton lève la sienne en retour, à hauteur de mon visage. Pas pour me frapper, non. Deux de ses doigts effleurent ma pommette, comme le premier soir où il m'a raccompagné à mon bungalow, avant de saisir délicatement une mèche de mes cheveux blonds et de la replacer derrière mon oreille. Sa paume s'attarde un instant sur ma joue qu'il caresse ensuite du bout des doigts. L'infinie tendresse de son geste me déstabilise tellement que ma colère retombe comme un soufflé.

Pourquoi faut-il qu'il me perturbe autant ?

À l'instar de son frère, sa gentillesse à mon égard m'est incompréhensible. Je ne la veux pas. Je ne la mérite pas.

Quelles plaies, ces frères Rossi !

J'abdique dans un soupir.

– Qu'allons-nous faire ?

Paco, à la barre, manœuvre le navire tandis que nous voguons Dieu sait où.

– De la plongée.

– Non !

Cette fois, ma plainte n'est pas un cri de colère, mais de peur.

– Adam m'a raconté que ton rêve, par le passé, était d'ouvrir un centre de plongée. J'ai pensé que ça te ferait plaisir de renouer...

– Tu te trompais. Je ne veux pas.

– Pourquoi ? insiste-t-il. La faune est incroyable, ici. Rien de comparable avec les côtes françaises.

– Je n'aime plus ça. Et puis, je n'ai pas plongé depuis des années. C'est une idée stupide, je suis passée à autre chose.

– On peut au moins essayer. S'il te plaît. J'avais prévu au départ de faire de la plongée en bouteille, mais vu ta cuite monumentale d'hier, je préfère ne pas prendre de risque. On se contentera pour aujourd'hui d'un peu de *snorkeling*⁶ dans les récifs. Ça te dit une petite balade avec palmes et tuba parmi les nombreuses espèces marines qu'offre notre archipel ?

Est-ce que ça me dit ? Non. Oui. Je ne sais pas.

Cette partie de ma vie est enterrée, comme le reste, avec mes rêves et mes espoirs. Mon cœur tambourine, autant d'appréhension que d'excitation. Il fut un temps, on m'aurait proposé de nager dans les eaux polynésiennes, j'aurais sauté de joie. Cependant, ce temps est révolu, si bien que l'idée même de me baigner dans le lagon ne m'a pas traversé l'esprit. Alors, faire de la plongée ? Encore moins.

Je devrais refuser, exiger de rentrer. Seulement, l'excitation l'emporte sur l'appréhension et je m'entends répondre d'une voix fébrile un « oui » qui enchante mon kidnappeur.

– La prochaine fois, on essaiera en bouteille. On ira plus au large, comme ça, on pourra peut-être nager avec les baleines à bosse, s'emballe Anton. Bon, ça va être chaud, car la saison est presque finie, mais avec un peu de chance, elles ne seront pas toutes encore parties et on pourra les apercevoir

avec leurs petits.

– Oh, ne t’enflamme pas trop vite. Je ne t’ai jamais dit qu’il y aurait une prochaine fois.

– Mais moi si, rétorque-t-il avec assurance.

Nous nous chamaillons ainsi tout le long du trajet et, petit à petit, je finis par me détendre. Quand il n’est pas un abruti, Anton est assez... charmant. Cependant, je préférerais m’arracher les ongles avec une cuillère de dînette plutôt que de l’admettre ouvertement.

Il me tend ensuite des palmes, un tuba et un masque de plongée. Sous sa directive, Paco jette l’ancre. Pendant que je m’équipe, je scrute l’étendue d’eau en dessous de nous. Le courant ne semble pas très fort à cet endroit, mais je sais que les apparences sont parfois trompeuses. Si nous sommes non loin d’une passe, il faudra que je reste vigilante.

Anton m’abreuve de consignes de sécurité que j’écoute distraitement, voire pas du tout. Je connais déjà tout ça, alors ses conseils, il peut se les garder. Cependant, je dresse l’oreille en l’entendant prononcer le mot « requin ».

– Tu vas constater qu’il y en a une grande variété dans nos eaux. Nous ne pratiquons pas le *shark feeding*⁷, je suis totalement contre. De toute façon, il n’y a pas besoin de nourriture pour les attirer : ça grouille de squales en dessous. Les plus communs sont le requin du récif et le requin gris, on est sûrs d’en voir. À part le requin-tigre dont il faut se méfier à cause de son imprévisibilité, la majorité de ces mastodontes ne sont pas dangereux, ne t’inquiète...

Un grand sourire se dessine sur mes lèvres. Un sourire sincère qui surprend tellement Anton qu’il en oublie de finir sa phrase.

Nager avec des requins ? Le pied !

– Qu’est-ce qu’on attend pour sauter ? Le dernier dans l’eau est une poule mouillée !

Je hurle comme une gamine surexcitée, puis m'élançe par-dessus le bastingage sans attendre son accord.

Une fois sous l'eau, une forme de plénitude s'empare de moi, me pénétrant jusqu'à l'os. Un sentiment que je n'avais pas connu depuis trop longtemps. Le goût salé de l'océan sur mes lèvres, la douceur du ressac sur ma peau, le silence apaisant, cette multitude de vies insoupçonnées qui zigzaguent près de moi, sous moi, au-dessus de moi, et qui scintillent dans une myriade de couleurs. Des mérours, des napoléons, des bancs de chirurgiens ou encore de poissons-soldats ou poissons-papillons... Je serais incapable de tous les citer tant la faune est riche et variée. Anton me fait signe pour me montrer trois squales de taille imposante qui nagent impérialement à quelques brasses de nous. Mon cœur explose.

Pendant l'heure qui suit, nous nageons côte à côte en alternant le tuba et l'apnée. Il n'y a qu'à se pencher et mettre la tête sous l'eau pour découvrir la faune incroyable du lagon. Une raie manta, immense et majestueuse, me frôle le bras. Je sursaute si fort que j'avale par mégarde une gorgée d'eau de mer. Je remonte à la surface en toussant et en riant en même temps. Anton me rejoint aussitôt et nous dirige près du bateau. Il se tient aux barreaux de l'échelle du voilier d'une main et me soutient de l'autre, car avec mon hilarité, j'ai bien du mal à garder la tête hors de l'eau.

– Alors, c'était comment ?

Un sourire craquant aux lèvres, il attend ma réponse. Incapable de mettre des mots assez forts sur ce que je ressens, ma bouche s'écrase sur la sienne. Parce que ce moment est magique. Et que j'en ai envie, tout simplement. Je ne réfléchis pas, laisse la passion me guider, pour une fois. Anton se raidit, sans pour autant me repousser. Ses lèvres sont aussi douces que je l'imaginai. Ma langue se faufile entre la barrière de ses dents pour approfondir notre échange. Anton grogne et resserre son étreinte autour de moi. Nos jambes s'enlacent sous l'eau, nos bassins se collent. Je frissonne même si l'eau est à plus de vingt-cinq degrés et gémis quand sa main caresse le bas de mes reins. J'en veux plus. Tellement plus. Perdue dans une brume de désir, la réalité me rattrape, aussi brutale qu'un uppercut, lorsqu'il s'écarte

d'un mouvement brusque.

Sans comprendre ce qui vient de se passer, je le regarde gravir l'échelle comme s'il avait le feu aux fesses. Je le suis quelques secondes plus tard. Assis sur la banquette, il est penché en avant, les traits crispés, les coudes sur les genoux et les yeux rivés dans le vide.

Le silence est assourdissant, pourtant je n'ose pas parler. En fait, je ne sais pas quoi dire. Je regrette déjà de m'être comportée ainsi. Je mets cet instant de folie sur le compte de l'euphorie provoquée par la plongée.

Soudain, aussi abruptement qu'il s'était renfermé, Anton s'égayé à nouveau ; si bien que je me demande si je n'ai pas loupé quelque chose. Il n'est pas net, ce mec.

– Tu t'es amusée ?

Son sourire jovial est de retour.

– Ou... Oui.

Je bégaie, encore troublée par tout ce qui vient d'arriver.

– Elle s'est amusée ! crie-t-il à tue-tête, le cou tendu vers le ciel. Hourra !

Ses iris envoûtants me sondent un instant avec sérieux.

– Tu passeras donc les quinze jours promis sur l'île. Pas de ferry lundi prochain, assène-t-il avec ce qui ressemble à une pointe de défi dans la voix. Maintenant, allons pique-niquer !

[6](#) Le *snorkeling* (ou la randonnée palmée) est une activité de loisir aquatique d'observation des fonds et des espèces vivantes sous-marines. Source : Wikipédia.

[7](#) Terme anglais désignant l'activité touristique qui consiste à nourrir ou à voir nourrir des requins sauvages.

25. Dois-je t'appeler Anton ou Antonette ?

Nous accostons dans une sorte de crique isolée par une nature sauvage et préservée. En quelques pas, le tour de la plage est exécuté. Néanmoins, elle est magnifique, époustouflante. D'une beauté qui mettrait à genoux n'importe quel homme, tant tout cela semble irréel. Inhumain. Créé par une force qui nous surpasse, nous dépasse. Le turquoise éclatant de la mer, le blanc scintillant du sable fin, le vert profond de la forêt : un contraste de couleurs à faire pâlir le plus talentueux des peintres. Un paysage que seule la nature sait produire et qui nous rend humbles.

– Où sommes-nous ?

Ma voix est anormalement rauque.

– Sur le versant est de Paradise Island. C'est mon petit paradis personnel, ici.

Même la garce insensible que je suis ne peut rester de marbre devant cette beauté. Surtout après le shoot d'adrénaline de tout à l'heure. La plongée, les requins, le baiser... Et maintenant, ce décor féérique. J'ai beau lorgner le lieu d'un œil indifférent, je ne trompe personne – surtout pas moi. Ça me fait mal au séant de l'admettre, mais je suis sous le charme.

– Comment tu trouves ? Serait-ce un sourire au coin de tes lèvres ?

– Hum, pas trop mal.

– Pas trop mal ?

– D'accord, c'est magnifique.

Partout où mon regard se pose, je retiens un soupir d'émerveillement. Cet endroit est un paradis sur terre, Anton a raison. Il est facile de tout oublier et de se laisser aller dans un coin aussi idyllique que celui-ci.

Je suis des yeux Paco qui effectue des va-et-vient entre le bateau et une petite tonnelle en bois que je n'avais pas remarquée jusqu'alors. Son toit est recouvert par la végétation et se fond dans le décor, de longs rideaux blancs pendent de chaque côté pour former un cocon douillet. Un grand matelas épais, où sont disposés des coussins beiges, couvre le sol.

Anton me complimente sur ma tenue, et je me sens bêtement fière. J'ai enfilé par-dessus mon maillot de bain une robe chemise rayée blanc et bleu marine en coton et j'ai troqué mes légendaires stiletos contre des sandales plates. Je ne suis pas habituée à autant de décontraction. Je me sens nue, surtout sans mes talons ; néanmoins je suis contente de ne pas marcher dans le sable comme un crabe estropié, pour une fois. D'ailleurs, au sourire soulagé qu'affiche Paco en scrutant mes orteils, lui aussi approuve mon choix. Même s'il est probable que ce soit pour une autre raison, dans son cas. Quand il passe devant moi avec son insupportable air satisfait, je ne peux m'empêcher de le mettre en garde :

– Ne te réjouis pas trop vite, j'ai des escarpins dans le bateau.

L'abruti me dévisage une seconde, les yeux ronds. Je crois l'entendre prononcer un « psychopathe » avant qu'il déguerpisse en vitesse. Il s'arrête pour échanger quelques mots avec Anton puis grimpe dans le bateau.

Mes yeux s'ouvrent en grand en observant le voilier s'éloigner.

– Où il va comme ça ?

– Il reviendra nous chercher d'ici quelques heures, ne t'inquiète pas, me rassure Anton.

Sauf que je ne suis pas rassurée du tout.

Nager avec les requins me paraît moins risqué qu'un après-midi seule avec Anton. Mon corps désire une chose, mon esprit une autre. Quant à savoir ce que veut ce clochard bien trop sexy, c'est encore une autre affaire. Non, je ne la sens pas, cette histoire...

Malgré tout, je prends place sur le matelas quand il m'invite à le rejoindre

sous la tonnelle. Son corps est bien trop près du mien. En sa présence, j'ai l'impression que la perception de mon environnement est altérée, uniquement ciblée sur lui. Je ne ressens plus que lui, ne vois plus que lui. Ses iris incandescents qui semblent capables de lire en moi, sa voix chantante, son rire communicatif, les mouvements de ses mains lorsqu'il parle avec passion, son souffle chaud lorsqu'il se penche vers moi pour attraper un fruit, tous ces petits détails qui ne devraient pas avoir leur importance et qui, pourtant, font battre mon cœur plus vite.

– Tu m'écoutes ?

– Hum ? Tu m'as posé une question ?

– C'est donc un non. Sérieux, Kate, ça t'arrive un peu d'écouter les autres de temps en temps ou il n'y a que ta petite personne qui compte ?

– Ne sois pas désobligeant, veux-tu. J'ai une question à te poser. Ça n'a probablement rien à voir avec ce dont tu parlais, mais...

– De toute façon, tu ne sais pas de quoi je parlais, puisque tu n'as pas écouté un traître mot.

– Voilà. Donc, ma question : pourquoi tu m'as repoussée hier soir ?

– Tu as vomi sur mes pieds.

– À part ce détail ! (Je soupire, agacée qu'il remette ça sur le tapis.) Y a-t-il une *autre* raison ?

– Que le fait que tu aies *vomi sur mes pieds* ? insiste-t-il avec lourdeur. Hum, si par « autre raison », tu sous-entends : une femme, une fiancée ou une petite amie, la réponse est non. Je suis célibataire. Cependant, j'ai suffisamment de respect envers moi pour ne pas m'abaisser à coucher avec des femmes soûles.

– Je n'étais pas si bourrée que ça.

– Tu as vomi sur mes pieds.

– Rha ! Tu m'énerves ! Ce que tu peux être agaçant ! D'accord, j'avais bu pour me donner du courage.

Je détourne le regard, soupire, puis admetts à voix basse :

– C'était une erreur, j'en conviens. Mais tout à l'heure, lorsqu'on... Dans l'eau... Tu t'es enfui comme si tu venais de réaliser que tu avais embrassé Shrek.

– Shrek ? J’aurais plutôt songé à Cruella d’Enfer.

Je retire ce que j’ai dit : Anton est tout sauf charmant.

– Je parle sérieusement. Je me disais que je n’étais peut-être pas à ton goût.

– Est-ce une façon détournée pour savoir si je te trouve jolie ?

– Pas du tout !

– OK.

– Mais maintenant que tu poses la question...

Je hausse les épaules d’un air nonchalant. Les prunelles d’Anton me fixent avec insistance, faisant naître une tension soudaine dans ma colonne vertébrale.

– Tu es très jolie, reconnaît-il enfin, mais...

– Ah, il y a un *mais*. Ce fameux « mais » ! « Tu es jolie, *mais* je ne suis pas intéressé par les garces sans cœur. » J’ai bon ?

– Je ne suis pas le genre d’hommes qu’on peut utiliser à sa guise, c’est tout. Tu veux coucher avec moi ?

– Tu connais déjà la réponse. Je ne vais pas continuer à flatter ton ego, si ?

– Je n’ai rien contre, sourit-il en gobant un raisin. Par contre si tu cherches un *toy boy* pour les vacances, tu t’es trompé de gars. C’est simple : si tu veux coucher avec moi, tu dois d’abord apprendre à me connaître.

J’éclate de rire. Je m’étouffe même, tant je ris fort.

– N’importe quoi !

Je m’esclaffe de plus belle tandis qu’Anton reste stoïque.

– Rassure-moi, c’est une blague ?

– Non.

– Ce sont les femmes qui sortent ce genre de débilités habituellement. Dois-je t’appeler Antonette ?

– C’est à prendre ou à laisser. Pour m’avoir, il faut me mériter. Je sais ce que tu veux, mais ce n’est pas comme ça que ça marche. Ce n’est pas comme

ça que, *moi*, je fonctionne. C'est trop facile de coucher avec un inconnu, ainsi tu es sûre de ne pas t'attacher, c'est ça ? Il ne faudrait surtout pas que la Terrible Dragonne Manfrey développe des sentiments.

– Parce que tu crois que si j'apprends à te connaître, j'aurais des sentiments pour toi ?

Je ricane et affirme, sûre de moi :

– Ça n'arrivera jamais.

– On verra bien. En attendant... (Il se penche pour me voler un baiser bien trop bref.) Chaque jour, on racontera à l'autre une anecdote sur nous. On commence dès maintenant. Marché conclu ?

26. Chantage au sexe

Je dévisage Anton, puis soupire.

– Encore un pari à la noix ? T'en as pas marre ?

– Ce n'est pas un pari. Pas à proprement parler.

– Je sais déjà que tu es le grand frère d'Adam, que tu es propriétaire d'une île, que tu diriges un hôtel en étant habillé comme un clochard et que tu es le genre à défendre la veuve et l'orphelin. Il me semble que c'est un bon début, non ? Qu'est-ce que tu veux que je sache de plus ?

– Waouh. En effet, tu connais tout sur moi. Je me suis gouré.

– Je connais le principal.

– Quel âge j'ai ? Quelles études j'ai effectuées ? Pourquoi je suis venu vivre en Polynésie ? Comment je suis devenu propriétaire de Paradise Island ? Ai-je été marié ou fiancé ? Quelles sont mes passions ? Qu'est-ce que j'aime dans la vie ?

Un point pour lui.

Je hausse les épaules. J'ai le sentiment que si je lui avoue que je m'en fiche, il va mal le prendre. J'opte donc pour la question basique et sans risque.

– Et quel âge as-tu ?

– Trente-cinq ans.

– Moi, j'en ai 32. Voilà, je crois que nous avons notre anecdote du jour ! Je me sens vachement mieux maintenant que nous avons discuté, plus proche de toi. J'ai hâte d'être à demain pour connaître un nouveau détail de ta vie trépidante.

– Katheleen...

– Anton. (Je lui souris, sardonique.) Tu vois, on connaît même nos prénoms respectifs. Si c'est pas merveilleux, ça ?

Anton soupire. Avec calme, il décale les plateaux de nourriture sur le côté, et je me demande si cela signifie que l'on va rentrer... peut-être en a-t-il marre de ma compagnie ? Lorsque, soudain, il se jette sur moi sans préavis. Je pousse un couinement de stupeur tandis qu'il me chevauche, ses mains emprisonnant les miennes.

– Katheleen, grogne-t-il à nouveau. Je ne connais pas de femme plus agaçante que toi. Tu vas me rendre dingue.

– J'ai tendance à faire cet effet-là.

Anton se penche vers moi. Toujours plus près. Bientôt son visage n'est plus qu'à quelques centimètres du mien. Je retiens mon souffle en sentant le sien, chaud et fruité, contre ma joue. Nos nez se frôlent une première fois. Puis une seconde. Ses lèvres se posent sur ma mâchoire, pour descendre doucement vers mon cou. Je gémiss, incapable de résister aux frissons qu'il me procure. Sa langue trace ensuite un sillon de feu du haut de ma clavicule jusqu'à ma bouche entrouverte. Lorsqu'elle rentre en contact avec la mienne, mon corps s'embrace. Je remue sous lui, colle mes hanches à son bassin, pressée de ne faire plus qu'un avec lui. Anton réagit aussitôt. Son érection se plaque contre mon pubis dans un délicieux frottement. Le baiser devient alors passionné. Intense. Anton m'embrasse avec une sorte de désespoir qui fait écho au mien, comme si son appétence était plus forte que tout, qu'elle inhalait ses pensées, le réduisant en esclavage, prisonnier de ses désirs. À moins que ça ne soit mes propres désirs inavoués qui s'expriment... car, quand nous nous arrêtons pour reprendre notre souffle, je décèle de l'espièglerie dans son regard. Contrairement à moi, il ne paraît pas ébranlé, plutôt fier de lui.

– Ça, murmure-t-il en ondulant du bassin – ce qui a pour effet de me tirer un nouveau soupir –, ce ne sont que les prémices, Kate. Je pourrais te donner tellement plus.

Il accentue son mouvement de hanche, j'étouffe un gémissement en mordant son épaule.

– Ça ne tient qu'à toi.

Je rêve ou il me fait du chantage au sexe ?

– Pourquoi tu veux me forcer à te connaître ?

– Je ne te force en rien. Je voudrais simplement que tu affrontes tes peurs au lieu de toujours fuir.

– Tu racontes que des conneries. Je fuis que dalle. Je n’aime pas les gens, c’est tout. Pourquoi faire semblant de m’intéresser à des personnes qui m’indiffèrent ?

– Elles t’indiffèrent parce que justement tu ne prends pas la peine de les connaître.

– Parce que je m’en moque.

– Non. Parce que tu as peur de découvrir que ton cœur est encore capable d’aimer.

– Après le directeur, le danseur, le guide, voici le psy. Ce n’est pas la casquette que je préfère, elle ne te sied pas. Alors le Freud de pacotille, va voir ailleurs si j’y suis. Et si tu pensais m’appâter avec du sexe, tu te fourres le doigt dans l’œil. Tu n’es pas aussi irrésistible que tu le penses.

– Dommage, soupire-t-il en s’allongeant sur le flanc, j’ai adoré ce petit interlude. Pas toi ?

– T’es qu’un a...

– Un abruti, je sais. Mais un abruti qui embrasse divinement bien.

– Et modeste avec ça.

– Je suis veuf, m’annonce-t-il alors tout à trac.

Mon sang se glace. Paralysée par cette révélation, je mets un moment avant de pouvoir répondre. Le silence ne semble pas déranger Anton, qui attend patiemment ma réaction.

– Je suis censée m’émouvoir ?

Mon ton tranchant dégouline d’amertume.

– Non. Je voulais simplement que tu le saches.

– Pourquoi ? Qu’on compte nos points communs ?

– Ça n’a rien à voir, se défend-il aussitôt. Pourquoi faut-il toujours que tu te braques ?

– Je comprends maintenant pourquoi tu es à des milliers de kilomètres de la France. Et après, ça ose m'accuser de fuir. C'est l'hôpital qui se moque de la charité.

Il lève les yeux au ciel.

– Pas de jugement hâtif. J'ai rencontré ma femme à Bora Bora, île dont elle était native. Je n'ai rien fui du tout. C'était il y a un peu plus de douze ans, dit-il en esquissant un sourire nostalgique. Je venais juste de débarquer en Polynésie.

– Comment s'appelait-elle ?

– Nina, murmure-t-il du bout des lèvres, et je perçois dans sa voix cette fêlure qui m'est familière.

– Comment est-elle morte ?

Je me surprends moi-même à le questionner ainsi.

Il inspire vivement. Sa main, posée près de moi, tremble. Dans un vieux réflexe que je ne m'explique pas, je la saisis dans la mienne.

– Je l'ai tuée... d'une certaine façon. Elle...

– D'une certaine façon ? Genre, tu l'as découpée en morceaux après lui avoir roulé trois fois dessus avec ta voiture ?

– ... s'est suicidée, précise-t-il platement sans tenir compte de mon intervention.

– Tu as donc poussé la chaise pour qu'elle se pendre au bout d'une corde ?

Il me lance un regard confus.

– Quoi ? J'essaie de comprendre comment tu l'as tuée.

– Fais gaffe, je vais finir par croire que ça t'intéresse.

– Simple curiosité morbide.

– Je me disais aussi... Écoute, reprend-il après un silence, je sais que c'est moi qui ai abordé le sujet, mais je pense que c'est assez pour aujourd'hui. Il faut en garder un peu pour demain. Ménageons le suspense, tu veux bien ?

Maintenant, ma curiosité est piquée. Je meurs d'envie d'en savoir plus, de

connaître les raisons du suicide de sa femme et pourquoi Anton se sent responsable. Néanmoins, lorsqu'il m'attire dans ses bras et que je me love contre lui, je tais les questions qui me brûlent la langue. Il a raison, ça peut attendre.

27. Puisque je vous dis que je suis soulagée !

De retour à l'hôtel, mon humeur est étrange. Je suis plus harassée qu'après une longue journée de travail, mais bien plus épanouie aussi, je dois l'admettre. Beaucoup (trop) d'émotions se bousculent dans ma tête. Cela m'agace. Et me procure aussi une sensation inattendue au creux de ma poitrine qui me donne envie de sourire niaisement. Je ne tiens pas à interpréter ce que ça signifie. C'est la fatigue, en toute logique. Il est temps pour moi de fermer les yeux et de ne plus penser à rien.

Je perçois au loin le bruit des percussions. Encore une de leurs foutues soirées dansantes ; il n'y a que ça sur cette île, de toute façon. Anton m'a proposé de venir, j'ai refusé tout net. J'ai déjà dû me traîner jusqu'au restaurant pour le dîner et maintenant que je suis assise sur mon lit, je n'ai plus la moindre force pour quoi que ce soit, à part dormir. Juste dormir.

Je m'allonge en chien de fusil et sombre dans un sommeil sans rêves pour me réveiller au petit matin avec une senteur iodée dans les narines. Ce n'est pas désagréable, plutôt inhabituel. Les paupières toujours fermées, je renifle une nouvelle fois, là où l'odeur est la plus distincte. Mon nez s'enfouit dans une masse bizarre. Des cheveux ? J'ouvre immédiatement les yeux.

Qu'est-ce que c'est que ce délire ?

Dans mes bras, la tête cachée dans mon cou, Benito – encore lui ! – dort comme un bienheureux. C'est quoi son problème, à ce morveux ? L'air marin lui a grignoté ses neurones ou bien ? Qu'il dorme avec moi est une chose, qu'il se blottisse ainsi contre moi en est une autre. Et celle-là, je ne suis pas prête à l'accepter ! Pourtant, au lieu de le jeter comme le malpropre qu'il est, je suis statufiée. J'ose à peine respirer. Ma main finit par bouger : elle glisse dans ses cheveux. Beaucoup pensent, à tort, que les cheveux crépus sont rêches au toucher : c'est faux. Ceux de Benito, par exemple, sont soyeux,

d'une douceur incroyable. Leurs pointes sont décolorées par le soleil, d'une couleur presque ocre. Mes doigts jouent un instant avec ses boucles fines. Dès que je les libère, elles reprennent leur place dans un mouvement de ressort pour former un escadron de petits soldats au garde-à-vous dans cette touffe hirsute. Une vague de mélancolie me submerge lorsque des images du passé s'invitent dans mon esprit. Je ferme les yeux, ma main s'éloigne de son crâne. D'un mouvement brusque, je m'écarte de Benito. Ce dernier grogne et tente de revenir s'abriter dans mes bras.

Hors de question !

– Mais qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez toi ?

Benito, toujours endormi, s'agrippe à mon bras. Sa petite tête de fouine essaie de se réfugier dans le creux de mon cou. Je le repousse sans ménagement.

– Wow ! Tu m'as prise pour qui là ? Je ne suis pas un oreiller. Je te conseille de dégager vite fait, si tu ne veux pas que je m'en charge pour toi !

Je le menace tandis qu'il ouvre un œil hagard. Le visage bouffi par le sommeil, il s'assoit avec lenteur. Ses traits sont tirés, ses yeux cernés. Lorsqu'il les plonge dans les miens, j'y lis une souffrance indicible. Il me dévisage sans comprendre où il est. Je le vois à son regard hanté. Son chagrin est si lourd qu'il consume tout l'air de la pièce.

Je suis mal à l'aise, alors j'aboie plus fort.

– Désolé, finit-il par dire tout bas. J'ai cru que...

Il s'arrête, la respiration coupée. Je détourne la tête devant ses lèvres tremblantes. Quand il reprend la parole, sa voix n'est plus qu'un faible murmure.

— ... Ton odeur. Elle m'a rappelé celle de ma maman, et j'ai cru que...

– Que j'étais ta mère ? Ouais, bah, c'est pas le cas ! Ta mère est dix pieds sous terre, à ce que je sache. Alors, dégage.

– T’es pas obligée d’être si méchante, souffle-t-il d’un ton gorgé de tristesse.

Si. Je suis obligée. Je ne sais pas fonctionner autrement. Il faut qu’il parte, vite. Sa détresse, à cet instant, m’est insoutenable. Elle me déchire les entrailles. La façon dont ses mirettes désespérées quémangent de l’amour et de la tendresse, dont son petit corps réclame du réconfort, c’est plus que je ne peux supporter. Cela remue trop de choses en moi.

Les yeux mouillés de larmes contenues, Benito sort du lit, la tête basse.

Un instinct enfoui au fond de moi me hurle de réagir, de ne pas le laisser quitter la chambre ainsi. Cette voix qui m’ordonne d’éprouver de la compassion renforce ma décision : je ne dois pas faiblir.

– T’as plus à t’inquiéter, j’viendrai plus t’embêter dorénavant. J’ai compris.

Benito renifle. Une larme roule sur sa pommette, qu’il chasse aussitôt de la paume de sa main.

– Alléluia ! C’est pas trop tôt !

Ma voix est trop empressée, elle sonne faux, même à mes propres oreilles. Alors j’attaque avec plus de virulence.

– Tu comprends vite, mais il faut t’expliquer longtemps. Au moins, dorénavant, j’aurai peut-être la paix !

Lorsque la porte se referme derrière lui, ma tête retombe sur l’oreiller. Je pousse un soupir de soulagement. Puis un autre.

Je suis soulagée. Ce morveux ne traînera plus dans mes pattes.

Je suis soulagée. Cet abruti ne s’incrusterà plus la nuit dans mon lit.

Je suis soulagée. Ses états d’âme ne sont pas mon problème.

Je suis soulagée. Je suis enfin libre.

Je suis SOU-LA-GÉE !

– Une bonne chose de faite ! (Je frappe dans mes mains pour m’encourager.) Maintenant, à la douche.

Je soupire à nouveau. Une crampe me vrille l’estomac, je grimace sous la douleur. Cet échange a dû me mettre en appétit : la faim me tenaille. J’expédie ma toilette en un temps record et me dirige d’une démarche presque guillerette jusqu’au snack de la plage. En chemin, je croise l’écervelée et son mari.

Mince, ils ne sont toujours pas partis, ces deux-là ?

– Salut. Alors comment s’est déroulé la rando ? me questionne Ken surfeur d’un ton moqueur.

C’est que le beau gosse sait parler, waouh. Dommage, il est bien plus mignon lorsqu’il la boucle.

– Bi... bien ! Parfaitement bien.

Je me crispe. Si Anton a osé leur raconter quoi que ce soit, je vais lui faire bouffer ses pieds par le rectum. Et ça risque de ne pas être joli.

– Ravie de l’entendre, rétorque Barbie avant de s’éloigner bras dessus, bras dessous avec son conjoint en riant.

Ils pouffent tous deux comme des imbéciles et ne s’en cachent même pas.

Ils savent. À coup sûr, ils savent. Ou alors, ils sont juste débiles et ricanent bêtement parce qu’ils sont *débiles*. C’est plus probable.

Rassurée par cette dernière pensée, je relève le menton et poursuis ma route d’un pas fier. L’image de Benito, les traits décomposés par la douleur, m’apparaît de manière impromptue. Je secoue la tête pour la chasser, puis accélère l’allure en faisant abstraction du tiraillement sous mes côtes. J’ai

vraiment très faim.

28. Un petit pas pour l'humanité, un grand pas pour Katheleen

Assise en terrasse du snack, je profite de la clémence du temps. Le ciel, ce matin, est légèrement encombré et une brise agréable rafraîchit l'air, c'est très appréciable. Ou du moins, ça devrait l'être, si seulement mon ventre ne me tarabustait pas. Les tiraillements se sont transformés en coups de poignard. Ils me lacèrent l'estomac, et manger n'y change rien.

– Bonjour, jolie dragonne. Bien dormi ?

Anton se dresse devant moi. Il est vêtu d'un simple short de surf qui lui tombe bas sur les hanches. Non que je n'apprécie pas la vue de ses abdominaux sculptés, néanmoins je suis toujours surprise par son style décontracté. Pour ne pas dire négligé.

– Un souci avec ma tenue ? s'enquiert-il, un grand sourire aux lèvres, alors qu'il connaît déjà la réponse.

– L'exprimer à haute voix changerait-il quelque chose ?

– Absolument rien.

– Autant que je garde ma salive dans ce cas. Tu es une cause perdue.

– En parlant de salive, tu baves un peu.

Il glousse comme un idiot.

– Abruti.

– Hum. (Il frissonne exagérément.) Ce genre de mot doux dès le matin, ça m'excite.

Je lève les yeux au ciel en secouant la tête, le coin de mes lèvres s'incurve en un sourire. Un spasme douloureux me tord le ventre et transforme mon rictus amusé en grimace. Je ferme les paupières, les dents serrées pour ne pas

gémir.

– Qu’est-ce qu’il y a ? Tu es encore malade ?

Anton le prévenant est de retour.

– Non, ça va, je lui réponds, agacée. J’ai juste faim.

– Si tu le dis.

Il soupire sans cacher son scepticisme, les yeux rivés sur mon assiette encore pleine. Je la triture depuis tout à l’heure d’un air absent. Mon omelette vient de subir une opération à cœur ouvert, elle ressemble maintenant à un dégueulis de chien.

La vérité est que je ne peux rien avaler.

L’image de Benito rongé par le chagrin ne cesse de me tourmenter.

– Tu as vu Benito, aujourd’hui ?

– Non. Pourquoi ? J’aurais dû ? s’agite Anton, d’un coup suspicieux. Tu l’as vu, toi ?

– Aperçu, c’est tout. (Je balaie l’air de ma main d’un geste qui se veut désinvolte.) Je demandais juste comme ça, histoire de faire la conversation. Oublie.

– Tu es sûre ? Tu as l’air contrariée.

– Du tout. (Je me tais un instant.) Mais tu ne saurais pas où il est, par hasard ?

– Hier, je lui ai donné mon accord pour qu’il se rende à Maïo-oi avec Ernest pour s’entraîner. Ce dernier est inscrit à la *Hawaiki Nui Va’a*, qui débutera mardi prochain, c’est la plus grande course de pirogues de Polynésie. Benito n’a pas encore l’âge d’y participer, alors il soutient Ernest qui concourt dans la catégorie des seniors. Ils sont aussi excités l’un que l’autre par l’événement et se préparent depuis des mois. Vu l’heure, ils sont partis ou sur le point de partir.

Anton tourne la tête vers la plage. Les yeux plissés, il fixe l’horizon tout en mettant sa main en visière pour pouvoir mieux observer.

– J’ai l’impression que c’est eux, là, près du ponton. Tu les as repérés ?

Je scrute avec attention dans la direction qu’il indique. Il a raison, c’est bien eux.

– Mince ! J’ai oublié, j’ai un truc à faire !

Mon débit est précipité. Je me lève tel un ressort.

– On se voit tout à l’heure, OK ?

Devant un Anton ébahi, je cours vers la plage. Du moins, j’essaie : avec mes talons, l’opération se révèle délicate.

Tout à coup, je freine des quatre fers.

Que vais-je lui raconter ?

M’excuser n’est pas une option envisageable. Je ne m’excuse pas. Jamais. De plus, je n’ai rien fait de mal.

Alors pourquoi es-tu si tracassée ? me souffle ma traîtresse de conscience.

Je rumine un moment, indécise quant à la marche à suivre. Puis, prise d’une soudaine illumination, je reviens sur mes pas. Quelques minutes plus tard, essoufflée comme un bœuf, je me dirige vers le morveux qui me dévisage sans masquer son ressentiment.

– Je peux te parler ?

– Non. J’ai pas le temps, me rembarre-t-il d’un ton revêche, tandis qu’Ernest me salue d’un signe de tête.

Je me mords l’intérieur de la joue pour éviter une réplique acerbe. Je ne vais pas le supplier, certes, toutefois je suis venue dans l’intention d’enterrer la hache de guerre. Je dois donc museler ma langue acérée.

– Oh, mais si, voyons ! intervient Ernest en sermonnant Benito. Tu peux bien accorder deux minutes à M^{me} Manfrey. Je dois m’entretenir avec Erena

de toute façon, je n'en ai pas pour longtemps.

Sur ces paroles, Ernest disparaît. Cela n'enchanté guère Benito, dont le visage renfrogné se ferme encore un peu plus, si c'est possible.

La tâche risque d'être plus compliquée que je l'imaginai. Ne sachant comment m'y prendre, je lui saisis la main et dépose au creux de sa paume l'article acheté un peu plus tôt dans la boutique de l'hôtel. Mon calumet de la paix, en quelque sorte.

Benito le fixe un moment, lève la tête vers moi, le regard interrogateur, avant de le baisser à nouveau sur l'objet. Il attend sans doute un éclaircissement de ma part. Alors, je me lance, mal à l'aise :

– Puisque tu préfères ma literie à la tienne, j'ai pensé que ça te serait utile le matin. Au moins, ça m'évitera d'avoir à supporter ton haleine de chacal au réveil.

Je hausse les épaules. Le morveux me contemple en silence pendant ce qui me paraît un temps infini. Lorsqu'il prend la parole, sa voix enrouée par l'émotion transperce d'une colère sourde :

– Wow ! Je... je suis censé le prendre co-comment ? T-Tu...

Son buste se soulève violemment comme lors d'un effort. Il perd ses mots tant la rage le consume et doit s'y reprendre à plusieurs reprises avant de sortir une phrase compréhensible.

– Tu penses qu'une... *brosse à dents* va me faire oublier tes paroles de tout à l'heure ? Mais sur quelle planète tu vis ?

– Il faut le voir comme une métaphore. Ça veut dire...

– Que je pue de la gueule, j'ai bien compris. Tes deux minutes sont écoulées.

Il jette la brosse à dents à mes pieds. Ses iris aussi noirs qu'une nuit sans lune s'attardent un instant sur moi, la souffrance que je perçois en eux me tire un tremblement. Quand il me tourne le dos pour s'avancer au bout du ponton,

je me sens démunie. J'ai l'impression d'avoir aggravé les choses alors que je souhaitais seulement réparer les dégâts causés tout à l'heure.

– Non, ce n'est pas pour ça. Tu m'as mal comprise. Ou je me suis mal exprimée !

Je crie, aux abois :

– Je voulais juste que tu comprennes que ma porte t'est encore ouverte.

Enfin, façon de parler, parce qu'elle a toujours été fermée et cela ne l'a jamais empêché de venir. Il faudra que je lui demande un jour comment il s'y prend. Mais pour l'instant, ce n'est pas le moment.

Je vois au loin les épaules de Benito s'affaisser.

Il s'exprime avec douceur, pourtant je l'entends très distinctement.

– Reprends ta brosse à dents, j'en ai pas besoin. Ça m'est égal, maintenant.

Sa déclaration, bien que méritée, me comprime la trachée. Ma gorge s'assèche.

Je me penche pour ramasser ce cadeau débile, puis m'éloigne. Incapable de partir sans un dernier mot, j'insiste dans une dernière tentative :

– Tu peux venir cette nuit, si tu veux.

Seul le silence me répond.

Les yeux fixés sur cette fichue brosse à dents, je presse le pas tandis que mon cœur, lui, semble s'être arrêté de battre.

J'ai tout gâché et ça me tue.

29. Cauchemar éveillé

♫ Lord Huron, « The Night We Met »

De retour au snack, Anton n'est plus là. C'était trop lui demander de m'attendre !

Je fronce les sourcils : mes affaires ont également disparu. Pourtant, je suis certaine d'avoir laissé mon sac accroché à la chaise. D'ailleurs, je dois repasser à la boutique pour régler ma note, je n'avais pas d'argent pour payer la brosse à dents. Si j'avais su, je me serais abstenue.

J'incline la tête pour regarder si mon cabas n'est pas tombé sous la table lorsque je remarque un papier calé sous mon verre.

Rejoins-moi devant l'entrée principale vers 13 heures. Enfile un maillot et mets des baskets.

On va sortir S'AMUSER !

P.-S. : J'ai déposé ton sac à la réception.

Anton

(le clochard diablement sexy que tu veux mettre dans ton lit !)

Je plisse des yeux pour déchiffrer ses pattes de mouche. « Un clochard diablement sexy qui écrit comme un manchot estropié », aurait-il dû signer.

Je soupire. M'amuser n'est pas à l'ordre du jour. Peu importe ce qu'a prévu Anton, je ne suis pas d'humeur. Le pic qui s'est logé dans ma poitrine ne cesse de me tourmenter. Je connais ce sentiment, même si je ne l'avais pas ressenti depuis une éternité. Je déteste cette sensation.

Malgré la douceur matinale, j'ai l'impression de suffoquer. L'air s'est raréfié, ma gorge me brûle, mes yeux me piquent.

Comme si la douleur de Benito était devenue mienne.

Une fois mon sac récupéré, je m'enferme dans mon bungalow et m'écroule sur le lit. Vouloir dormir pour oublier, cela fait belle lurette que ça ne m'était pas arrivé. Sauf que dans la vie, rien n'est facile. Raison pour laquelle, c'est *elle* la plus grande garce sur terre, elle ne nous laisse aucun répit. Il ne suffit pas de fermer les yeux pour tout effacer. Bien au contraire.

À peine mes paupières sont-elles closes que les fantômes du passé m'assaillent de toute part. Je suis piégée dans ma propre enveloppe charnelle : incapable de bouger le moindre membre ou de rouvrir les yeux. Je suis pleinement réveillée, consciente de ce qui m'entoure. J'entends même les gazouillis des oiseaux nichés sur le toit du bungalow. Pourtant, je ne peux me soustraire au poids de mon corps inerte. Non seulement il ne répond plus à mes injonctions, mais qui plus est, mon esprit me trahit, lui aussi.

Cela commence par des rires.

Cristallins. Infantins.

Qui retentissent sous forme d'échos.

Suivi d'un mot.

Qui m'écorche jusqu'à l'os, me déchiquette les organes, me taillade chaque muscle, me sectionne chaque nerf :

– *Maman.*

Leurs voix résonnent dans mes oreilles. Me broient de l'intérieur.

– *Maman !*

Mon cœur s'affole, mon pouls se précipite. L'air se bloque dans mes poumons et retient en otage mon souffle. J'ai déjà vécu ça. Je sais que lutter ne fera que croître cette horrible sensation d'emprisonnement.

Alors je m'abandonne à mes souvenirs.

- Les garçons t'appellent, je marmonne d'un timbre ensommeillé.

Mon mari ne réagit pas, je le pousse donc pour l'obliger à se lever. Aucune réaction. J'ouvre un œil fatigué dans sa direction. Il me dévisage, incrédule.

- Tu n'essaierais pas de me gruger, par hasard ? Parce que moi j'ai entendu « maman ».

- Non, c'était bien « papa ». Allez, bouge ton joli petit cul et va les rejoindre avant qu'ils décident de mettre la maison sens dessus dessous.

- Mamaaaaaaaaaaam ! hurlent-ils à nouveau de concert. On est réveilllééés !

Tout le quartier aussi, à ce rythme.

Note à moi-même : apprendre aux enfants à réclamer leur père en fonction des horaires. Avant sept heures du matin, c'est « papa ». Toujours. Après - selon les circonstances, bien sûr -, je suis open pour gérer.

- Ah, tu vois ! « Maman. »

Luca me lance un sourire suffisant avec cet air goguenard qu'il affiche lorsqu'il va sortir une débilité de son cru.

- Allez, femme ! Au boulot ! Va torcher tes gosses pendant que l'homme dort.

- Dis-moi, comment ça se passe pour l'ablation de tes parties génitales ? J'opère à l'ancienne sans anesthésie, avec notre couteau à huitres tout neuf, ou tu préfères que je t'assomme à coups de bêche avant ?

Pour toute réponse, un grondement roule dans sa gorge alors qu'il fond sur moi, tel un prédateur affamé.

- Petite impertinente !

D'une poigne ferme, il s'empare de mes mains qu'il emprisonne au-dessus de ma tête, alors que je ris aux éclats et essaie mollement de me libérer. Son bassin frotte le mien dans un mouvement sans équivoque.

- Espèce de Cro-Magnon, lâche-moi !

Je me rebelle sans conviction, déjà saisie par ses coups de reins

langoureux qui me procurent des ondes de plaisir dans tout le bas-ventre.

- Haan. Papa ! Pourquoi fais mal à maman ? s'insurge une petite voix, à quelques centimètres de nous.

Oups. Deux paires d'yeux nous dévisagent dans la semi-obscurité, prêtes à en découdre. Liam, le pouce dans la bouche, nous contemple, les sourcils relevés dans un questionnement silencieux. Son frère, Lincoln, qui vient de s'exprimer, s'échine à pousser son père de ses petites mains potelées.

Je réajuste ma chemise de nuit d'un geste maladroit et glapis :

- Les garçons ! On était en train de jouer avec papa.

- Jouer ? Ouais ! crient-ils alors à l'unisson en sautant sur le lit.

Avoir des jumeaux en bas âge, c'est faire une croix sur sa vie sexuelle. Comme dirait mon mari, philosophe à ses heures perdues : « À moins de biaiser, on ne peut plus baiser ». Il faut dorénavant user de stratagèmes pour avoir un minimum d'intimité.

- Hey, les garçons ! Maman a une super idée. Votre parrain Adam est dans la chambre d'amis, vous savez, la chambre qui est toute bleue. Si vous alliez le réveiller en lui chantant « Ainsi font font font les petites marionnettes » ? Il adore cette chanson, en plus. Il sera super content.

À peine ai-je fini de prononcer ma dernière phrase que Liam et Lincoln dandinent du popotin, leur couche gonflée par l'urine, en direction du couloir.

Ils ont beau être propres en journée, c'est encore délicat la nuit. Les accidents sont bien trop nombreux pour que je songe à retirer leur protection.

- Tonton Dadam ! Tonton Dadam ! s'exclament-ils, survoltés.

Je pouffe en imaginant la tête d'Adam quand il découvrira le cadeau empoisonné que je viens de lui offrir.

- T'es vache, glousse mon mari, tout aussi hilare que moi. On est dimanche, il n'est même pas sept heures et le pauvre est rentré à plus de trois heures du mat.

- Justement. Il est rentré cette nuit complètement torché. Il a fait tellement de boucan que j'ai cru qu'il allait réveiller les enfants. Alors ce n'est que justice. Meilleur ami ou pas, ton pote a besoin d'être recadré. Et puis, il a accepté d'être leur parrain, il

doit assumer.

- Quand même « Ainsi font font font » ? C'est *hard*, se marre-t-il de plus belle. Il va te maudire.

- Qui aime bien châtie bien. (Je chevauche mon homme, les genoux de chaque côté de son bassin.) En parlant de châtiment, on en était où ?

Je glisse une main coquine entre nos deux corps.

Luca gémit.

Adam rugit :

- Ne vous gênez surtout pas pour moi ! Je ne fais que passer. (Il appuie sur l'interrupteur, une lumière aveuglante inonde la pièce.) Je suis seulement venu vous rapporter ces deux monstres égarés.

Un petit riant à gorge déployée sous chaque bras, Adam nous toise d'un œil mauvais.

Les images défilent de plus en plus vite dans mon esprit. Chacune d'elles s'imprime sur mes rétines. Tel un fer chauffé à blanc, l'empreinte est indélébile. Insupportable. Cruelle. Mes oreilles bourdonnent tandis que les voix s'intensifient. Je voudrais me boucher les tympans, battre des cils pour chasser ces visages. Malheureusement, je ne suis que simple spectatrice, incapable d'éviter le crash qui se profile.

Accroupie devant mes enfants, je les serre dans mes bras. La voiture est chargée, pleine à craquer, et n'attend plus que moi. Comme nous avons deux véhicules, Luca partira devant avec les jumeaux, je les suivrai avec ma Clio.

- Pourquoi on va dormir dans l'eau, maman ? Z'aime pas les poisons. Veux pas ma maison est dans l'eau, dit Lincoln en boudant.

- On ne va pas dormir dans l'eau, chéri. On déménage au bord de la mer, c'est différent. Notre nouvelle maison sera à côté de la plage, c'est super, non ? Vous pourrez jouer avec le sable, faire des châteaux et tout. Et maman pourra ouvrir son centre de plongée.

- Pour nager avec les poisons ?

- Oui, pour nager avec les poissons. Ça va être génial, mes amours. Vous allez vous plaire, là-bas.

Liam acquiesce, convaincu. Ce gamin est toujours content, de toute façon. Quant à Lincoln, plus difficile de caractère, je l'amadou avec un biscuit. Un immense sourire relève ses joues rebondies. Ah, mon fils et la nourriture, toute une histoire !

- Une nouvelle vie qui commence, susurre Luca en m'enlaçant par derrière.

C'est tout à fait ça. Une nouvelle vie qui commence. Et un rêve qui se réalise.

- Allez, il est temps que vous filiez, s'impatiente Adam, sur le perron.

Je ne comprends pas pourquoi Luca lui a confié les clés de la maison, le temps qu'elle soit vendue. À croire qu'il ne connaît pas son meilleur ami. En deux jours, elle sera invendable, tant il l'aura saccagée par ses soirées arrosées. Ce mec ne pense qu'à faire la fête et à baiser - pas forcément dans cet ordre. Je pensais qu'il changerait en entrant dans le monde du travail, mais non. C'est un grand enfant qui demeura à jamais immature. D'ailleurs, il est si souvent chez nous que j'ai parfois l'impression d'avoir non pas deux, mais trois gamins. C'est idiot, mais je me suis tellement habituée à sa présence qu'il va presque me manquer, cet abruti.

Luca lui tape l'épaule dans une accolade virile, pendant que je fais monter Capitaine, notre vieux carlin, dans ma voiture. Je n'aime pas les au revoir, alors je me contente de faire un signe de la main à Adam et m'assois au volant.

Je démarre, passe la marche arrière et quitte l'allée de notre jardin pour que Luca puisse sortir à son tour. Une fois les garçons attachés dans leur siège auto, mes amours se mettent en route. Ils passent devant moi dans un concours de grimaces qui me tire un sourire. Les chenapans !

Un dernier regard nostalgique vers notre ancienne maison - c'est ici que nos bébés ont vécu leurs trois premières années - et j'enclenche la première.

Notre nouvelle vie nous attend.

Pitié, pas ça. Ne me faites pas revivre ça. Je voudrais hurler, mais je sais ma bouche scellée. Tel un trombinoscope détraqué, les images se bousculent dans ma tête :

Luca.

Liam.

Lincoln.

Le camion qui les percute de plein fouet sur l'autoroute A10.

Le choc.

Le bruit assourdissant.

La tôle froissée.

Le sang.

Tout ce sang.

Le temps qui se fige, alors que leurs vies s'arrêtent.

Un cauchemar qui ne cesse de me hanter depuis bientôt cinq ans.

Mes larmes coulent sans discontinuer, pourtant lorsque mon corps me libère enfin de son carcan, mes yeux sont secs.

Comme toujours.

30. Discussion à cœur ouvert

♫ Passenger, « All the Little Lights »

Ma poitrine, compressée par un poids invisible, est douloureuse. J'inspire une grande goulée d'air avec cette sensation d'avoir été privée d'oxygène pendant des heures.

Un bruit me fait sursauter. Un tambourinement, sec et répétitif.

C'est ce qui m'a sortie de ma léthargie.

Je me contorsionne pour me lever, puis titube jusqu'à la porte.

– Tu n'as pas vu mon mot sur la table ? attaque Anton dès que je me retrouve face à lui, l'air un brin impatient. Ça fait trente minutes que je t'attends devant l'entrée.

Trente minutes ? Mais combien de temps je suis restée dans cet état apathique ? J'ai l'étrange impression d'avoir été prisonnière de mon corps pendant des décennies, et en même temps, quelques secondes. Je suis désorientée, un peu comme lorsqu'on s'assoupit par mégarde et qu'on se réveille ne sachant plus si c'est le jour ou la nuit.

– Je me suis endormie, je marmonne, la bouche sèche.

Mes cordes vocales semblent avoir été frottées contre du papier de verre.

– Je vois ça, sourit Anton, plein d'entrain. Prête pour t'amuser ? Je t'amène dans l'un des coins les plus paradisiaques de l'île. C'est là-bas que je vais pour me ressourcer.

– Désolée, ce sera sans moi. Je ne suis pas encline à m'amuser. Ni pour quoi que ce soit d'autre, d'ailleurs.

Anton me dévisage. Ses sourcils se froncent tandis qu'il m'observe avec attention. Sa bouche se plisse. Un soupir résigné franchit ses lèvres boudeuses.

- Y a vraiment un truc qui ne tourne pas rond aujourd'hui, hein ?
- Je ne suis pas d'humeur, c'est tout. On se verra plus tard.

Je pousse la porte pour clore la conversation. Le pied d'Anton, qu'il vient de glisser dans l'entrebâillement, m'empêche de la refermer complètement.

- Je ne crois pas, non.

D'un coup d'épaule, il s'introduit dans le bungalow. Je cille. Trop décontenancée pour m'interposer, je le regarde s'asseoir sur mon lit. Ce dernier est impeccable. Les draps sont bordés, lisses, sans un faux pli ; comme s'il ne s'était rien passé et que je ne venais pas d'endurer ce cauchemar éveillée. Une moue amère incurve mes lèvres. Quelle ironie ! Pourtant, c'est ainsi. La souffrance n'est palpable que pour celui qui la ressent, enfouie si profond qu'elle demeure imperceptible pour le reste du monde. La douleur, la mienne du moins, est solitaire. Elle ne se partage pas, ne se montre pas aux autres. C'est ma croix, je dois la porter seule. La subir seule.

Comme s'il lisait dans mes pensées, Anton intervient :

- Les coups de blues, Katheleen, je connais. Mieux que tu l'imagines. Mais on n'a pas à les subir seul. En parler, c'est se libérer.
- Ou pas.
- Si tu mettais ta méfiance de côté, pour une fois ? Confie-toi à moi. Au petit déjeuner, tu étais déjà contrariée. Ça a un rapport avec Benito ?
- Oui et non. C'est compliqué.
- Ça tombe bien, j'ai tout mon temps et je suis la meilleure oreille qui soit.

Il s'allonge sur le matelas, m'invite d'un petit mouvement de l'index à le rejoindre. Mon corps obéit alors que mon esprit délibère encore. Ce serait bien qu'ils se mettent un jour au diapason, ces deux-là.

Étendus sur le lit, nous fixons le plafond dans un silence absolu. Je ne sais pas combien de temps nous restons ainsi. Une minute, une heure, une vie entière ? Le calme n'est qu'apparent : je bouillonne à l'intérieur. Anton semble plus décontracté, néanmoins, il est sur le qui-vive, attentif au moindre de mes mouvements. Même sa respiration s'est calée sur la mienne.

Nos mains s'effleurent. Puis les doigts d'Anton glissent à la recherche des miens pour les entrelacer.

– Raconte-moi.

Un ordre, énoncé avec tant de douceur, auquel j'obtempère sans m'en rendre compte.

Je parle, parle, parle.

Mon débit, au départ précipité, ralentit à l'instar des battements de mon cœur qui s'apaisent peu à peu, à chaque mot délivré.

Je confesse mes secrets les plus intimes. L'accident, mais surtout les conséquences dévastatrices qu'il a eues sur moi. Les raisons qui font ce que je suis aujourd'hui. Mon choix de ne plus m'attacher, d'annihiler mes sentiments pour ne plus avoir mal.

Mes phrases sont décousues, confuses. Je les balance telles quelles, comme elles me viennent, sans chronologie. J'explique l'incartade de ce matin avec Benito. Mon comportement envers lui, sa tristesse qui m'a percutée de plein fouet et les mots durs que je lui ai lancés au visage. J'enchaîne avec la mort de mon chien, Capitaine, une semaine seulement après la fin de mon existence.

J'étais au bord de la rupture. Je pleurais non-stop depuis des jours, incapable de surmonter mon chagrin. Un clignement de cils et j'avais tout perdu, mes amours m'avaient été enlevées à jamais. J'étais détruite. Aussi détruite que la tôle de la voiture. Irrécupérable. Irréparable. Je mourais.
Littéralement.

Le seul être qui me restait était ce chien puant. C'était celui de Luca. Il était vieux, il pétait, bavait sans arrêt, mais il était devenu mon tout. Je n'avais plus que lui. Sauf qu'il m'a abandonnée, lui aussi.

Ce jour-là, j'ai pris une décision. *Jamais, plus jamais, je n'aurai mal.* J'ai séché mes larmes, cadenassé mes souvenirs, enterré le passé. C'était soit ça, soit les rejoindre dans l'au-delà. La deuxième solution était tentante, seulement j'avais fait une promesse. À la différence de mes garçons, mon mari n'était pas décédé sur le coup, il avait été conscient quelques heures avant que son état ne s'aggrave. Sur son lit d'hôpital, *son lit de mort*, j'avais accepté de vivre. De vivre sans lui. Sur le moment, j'aurais consenti n'importe quoi pour lui faire plaisir, pour qu'il se batte et ne me quitte pas.

Le destin en avait décidé autrement.

J'ai dû m'adapter pour ne pas crever. Et ça a fonctionné. La carapace que je me suis forgée m'a permis de me remettre sur pied. J'ai envoyé paître tout mon entourage. Je ne voulais plus d'eux, de leur amour, de leur compassion. Je ne souhaitais plus aimer ni être aimée. Ainsi, je ne pouvais plus souffrir ou faire souffrir. Sauf qu'Adam est resté. J'ai essayé, en vain, de le chasser. Cet entêté est bien trop retors. Et puis, lui aussi avait fait une promesse à son meilleur ami : veiller sur moi. J'ai eu beau être la pire des garces, lui mener la vie impossible ces dernières années, il ne m'a pas quittée. À cause de cet engagement qui le lie à moi. Et de sa gentillesse. C'est peut-être l'individu le plus exaspérant de la terre, c'est également le plus dévoué et loyal.

Ce qui fait de moi une personne encore plus horrible, j'imagine.

Dévoiler à Anton les méandres obscurs de mon esprit me procure des sentiments contradictoires. Une partie de moi est soulagée, l'autre affolée. Les yeux toujours collés au plafond, nos doigts enlacés, j'ai peur de le regarder, de voir dans ses prunelles le reflet de ma laideur.

Je me suis mise à nu.

C'est sordide, noir, moche...

C'est moi.

J'ose égarer un œil dans sa direction et croise son regard azur, coloré de caramel et d'or. L'intensité que je perçois dans ses iris me coupe le souffle. Depuis combien de temps sont-ils braqués sur moi ?

Aucun jugement. Je ne décèle aucune condamnation en eux, seulement de la bienveillance. Et de la compréhension. Un souffle saccadé, aussi douloureux que libérateur, sort de mes lèvres asséchées.

Anton sourit.

Et le monde semble d'un coup moins lugubre.

Sa main libre effleure ma joue, attrape une mèche rebelle et la glisse derrière mon oreille.

Ce geste... Encore.

Qui m'émeut telle une caresse au cœur.

– Tu connais la chanson de Passenger, « All the Little Lights » ? me questionne-t-il, pendant que son pouce effectue de petits cercles sur ma pommette avec une infinie tendresse. Ça parle de petites lumières que l'on a à l'intérieur de nous. Je les imagine un peu comme des lucioles qui composeraient notre âme. Les bonheurs les font briller, tandis que les malheurs les éteignent.

C'est exactement ce qui se produit quand Anton me touche. D'un simple frôlement, il a le pouvoir d'atteindre mon âme pour lui rendre un peu de sa lumière.

– À la fin de notre vie, poursuit-il, elles s'envolent toutes vers les cieux pour se fondre parmi les étoiles. Le drame qui t'est arrivé a éteint une grande majorité de tes lucioles, mais au lieu de chercher à les rallumer, tu t'es efforcée de toutes les supprimer. Une par une. Pour ne plus souffrir comme tu dis. Sauf qu'ainsi, ta vie a cessé. Si tout est mort en toi, comment veux-tu

vivre ?

– Et comment aurais-je dû procéder, selon toi ?

– Il n’y a pas de bonne ou de mauvaise manière d’appréhender le deuil. Tu as fait ce qui te semblait juste, à ce moment-là. Ça t’a probablement sauvée. Maintenant, c’est une entrave, à mon sens, qui t’empêche d’avancer.

– Avancer ? C’est ce que je m’échine à faire depuis des années.

– Non. Tu t’emploies à survivre. Avancer, c’est accepter la douleur, la contrôler. Ce n’est pas à elle de diriger ta vie, mais à toi. Elle t’a éloignée de tout, il ne tient qu’à toi de changer ça.

– Je ne suis pas sûre de savoir comment m’y prendre.

– Pourtant, tu as déjà effectué les premiers pas.

Il délace nos doigts entremêlés pour venir encadrer mon visage de ses deux mains.

– Hier, quand on était dans l’eau, si je t’ai paru distant après notre baiser, c’est parce que tu m’as rappelé ma femme. Tu voulais connaître la raison de son suicide : elle était bipolaire.

– Euh... je ne suis pas bipolaire !

– Non, c’est vrai.

– Ni suicidaire, sinon ça ferait belle lurette que je ne serais plus de ce monde.

– Tu as raison. Malgré tout, tes bagages sont aussi lourds. Or, je n’étais pas certain de pouvoir les supporter. Pendant un instant, j’ai pris peur : dans quelle galère j’allais encore m’embarquer ? Sauf que, je me suis trompé : tu es terrorisée, pas brisée. Cette lumière dont je te parlais, je la perçois en toi. Elle ne demande qu’à s’épanouir, qu’à briller à nouveau.

Je sens les battements de mon cœur dans chaque partie de mon corps. Il pulse, pris d’un nouvel élan nommé espoir. Ces paroles me réchauffent l’âme tant j’ai envie d’y croire.

Je penche la tête vers l’avant pour réduire la distance entre nous. Mes lèvres effleurent sa bouche. Mon souffle se mêle au sien.

La gorge serrée, je murmure :

– Emmène-moi dans ton coin paradisiaque. Je veux découvrir ton monde.

31. Un moment d'évasion

♫ Jacob Lee, « Conscience »

Les yeux exorbités devant notre moyen de locomotion, je commence à regretter ma décision. Hors de question que j'aïlle sur ce machin.

- C'est quoi, ça ?
- Un vélo.

Non, sans blague...

Face à mon air assassin, Anton dégage son sourire charmeur.

– On n'a que ça sur l'île. (Son sourire s'agrandit, mon envie de l'étriper aussi.) C'est ludique. Nos clients adorent.

– Tu rêves, si tu penses que je vais monter dessus. Tu m'as prise pour Laura Ingalls ?

– Laura Ingalls fait du tandem dans *La petite maison dans la prairie* ? me questionne-t-il, songeur.

– J'en sais rien. Mais ce serait bien son genre, avec ses tresses ridicules, ses dents de lapin et son rire idiot.

– Kate, range tes couteaux et ravale ton venin. N'oublie pas, la gentillesse rallume les lucioles.

– C'est un personnage fictif. Je peux en dire tout le mal que je veux. Et puis, ça me détend de dire des méchancetés.

- Tu es stressée ?

Ses grandes mains fermes saisissent mes épaules avant de remonter vers mon cou. Ses doigts exercent une pression sur ma nuque ; ma tête s'incline et mes yeux se ferment pour mieux en profiter.

- Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, je ne suis pas réellement dans ma

zone de confort, là.

– Rentre tes griffes, je te promets que tu n'en auras pas besoin. Seulement d'un bon coup de pédale, car le relief est assez pentu. Allez, en selle, ma dragonne.

J'enjambe la barre pour m'installer sur celle de devant, lorsqu'Anton me retient par le bras :

– Tsss. C'est moi qui pilote.

Je lui lance un regard torve.

– Tu connais le chemin, peut-être ?

De mauvaise grâce, je cède et grimpe à l'arrière. Je préfère ne pas imaginer l'image que je renvoie. Si Adam me voyait dans cette situation, il serait écroulé de rire, à se rouler par terre dans les hautes herbes.

Moi, Kathleen Manfrey, faisant du tandem. C'est la meilleure !

Je ne sais pas si je m'en remettrai un jour. En rentrant à Paris, je n'aurai plus qu'à caster pour *Les Tuche* ou *Camping*. Dans le genre activité de péquenauds, le tandem se place en pole position avec le pédalo.

Du plat de la main, je tape Anton dans le dos et aboie :

– Si dans ton programme, tu as aussi prévu un tour en pédalo, tu oublies ! C'est mort. Jamais.

Anton ricane.

– Pas de pédalo, c'est noté.

Après une bonne heure d'effort, Anton me signale que nous sommes arrivés.

J'espère pour lui que l'endroit vaut le coup. Mes jambes sont en coton, le relief montagneux n'est pas de tout repos pour les mollets. Anton cale le vélo

sur sa béquille, puis m'enjoint à le suivre. Il faut baisser la tête pour réussir à se faufiler à travers les fougères.

Alors que je m'apprête à râler, le passage s'éclaircit enfin. Mon clochard ultra sexy se décale afin de me laisser admirer la vue.

Époustouflant.

Et le mot est faible.

Y a-t-il dans le dictionnaire un adjectif assez puissant pour décrire la magnificence de ce lieu ? Je ne crois pas.

À mes pieds s'élève la cascade la plus splendide que j'aie jamais vue. Elle n'est pas impressionnante comme celle des chutes du Niagara ; elle est toute petite, haute de deux mètres à peine. Néanmoins, elle se déverse dans une eau aux reflets irisés incroyables. Toute la palette de bleus semble réunie dans ce bassin à l'ovale parfait. Là où le soleil perce la végétation de ses rayons, l'eau est translucide et brille de mille feux. Plus l'ombre se projette et plus sa teinte fonce, passant de l'aigue-marine au turquoise le plus vif, puis au lavande. La cascade de l'autre jour était magnifique, mais plus classique. Celle-ci ne souffre d'aucune comparaison. Personne ne pourrait se douter que derrière ces fourrés inhospitaliers se dissimule l'une des plus belles merveilles du monde, qui mériterait sa place au patrimoine mondial de l'Unesco.

J'en ai le souffle coupé, la gorge nouée.

– Lorsque j'ai découvert ce site, j'étais époustouflé moi aussi. D'ailleurs, ça me procure toujours un frisson le long de l'échine. Comme ceci.

Positionné derrière moi, Anton dessine une arabesque de son ongle, du bas de mes reins jusqu'à ma nuque. Mon épiderme réagit aux stimuli et se couvre de chair de poule. Un gémissement m'échappe. Anton se rapproche. Son corps vient épouser le mien, ses bras enlacent ma taille. Son menton sur le dessus mon crâne, je réalise à quel point il est grand. Je mesure déjà un mètre soixante-douze, donc lui doit frôler le mètre quatre-vingt-dix. Ce n'est pas pour me déplaire. J'aime cette impression de sécurité qu'il suscite en moi.

Cela m'apaise. Presque autant que de balancer des vacheries.

Encore ce sentiment qui m'étreint la poitrine.

L'espoir.

Les paroles d'Anton résonnent dans mon esprit. Et si ?

Et si c'était possible ?

Et si je pouvais ouvrir mon cœur et ressentir à nouveau le bonheur ?

Et si j'avais le droit à une seconde chance ?

La trachée obstruée par une boule d'émotions, je ferme les yeux pour les brider avant que celles-ci ne m'engloutissent. Elles sont trop nombreuses, trop vives. Si elles me submergent, je ne serai pas capable de les supporter. C'est trop tôt.

Un pas après l'autre.

Je vais profiter de l'instant présent sans penser au lendemain. Une parenthèse qui n'aura aucune conséquence par la suite. Je ne suis pas prête pour un abandon total. Cela ne servirait à rien de toute façon, puisque ma vie est à Paris et non ici.

Inconscient du chamboulement qui se déroule en moi, Anton s'attaque à mon tee-shirt.

– Tu as enfilé un maillot ?

J'acquiesce d'un mouvement du menton, la bouche trop sèche pour parler.

– Bien.

Ses doigts poursuivent leur ascension, relèvent mon haut pour le passer par-dessus ma tête. Ses paumes parcourent ma peau nue. Ma taille, mes flancs, avant de s'arrêter juste en dessous de ma poitrine. Néanmoins, ses

pouces intrépides viennent en caresser les rondeurs et frôlent leurs pointes dressées. Je ferme les yeux. Je n'ai jamais été patiente, ses caresses exacerbent mon excitation, déjà à son apogée.

Anton respire fort, puis recule. J'ai envie de hurler de frustration. Maigre compensation : à l'érection que j'ai sentie contre le haut de mes fesses, lui aussi lutte contre son désir.

– OK, essaie-t-il de se reprendre. Le bas, maintenant.

D'un geste habile, il déboutonne mon short, puis le descend le long de mes cuisses, jusqu'à ce que ce dernier tombe à mes pieds.

Je me tourne face à lui et je suis happée par le désir qui illumine ses prunelles. Le bleu de ses yeux paraît plus éclatant, le caramel plus scintillant. Il est si beau que je me perds dans son regard. À son tour, il se déleste de son tee-shirt. J'observe ses muscles déliés rouler sur sa peau mate pendant qu'il se débarrasse de son chiffon. Son tatouage maori ondule tel un serpent sous l'effet de ses pectoraux qui se contractent. Le spectacle est divin. Sa beauté est si singulière que lui aussi devrait figurer au patrimoine de l'Unesco.

Anton s'élançe pour plonger dans cette piscine naturelle qui n'attend que nous. Il reste un moment sous l'eau avant de ressurgir à la surface, un sourire éclatant aux lèvres. Ses cheveux projettent des gouttelettes d'eau tandis qu'il s'ébroue. Encore une fois, je suis hypnotisée par le tableau.

On dirait une pub pour une boisson pétillante.

Le cadre extraordinaire plus Anton à moitié nu égale jouissance oculaire.

Je le rejoins d'un saut tout aussi maîtrisé que le sien. Nager, plonger, c'est mon domaine, mon élément. Dès que je suis dans l'eau, je renais. Depuis cinq ans, je n'avais pas mis un orteil dans autre chose qu'une baignoire. Il aura fallu que l'on me force à prendre des vacances pour que j'ose franchir le cap et renouer avec cette activité que je pensais, elle aussi, enterrée.

Les bras écartés, les paupières closes, je flotte et me laisse porter par le

faible courant engendré par les vibrations de la cascade. Un soupir de bien-être gonfle ma poitrine. Soudain, un poids me tire vers le bas. Je sombre, manque de boire la tasse et recrache l'eau qui s'est engouffrée dans ma bouche en fusillant Anton du regard. Cet idiot, fier de lui, rit aux éclats. Je riposte aussitôt, plonge, agrippe l'une de ses jambes afin de le basculer vers l'arrière. Impossible : ce monstre est un roc, d'une force herculéenne. Toutes mes tentatives pour le couler sont vouées à l'échec. Malgré tout, je ne capitule pas. Je change de tactique, l'éclabousse, le prends par surprise. À deux reprises, entre de nombreux fous rires, sa tête finit sous l'eau – la mienne bien plus encore. Nous nous amusons comme des enfants insoucians.

Mais pour combien de temps ?

Tout ceci est éphémère, provisoire. De retour en métropole, la solitude n'en sera-t-elle pas que plus douloureuse ?

– Arrête de te masturber le cerveau, ma dragonne, m'interpelle Anton lorsqu'il remarque ma mine d'un coup soucieuse.

Je passe mes mains autour de son cou.

– Je ne me masturbe rien du tout, monsieur Rossi.

– Ah bon ? Jamais ? me taquine-t-il.

– Y a comme un sous-entendu cochon dans ta question ou je rêve ?

Il ouvre de grands yeux innocents.

– Je ne vois pas de quoi tu parles.

– C'est ça, oui. Et toi ?

– Moi, quoi ?

– Tu te masturbes ?

Les billes vaironnes d'Anton s'agrandissent de stupéfaction.

– Quoi ? Tu ne m'as pas dit qu'il fallait que j'apprenne à te connaître ? Une anecdote par jour, tu te souviens ?

En plus la réponse m'intéresse.

– Alors ?

– Comme tout le monde, j'imagine. Tu sais, quand je parlais d'anecdotes, je ne pensais pas tout à fait à ce genre de confidences.

– Bah, tu as eu tort.

Il rit.

– Visiblement. Tu es décidément imprévisible.

– C'est ce qui fait mon charme.

– Oui.

Il m'a répondu avec tant de sérieux que j'en frissonne.

Les yeux arrimés à ma bouche, il me contemple.

– Tu comptes m'embrasser ?

– C'est possible.

Son pouce effleure ma lèvre.

– Tu me procures des sensations étranges, m'avoue-t-il dans un murmure.

– Comment ça ?

– Avec toi, j'ai l'impression d'être un funambule sur une corde raide. Un faux pas, et tout s'écroule. Parfois, je me dis que je ne parviendrai jamais à franchir l'obstacle, et puis, comme à cet instant, j'entrevois ce qui m'attend de l'autre côté, après la traversée, et ce que je vois me plaît, Kate. Ça me plaît beaucoup.

32. À la croisée des chemins

Nous sommes rentrés peu avant que la nuit tombe. Depuis, assise sur mon lit à fixer un point imaginaire, je me sens perdue. Des sentiments contradictoires me vrillent le cerveau.

Soulagement, inquiétude, plénitude, angoisse, frustration, excitation, tristesse, gaieté.

Comment toutes ces émotions, aussi paradoxales et incompatibles, peuvent-elles cohabiter dans mon esprit étriqué ?

Réponse : elles ne peuvent pas. Elles s'entrechoquent, me vident de ma substance.

J'ai la sensation que les jours à venir seront décisifs, qu'ils impacteront ma vie entière. Cela me terrifie. Dès lors où mon statut d'épouse est passé à celui de veuve, une unique voie s'est dessinée : travailler, oublier, ne plus aimer. Maintenant, à la croisée des chemins, plusieurs routes s'offrent à moi. Sauf que je ne sais pas laquelle prendre, surtout qu'à chaque journée qui s'écoule, une nouvelle trajectoire se présente et rend mon choix plus ardu.

J'ai beau tenter de compartimenter, c'est un échec. Je me mens en suggérant que cette parenthèse n'aura aucune conséquence. Elle en a déjà !

Sur le trajet du retour, alors qu'on dévalait les pentes comme des petits fous, ballottés à la manière d'une essoreuse sur les sentiers caillouteux, Anton a souhaité faire une pause. D'un coup d'un seul, monsieur a déclaré que c'était le bon moment pour lui de se confier. Il voulait qu'on discute de sa femme. Certes, la curiosité me dévorait, néanmoins un instinct bien plus fort me poussait à ne pas l'écouter. Je n'aime pas connaître les gens, qu'ils me parlent d'eux, de leur vie. Ça me soûle. Enfin, je suppose. Car, à part Anton, cet alien venu d'ailleurs, personne ne s'est risqué à l'exercice.

Ce que j'ai découvert sur lui a confirmé ce que je savais déjà : il est trop bien pour moi.

J'ai pu constater le fossé qui nous sépare. Nos réactions face à la mort, par exemple : si j'ai ressenti un panel d'émotions, toutes plus dévastatrices les unes que les autres, la culpabilité n'en faisait pas partie.

À la différence d'Anton.

C'est ce qui l'a rongé pendant des années, et le ronge encore d'une certaine façon. Pour ma part, ce sentiment ne m'a pas effleurée, je suis trop égoïste pour ça. Si Anton respire la compassion, se nourrit d'empathie, je suis son opposé. Même avant la tragédie, je ne brillais pas pour mon altruisme.

Pourtant, lui aussi en a bavé. Des années sombres qui l'ont fait grandir.

Je le revois, adossé contre un arbre, l'air nonchalant alors que ses mâchoires crispées le trahissaient. D'une voix douce, il m'a raconté sa rencontre avec sa femme.

Elle était jeune, 17 ans seulement. Lui en avait 23. Ça aurait dû l'arrêter, sauf qu'il était trop tard. Un regard d'elle a suffi à le rendre raide amoureux. Tous deux militaient pour préserver la nature. C'est ce qui a amené Anton en Polynésie. Il arpentait le monde à ce moment-là et prônait à qui voulait l'entendre les bienfaits du recyclage, expliquait les petits gestes simples du quotidien à effectuer pour sauver la planète.

Ce qui l'a attiré chez Nina est aussi ce qui les a séparés à jamais. Sa femme rayonnait. Elle était exubérante, pleine d'entrain, d'idées. C'était une vraie pile électrique, au sourire éblouissant. Ils se sont mariés très vite, quelques semaines après sa majorité, et ce, malgré les réticences de ses beaux-parents fortunés. Les mois ont défilé comme dans un rêve. Ils étaient heureux. Nina a hérité de l'île au décès de sa grand-mère et ils ont décidé d'y créer un petit paradis, un lieu où ils pourraient sensibiliser les touristes à leur environnement. Leur projet était ambitieux, faramineux même... et hors de prix. Cela leur prenait toute leur énergie. Malheureusement, la santé de Nina a commencé à décliner : le stress engendré provoquait chez elle des

changements d'humeur imprévisibles. Au départ anodins, ils sont devenus de plus en plus fréquents. Un jour euphorique, elle se noyait le lendemain dans le désespoir le plus total ou bien entrainait dans une colère noire. Deux ans après leur mariage, elle a été diagnostiquée bipolaire. Mettre un mot sur ses maux a été salvateur, pendant un temps. Avec son traitement, Nina allait mieux, les crises s'espaciaient.

Puis, comme beaucoup de couples, ils ont désiré un bébé. Et l'enfer s'est abattu sur eux. Après une année de vaines tentatives, ils ont consulté un médecin et le verdict est tombé : Anton tirait à blanc.

Je me souviens de la honte qui l'a submergé quand il a prononcé ses paroles. Une boule d'épines se loge dans ma gorge lorsque je repense à la souffrance dans sa voix tandis qu'il m'expliquait que c'est sa stérilité qui a été le déclencheur et les a précipités au fond du trou.

La nouvelle a plongé sa femme dans une grande détresse. Elle a stoppé son traitement. Les crises ont réapparu, plus violentes que jamais. Elle allait jusqu'à le frapper, tant sa rage la dominait dans ces moments-là. Malgré tout son amour, Anton n'avait pas les épaules suffisamment larges pour la soutenir. Sa force, sa patience aussi, s'étiolaient doucement, inexorablement. Il désertait la maison, trouvait sans cesse des excuses pour s'absenter, pour ne plus devoir affronter sa femme et constater son incapacité flagrante à lui venir en aide. Un soir, alors qu'il rentrait tard, comme souvent depuis quelque temps, il l'a découverte dans leur lit. Au premier abord, elle semblait dormir, sauf que ses traits étaient déformés. Figés à jamais dans une grimace de douleur. À côté d'elle gisaient des flacons et des boîtes de médicaments vides. Le cocktail avait été fatal.

Le premier sentiment qui l'a traversé : le soulagement. Cela n'a duré qu'une fraction de seconde... assez toutefois pour qu'il ne se le pardonne jamais.

Quand il me l'a avoué, il ne pouvait pas soutenir mon regard, la culpabilité l'en empêchait. Sur ses six années de mariage, il a vécu un an de pur bonheur pour cinq de cauchemar. Beaucoup seraient partis sans se retourner, pas lui.

Rien que pour ça, il devrait être fier. Mais non. Il ne distingue que le mal dans sa conduite, ce qu'il aurait pu et aurait dû changer pour éviter le drame. Il était malheureux avec elle.

Cela ne veut pas dire pour autant qu'il serait mieux avec moi, j'en ai conscience.

Je comprends maintenant son appréhension quand on s'est embrassés la première fois. Anton mérite quelqu'un de bien – je ne suis pas ce quelqu'un.

Pourtant, le savoir ne change rien aux faits. Anton me plaît.

L'égoïste veut, l'égoïste prendra.

Cette journée bien trop riche en émotions m'a mis la tête sens dessus dessous, je n'arrive plus à réfléchir correctement. L'esprit plus embrouillé que jamais, je m'allonge sur les draps et contemple les pales du ventilateur au-dessus de ma tête, qui tournent sans discontinuer. L'air chargé d'humidité rend ma peau moite. Je soupire, puis ferme les yeux.

Mes dernières pensées, avant que le sommeil m'emporte, sont pour Benito.

Sera-t-il là à mon réveil ?

33. Un parfum d'excuses

♫ Israel « IZ » Kamakawiwo'ole, « Somewhere Over the Rainbow »

Je bâille à m'en décrocher la mâchoire. J'ai dormi comme un bébé, trop éreintée par tous ces événements. Moi qui pensais que le travail était fatigant, en réalité ressentir des émotions est bien plus harassant.

Ma main gauche tâtonne le lit, à la recherche de je ne sais quoi.

Benito !

J'ouvre les yeux, me redresse sur un coude.

La place est vide. Il n'est pas venu.

Ma tête retombe sur l'oreiller.

Je pousse un soupir.

Quel morveux, ce gamin !

Il ne pouvait pas accepter mes excuses ? Enfin, accepter mon calumet de la paix ? Qui s'est révélé être une hache de guerre – du moins, de son point de vue. Il a mal interprété la symbolique de l'objet. Je ne lui offrais pas une brosse à dents, mais une invitation à dormir à mes côtés s'il le souhaitait.

D'après Anton, il est trop jeune pour comprendre. Selon lui, il aurait fallu que je m'exprime de façon plus explicite. En gros, que je demande pardon. Et aussi que je lui explique la raison de mon comportement.

Malgré les certitudes d'Anton, j'avais encore l'espoir qu'il viendrait cette nuit se faufiler sous les draps.

J'avais tort.

Il ne me reste plus qu'à rectifier le tir, cette fois de manière plus efficace. M'excuser n'est toujours pas à l'ordre du jour, néanmoins je peux justifier mes actes. Si tant est qu'ils soient justifiables à ses yeux.

Une fois mon petit déjeuner englouti, j'erre sur la plage en quête d'un sale gosse aux cheveux hirsutes. Je ne tarde pas à le trouver, tout au bout du ponton : chapeau de paille sur la tête, canne à pêche à la main, il est assis sur une chaise pliante.

– Ça mord ?

Benito pousse un cri. Sa canne se relève d'un coup sec, dans une giclée d'eau.

Oups.

Maintenant, on est sûrs qu'il n'y a aucun poisson au bout du fil.

Il jure lorsqu'il constate ma présence. Il n'a pas l'air plus enchanté qu'hier de me voir.

Rancunier, le morveux.

Je m'installe sur la chaise libre à côté de lui.

– C'est à Anton, bouge de là.

– Hum. Je ne l'aperçois nulle part, pourtant.

– Il est parti nous chercher à boire, il va revenir.

– Tu connais le dicton : qui va à la chasse perd sa place.

Benito grommelle dans sa barbe. Je préfère ignorer ce qu'il baragouine, j'ai l'intuition que cela me concerne et que ce ne sont pas des compliments.

Je prends ma voix la plus douce, celle dont je n'ai plus usé depuis des années.

– Je ne suis pas douée pour les rapports humains, Benito. Hier, j’ai pris peur. Quand je panique, que je me sens en position de faiblesse ou sur le point de flancher, j’actionne le mode défense. Dans ces moments-là, ce qui sort de ma bouche est souvent très moche. Je ne le contrôle pas, c’est un instinct de protection.

– Sauf que moi, j’t’ai pas attaquée. J’étais juste triste.

– Je sais. Je n’ai pas su gérer ta peine. Elle était trop lourde, trop douloureuse...

Je me tais un instant, submergée par l’émotion. Puis reprends dans un souffle :

– ... elle faisait écho à ma propre souffrance. Ma propre perte. Tu... Tu t’es blotti dans mes bras comme un fils envers sa mère.

Je ravale mes larmes qui menacent de couler. Les yeux de Benito se concentrent sur l’horizon, néanmoins je sais que j’ai toute son attention. À mon tour, je fixe l’étendue bleue.

– Ça m’a bouleversée, parce que, dans une autre vie, j’avais moi aussi des petits garçons. Des jumeaux : Lincoln et Liam.

Prononcer leurs noms est une torture. Penser à eux me met au supplice.

Les parents ne devraient pas survivre à leurs enfants, ce n’est pas dans l’ordre des choses. Lorsqu’une maman enterre la chair de sa chair, c’est son âme qu’elle enferme dans le cercueil.

Une exclamation de surprise s’échappe de sa bouche. Je ne dévie pas mon regard de l’océan, pourtant je sens le sien posé sur moi.

– Tu me fais tellement penser à eux que j’ai parfois l’impression qu’on m’arrache les entrailles. Ils auraient 8 ans, à présent. Plus petits que toi, mais je suis sûre qu’ils auraient été tout aussi pénibles et têtus.

Un sourire triste se dessine sur mes lèvres tandis que je tourne la tête vers Benito, qui semble avoir oublié comment respirer.

– Tu pourrais être leur grand frère, tu sais. Tu leur ressembles. Les mêmes cheveux. (Mes doigts saisissent l’une de ses boucles dissimulées sous son chapeau.) Les mêmes yeux rieurs. La même couleur de peau, quoique la tienne est un peu plus caramélisée avec le soleil.

Benito ne bronche pas, il est comme tétanisé. Il ne me dit pas qu’il est désolé, ne me balance pas sa pitié au visage. Je l’en remercie pour ça.

Un silence lourd de chagrin s’installe, qu’il finit par briser d’un timbre chevrotant.

- Alors, c’est pas parce que t’étais dégoûtée de moi que tu m’as repoussé ?
- Quoi ? Bien sûr que non. Pourquoi tu vas imaginer un truc pareil ?

Il hausse les épaules.

– Ta façon de réagir. Quand je t’ai prise pour ma maman, tu m’as regardé comme si j’étais un monstre et que l’idée que je puisse être ton fils te faisait vomir.

Comment j’ai pu laisser ce gamin se persuader de telles horreurs ?

C’est moi le monstre. J’aurais dû lui expliquer tout de suite ma réaction.

– N’importe quelle maman serait fière d’avoir un fils comme toi. Tu peux me croire. Sous tes airs de racaille des îles, t’es un morveux adorable.

– Tu m’aimes bien, alors ?

– Aimer, aimer, c’est un grand mot. Mais oui, je te kiffe plutôt bien... quand tu ne me prends pas la tête avec tes questions à deux balles.

Je lui lance un clin d’œil complice. Il me répond par un sourire éblouissant que je m’étonne de lui rendre avec facilité.

Sa petite main délicate se glisse dans la mienne. Une sorte de plénitude nous étreint. Cet instant est fragile, mais sonne le début d’un renouveau.

– Dis, tu crois pas que c’est le destin qui nous a mis sur le même chemin ?

Genre, qu'on devait se rencontrer, parce que toi t'as perdu tes enfants, et moi ma maman ? C'est possible que ce soit fait exprès, pour qu'on se soutienne tous les deux.

Sa naïveté enfantine me touche.

– Peut-être, oui.

Mes doigts exercent une pression sur ses phalanges.

– Alors, je suis pardonnée ?

Ses pupilles brillent de malice, sa bouche se tord d'un rictus espiègle.

– Peut-être, oui.

34. À ma place

♫ Keen'v feat Lorelei B, « La vie du bon côté »

Je me retourne au son des pas d'Anton. Il nous zieute tour à tour pour jauger l'ambiance, puis sourit lorsqu'il l'estime satisfaisante.

- Tout se passe bien ici ?
- Benito est nul pour pêcher, sinon ça va.
- Hey ! J'suis pas nul, c'est toi qui fais peur aux poissons avec ta voix de sorcière.
- De sorcière ? T'es sérieux ?

Anton rit. Un verre de cocktail dans chaque main, il propose l'un d'eux à Benito avant de me tendre le second. Je sais qu'il ne m'était pas destiné au départ, pourtant il n'hésite pas une seconde. Un geste simple qui prouve sa gentillesse, une fois de plus.

Il se penche vers nous.

- Si on allait pêcher plus au large ? Un petit tour en voilier, ça vous dit ?
- Ouais ! Carrément, ouais ! s'exclame le morveux, tout sourire.

Ce dernier se lève, plie sa chaise et s'impatiente, la canne à pêche sous le bras :

- Allez ! On y va ?

Vingt minutes plus tard, nous sommes à bord du *Nina*. Je n'avais pas remarqué la première fois le nom du bateau. Tout à l'heure, en l'apercevant, mon ventre s'est noué. Je ne sais pas s'il l'a nommé ainsi avant ou après son décès. Je n'ose pas lui demander. Anton a aimé sa femme de chaque fibre de son être et même s'il a fait son deuil, je ne tiens pas à rouvrir cette blessure

plus que nécessaire. Ce n'est pas le moment de penser au passé, alors que le futur se dessine à l'horizon. Il est là, devant moi. Débarrassé de sa noirceur, il brille et m'attire tel un aimant. J'ai envie d'y goûter. De m'y plonger cœur et âme, peu importent les conséquences.

C'est tellement nouveau, à la fois grisant et terrifiant, que j'en frissonne.

– Tu as froid ? s'inquiète M. Prévenant.

Mon regard s'attarde sur lui, sur la perfection de ses traits. Elle est chaque jour un peu plus frappante ; peut-être est-ce sa beauté intérieure qui le sublime ainsi. Plus je découvre les facettes de sa personnalité, plus je le trouve séduisant. Charmant. Craquant.

Cet imbécile prétentieux avait raison : je succombe. Le pire ? J'aime ça. J'aime cette sensation qui croît au creux de ma poitrine et me rend fébrile.

– Je suis juste contente d'être là.

Ma révélation agit sur lui comme un uppercut, suivi d'une caresse. Anton se fige, déglutit, avant de m'offrir le plus magnifique des sourires. Un sourire qui chavire mon cœur. Ce dernier s'agite dans ma cage thoracique tel un papillon affolé. La main sur la poitrine, je tente de le calmer. De *me* calmer.

Impossible. Ce sentiment est trop puissant. Il m'embrase de l'intérieur, désireux de s'exprimer au grand jour. Alors, je ploie sous ses injonctions. Mon poing saisit le col du tee-shirt d'Anton, tandis que mes lèvres capturent les siennes. C'est un baiser sauvage, animé d'une passion incontrôlable, comme celle qui me dévore l'âme à cet instant. Mon alien, d'abord surpris, me rend mon étreinte au centuple. Ses mains parcourent mes formes, pressent mes rondeurs. Aussitôt, mon épiderme se couvre de frissons. Je halète, collée contre son corps puissant.

– Pouah ! Dégueu !

Anton et moi nous séparons d'un bond. J'ai, d'un coup, une furieuse envie de jeter Benito par-dessus le bastingage pour son interruption intempestive.

– Dégueu ? Ce n'est pas toi qui voulais qu'on se pécho, toi et moi, il y a peu ?

– Ouais, c'est pas la meilleure idée que j'ai eue. (Le morveux ose grimacer.) J'étais désespéré.

Admettons que je l'embroche, de façon tout à fait inopinée, avec l'hameçon de sa canne à pêche... Sur une échelle d'un à dix, quel serait le niveau de fureur d'Anton ?

Les dents plantées dans ma lèvre inférieure pour m'empêcher de rire, je penche la tête sur le côté.

– Désespéré, hein ?

– Le prends pas mal. T'es pas moche, mais t'es trop vieille. Tu pourrais être ma mère, c'est crado.

Il s'ébroue comme pour chasser une image déplaisante. L'imbécile à mes côtés se bidonne. Le rire d'Anton a quelque chose d'exceptionnel. Il est si joyeux, si communicatif, que je dois lutter à chaque fois pour ne pas l'accompagner. C'est un véritable baume au cœur.

– Après, y a pas de malaise, reprend Benito, toujours dans son délire. J'suis content que vous vous soyez pécho tous les deux. Seulement, faut pas abuser à vous tripoter devant moi. Y a des yeux innocents, ici ! J'suis sûr qu'ils saignent, maintenant.

Les miens se lèvent au ciel, tandis qu'il prend son visage entre les mains dans un gémissement plaintif. *Toujours à exagérer, celui-là.*

– Arrête ton cinéma, rit Anton.

Il s'approche du morveux pour lui tapoter l'épaule d'un geste amical. Ce dernier l'oblige à se baisser pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille. En réponse, Anton le serre contre lui. Ma poitrine se comprime à les observer ainsi. Leur attachement est sincère, profond. Palpable. Ils s'aiment, comme un père et son fils. C'est évident. D'ailleurs, lorsqu'Anton redresse le menton, son bonheur irradie tel un soleil.

Nos regards se croisent. Je ne sais pas ce qu'il lit dans le mien, seulement son expression se rembrunit un instant, pour s'illuminer de plus belle la seconde d'après. Il se penche pour parler à voix basse à Benito qui acquiesce d'un mouvement de tête, tout content. Puis sans le lâcher, il amorce un pas dans ma direction, puis un autre, jusqu'à pouvoir s'emparer de ma main qu'il tire d'un mouvement sec. Je vacille avant de percuter son torse. Puis, sans que j'aie pu reprendre mon souffle, je suis prise dans un étau, encerclée par leurs deux corps.

Prisonnière de leurs bras de la plus adorable des façons, ma respiration devient erratique. Je ferme les yeux, emportée dans un tourbillon d'émotions auquel je ne peux résister. Mon armure se fissure, ma carapace s'écaille, mes barbelés s'effritent. Une à une, mes défenses tombent, elles se disloquent pour se briser en mille morceaux sur le plancher du bateau.

Ce que je ressens est indescriptible. Parce qu'ainsi dorlotée, j'ai le sentiment d'être choyée, aimée...

À ma place.

Le pouce d'Anton caresse ma pommette pour recueillir une... larme ? Traîtresse ! Je détourne la tête, soudain mal à l'aise par leur élan d'affection.

La ronde des câlins est terminée. Il ne faut pas exagérer : je suis une dragonne, pas un bisounours.

– Bon. C'est bien joli tout ça, mais le poisson ne va pas se pêcher tout seul. Allez, hop, au boulot !

Nous passons la journée dans cet état d'esprit joyeux. À pêcher, nager... Rire. Nous pique-niquons à bord du voilier avec des sandwichs préparés par Erena. J'ai à peine le temps d'en manger un que Benito et Anton en ont englouti trois. De vraies morfales, pires que les requins.

En fin d'après-midi, nous accostons dans la petite crique de l'autre jour, sur le versant est de Paradise Island. Pour plus de tranquillité, nous avons décidé de passer la soirée loin de l'hôtel. Aussitôt, le morveux, apparemment

habitué aux lieux, déniche un hamac (dans un petit cabanon en bois que je n'avais pas remarqué la première fois), puis l'installe entre deux arbres. Anton, qui le suivait, ressort de l'abri avec un barbecue datant du Moyen Âge. On dirait un objet de dînette, tant il est ridiculement petit. Un coup de vent, et je ne donne pas cher de notre repas. D'ailleurs, sans le sable pour stabiliser ses pieds, il serait par terre depuis longtemps.

– T'es sûr qu'on peut cuire quelque chose sur ce machin ?

J'observe d'un œil sceptique mon bel alien souffler sur les braises qu'il vient d'allumer, puis disposer en biais sur la grille deux poissons issus de notre pêche.

– Tsss. N'insulte pas Junior, veux-tu. Avec l'âge, il est devenu susceptible.

– Junior ? T'as donné un nom à ton barbecue ? Qui fait ça ?

– Moi. Bon, tu m'aides ou tu te contentes de critiquer ?

– À ton avis ? C'est bien plus marrant de te regarder te démener et d'y aller de mon petit commentaire. Vois ça comme une façon de t'encourager. Puis, j'ai déjà effectué ma part du travail, je te signale. Qui a pêché le plus de poissons ? Hein ?

Ce n'est pas pour me vanter, mais je les ai battus à plate couture sur ce coup-là. J'en ai attrapé cinq, alors que Benito n'en a pris que deux et Anton, un seul – chétif, qui plus est. Si nous avons de quoi manger, c'est grâce à bibi.

Anton rit.

– Si tu n'existais pas, il faudrait t'inventer, déclare-t-il en me volant un baiser.

Toi aussi, ne puis-je m'empêcher de penser.

L'ambiance pendant le repas est légère et conviviale. Benito s'amuse à imiter les tics des membres du personnel, et nous à deviner de qui il s'agit. Lorsqu'il arrive à Ernest, j'en ris aux larmes. Il a su reproduire à la perfection son coucher de sourcils et son sourire en coin flippant.

Nous parlons ainsi de tout et de rien, jusqu'à ce que le soleil décline.

Je ne m'étais pas amusée autant depuis si longtemps que j'en avais oublié l'effet que ça faisait et le sentiment de bien-être que cela procure.

Cette sensation d'être à *ma place* s'invite une nouvelle fois dans mon esprit. Telle une fleur qui éclôt, je la sens qui s'épanouit, jusqu'à imprégner tout mon être de cette certitude.

Les yeux fixés sur l'océan, j'admire le paysage enchanteur. Les derniers rayons irisent la mer tandis que le ciel rosé s'assombrit peu à peu.

– Benito s'est effondré comme une masse dans son hamac.

– Je ne suis pas étonnée. Il a passé la majeure partie de son temps à s'éclater dans l'eau, ça épuise.

Anton s'assoit à son tour. Il est si près que nos flancs se touchent. Je me blottis contre lui, la tête posée sur son épaule.

– La *Hawaiki Nui Va'a* débutera mardi prochain, m'informe-t-il. Je ne sais plus si je te l'ai dit, mais Ernest y participe. Du coup, on lui a promis d'aller l'encourager. Tu voudrais venir avec nous ?

– La course de pirogues, c'est ça ?

– Oui, c'est ça. Elle se déroule en trois étapes. Une étape par jour. La première se passe en haute mer, donc on sera seulement présents à la ligne d'arrivée pour féliciter les vainqueurs. La deuxième étape, c'est une course de vitesse dans le lagon entre Raiatea et Tahaa. On partira à l'aube pour se rendre là-bas. Si tu veux te joindre à nous ?

– Oui, pourquoi pas.

La vérité ? Je m'en tape de cette course.

La vérité ? Je ne veux pas quitter Anton, même pour une journée.

La vérité ? Je suis dans la merde.

– Parfait. (Il me serre un peu plus fort contre lui.) Tu es fatiguée ?

- Un peu, oui.
- Tu veux qu'on dorme ici ?
- Tous les deux ?
- Euh... Tous les trois. Benito est là, me rappelle-t-il.
- Il roupille dans le hamac, il ne compte pas.

Je regarde en direction de la tonnelle et m'imagine dormir dans les bras d'Anton.

Une bouffée de chaleur rougit mes joues.

D'accord, je ne m'imagine pas seulement dormir avec lui. D'autres images bien moins sages ont envahi mes pensées.

Mon cœur bat la chamade.

Je ne sais pas ce que j'appréhende le plus : dormir avec lui ou coucher avec lui ? Dans les deux cas, notre relation va franchir un nouveau cap. Je ne suis pas sûre d'en sortir indemne.

Il y a quelques jours, j'aurais été prête à prier tous les dieux pour pouvoir quitter cette île au plus vite ; maintenant, j'en viendrais presque à prier pour l'inverse.

Je suis *définitivement* dans la merde.

35. Chut, je jouis

Le corps lové contre celui d'Anton, je peine de plus en plus à contenir mon désir. Impossible de dormir dans un état pareil. J'ai tellement envie de lui que ça m'en fait physiquement mal.

Ne jamais négliger la frustration sexuelle d'une femme ! Elle peut être aussi douloureuse que celle d'un homme. Je n'ai peut-être pas les « couilles bleues », mais le « clito bleu », sûrement ! Il pulse si fort que j'ai l'impression qu'il va exploser d'un instant à l'autre. Tout mon sang a migré vers cette petite boule de nerfs qui trépigne d'être caressée.

Le pire, c'est qu'Anton ne m'a pas touchée !

Cela fait plus de dix minutes que nous sommes allongés l'un près de l'autre, et il n'a pas amorcé le moindre préliminaire. Rien, nada, que nenni ! Ses mains se contentent de caresser paresseusement la peau nue de mes épaules.

Il est mignon...

Et moi, je bous. Je me liquéfie sous l'impatience.

BORDEL, VAS-Y BAISE-MOI ! T'ATTENDS QUOI, UNE INVITATION ?
ai-je envie de hurler.

– Ça va ? finit-il par me demander devant mon soupir d'agacement.

– Non. Non, ça ne va pas ! Tes mains sur mes épaules... Tu comptes les laisser là toute la nuit ?

– Elles te gênent ?

Rha ! Il ne comprend rien à rien.

– Faut que je te fasse un dessin ou quoi ?

Je lui saisis l'une d'elles, la passe sous ma robe pour la poser tout en haut de ma cuisse.

– C'est ici qu'elles devraient être !

Anton glousse, amusé par mon empressement. Mes sentiments sont tiraillés. Je lui broie les testicules tout de suite ou j'attends un peu ?

Ses doigts glissent enfin à l'orée de mon string. Mon envie de l'émasculer me déserte aussitôt. Je retiens mon souffle, tandis que le sien devient plus lourd en sentant l'urgence qui me tenaille. Ses yeux cherchent les miens pour confirmer ce qu'il sait déjà. J'acquiesce à sa question muette.

Je n'ai jamais désiré quelqu'un autant que lui à cet instant.

– Benito dort à côté, chuchote-t-il, on ne peut pas...

Je grogne tout en le mettant en garde :

– Ne finis pas ta phrase. Ça risque de mal se terminer pour toi, sinon. C'est Hiroshima dans ma culotte, alors si tu ne...

– J'allais juste dire qu'on ne peut pas coucher ensemble... (Mon grondement s'intensifie.) Mais, se dépêche-t-il de poursuivre, on peut tout de même s'amuser un peu. Par exemple, comme ceci. (Un de ses doigts se faufile sous la couture de mon string.) Qu'est-ce que tu en penses ?

Un long gémissement sonore lui répond.

– Chut, ma dragonne. Tu ne voudrais pas que nos petits jeux soient écourtés, si ? Même si Benito a un sommeil de plomb, je préfère ne pas tenter le diable. Donc, pas de bruit, sinon j'arrête.

– T'es un putain de sadique, en fait. Tu prends ton pied, hein ?

– T'as pas idée, murmure-t-il en plaquant son érection contre mon flanc, pendant que son doigt me pénètre dans une lenteur insoutenable.

Je vais mourir. Anton a décidé de me tuer de la plus machiavélique des façons.

Quand il libère mes seins du carcan de ma robe et que sa bouche s'empare de l'un d'eux, je ravale un cri de plaisir. Je ne veux surtout pas qu'il s'arrête.

– Tu sais jouir en silence ?

Son pouce appuie sur mon clitoris. Rien que cette infime stimulation me porte au bord du précipice. Ma respiration se transforme en halètement, et je ne peux réfréner plus longtemps les gémissements qui enflent dans ma poitrine.

– Chut ! me rappelle-t-il à l'ordre, tandis que ses dents pincent mon téton et qu'il rajoute un second doigt en moi.

Je vois bien que tout ça l'amuse, mais il ne perd rien pour attendre. Trop concentrée par mon plaisir pour rétorquer, je mords mon avant-bras pour taire mes cris. Son pouce effectue de petits mouvements circulaires d'une telle précision qu'il me tire des larmes. Toutes ces attentions combinées suffisent à déclencher mon orgasme. À l'inverse de ses caresses, ce dernier est aussi rapide que dévastateur. Mon corps, réceptacle de ce tsunami, tremble sous son effet.

Mon regard croise celui d'Anton. J'y perçois de l'émerveillement, ainsi qu'une fierté toute masculine qui me tire une grimace désabusée.

– T'enflamme pas trop, c'était à peine un échauffement.

– Ah oui ?

– Parfaitement. D'ailleurs... (Je déboutonne son short en jean pour m'introduire dans son caleçon et en sortir son sexe bandé.) On n'en a pas fini tous les deux.

– Qu'est-ce que tu fous ? s'exclame-t-il, le souffle coupé.

– Ça se voit, non ? Je te rends la pareille.

– T'es pas obli...

– Chut ! (Je lui souris, sardonique.) J'espère que tu n'es pas bruyant.

Connaît-il le principe de l'arroseur arrosé ?

Mes doigts encerclent son érection et démarrent un lent, très lent, va-et-vient. À mon tour de le torturer.

Anton enfouit sa tête dans mon cou, la respiration de plus en plus saccadée. Lorsque j'accélère enfin la cadence, un grondement rauque roule dans sa gorge, si sexy qu'il m'électrifie jusqu'à la pointe des pieds. J'ai envie de l'entendre encore, alors ma paume l'enserme un peu plus fort. Anton accompagne ma main par des mouvements de bassin de plus en plus agités. Son souffle haché chatouille mon épiderme qui se couvre aussitôt de chair de poule.

- Je vais jouir si tu continues... me prévient-il d'une voix tendue.
- C'est le but, oui.

Le rôle qui suit est à mettre sous cloche et à reproduire en laboratoire. Je n'ai jamais entendu de son plus excitant. À la fois sensuel et bestial.

Anton qui jouit égale orgasme auditif.

Maintenant que j'y ai goûté, plus rien ne sera comme avant.

36. Une proposition inattendue

Me réveiller dans les bras d'Anton est une sensation divine, à laquelle je m'habituerai vite si je n'y prends garde.

Le week-end entier a été magique... Même si nous n'avons pas couché ensemble.

Après notre nuit de petits plaisirs, nous avons passé la journée tous les deux, à faire de la plongée. Les eaux polynésiennes sont, pour une amatrice de faune marine telle que moi, un bonheur à l'état pur. Nager avec les dauphins, croiser des requins-tigres ou encore des requins-marteaux, sans compter cette multitude de vies insoupçonnées qui grouillent dans l'océan : c'est une chance incroyable. Un rêve que je pensais ne plus jamais pouvoir réaliser.

Tout était parfait.

C'est bien ça le problème.

Sans mes défenses, mon cœur est fragile. En vérité, il l'a toujours été, raison pour laquelle j'ai dû recourir à des solutions extrêmes pour le protéger. Ainsi mis à nu, il absorbe toutes les émotions comme une éponge. Il s'en nourrit comme un affamé, jusqu'à éclater. J'ai l'impression d'avoir ouvert la boîte de Pandore sans pouvoir en contrôler les conséquences. Je ne suis plus maîtresse de mes sentiments. Je fonce droit dans le mur, et j'accélère au lieu de freiner.

Pour résumer : je suis dans la mouise jusqu'au cou. Je me roule dedans, y plonge avec allégresse, en redemande comme la maso que je suis.

Alors que, soyons réalistes, cette histoire finira mal, elle nous explosera au visage. C'est couru d'avance.

Je le sais.

Anton aussi, même s'il se voile la face.

Il n'y a que Benito, dont l'innocence est encore intacte, à s'imaginer qu'il suffit d'y croire pour atteindre ses rêves. J'aimerais posséder sa naïveté, me laisser bercer par mes illusions. Seulement, les meilleures choses ont une fin.

Comme pour appuyer mon propos, j'ai l'impression que depuis que je me sens à ma place, les journées défilent plus vite. À mon grand dam, je ne vois plus le temps s'écouler. Chaque minute qui passe est un moment à jamais volé, qui m'éloigne un peu plus d'Anton et de Benito et me rapproche inexorablement de mon retour.

Ce matin en est un dur rappel. Le ferry est là. Amarré au ponton, il attend que les résidents grimpent à son bord pour les ramener vers la grisaille.

La semaine prochaine, ce sera mon tour. Je serai cette vacancière sur le départ.

Et ça me brise le cœur.

– Tu souhaites toujours rentrer ?

Anton, le visage fermé, observe les clients qui patientent avant de monter dans le bateau, leurs bagages à la main. Il se méprend sur ma réaction. Je ne peux pas le lui reprocher, après tout, c'était ce à quoi j'aspirais il y a peu. Seulement, tout a changé. J'ai changé. L'a-t-il remarqué ?

– Non. C'est bien là le souci.

Je soupire, fataliste.

– Tu ne souhaites plus partir ?

– Lundi prochain, que je le veuille ou non, je serai dedans.

– Rien ne t'y oblige, Kate.

Je tourne la tête pour le dévisager.

– Comment ça ?

Anton hausse les épaules, le regard toujours fixé sur les clients.

– Reste ici. Avec Benito et moi.

– C'est... C'est de la folie ! Tu t'en rends compte ?

– À vrai dire, non. Je trouve que c'est plutôt sensé.

– Et mon travail ?

– Tu l'aimes tant que ça ?

Non. Je ne l'aime pas, mais il me permet de combler ce vide en moi.

– Tu es épanouie ? reprend-il. Tu es heureuse à Paris ?

Non, et encore non.

– C'est ma vie... Que veux-tu que je fasse ici ?

– Tu pourrais m'aider à gérer l'hôtel, t'occuper des activités nautiques, initier les touristes à la plongée, etc. Les possibilités sont grandes.

– Ce n'est pas le genre de décision que l'on prend sur un coup de tête. C'est...

De la folie ? Oui, assurément. Pourtant, une part de moi, bien trop importante pour que je puisse l'ignorer, s'agite et s'excite à cette idée. Elle crève d'envie de tout envoyer balader, de foncer vers cette nouvelle destinée.

Je ne me reconnais plus.

Anton finit par braquer son regard dans ma direction. Ses iris multicolores, au bleu et caramel fondu, me sondent.

Deux de ses doigts effleurent ma joue.

– Réfléchis-y.

Ce fichu geste sera ma perte.

Je ferme les yeux.

Lorsque je les rouvre, il a disparu.

Sa proposition me laisse perplexe. Était-il sérieux ? Et moi, le suis-je à envisager de rester ne serait-ce qu'un instant ? Cette possibilité ne devrait pas m'effleurer. Sauf que depuis qu'Anton a émis cette hypothèse, je la ressasse encore et encore. Toute cette fichue journée, elle a obnubilé mes pensées.

– Qu'est-ce que t'as ? me demande Benito, venu à ma rencontre. T'es bizarre aujourd'hui.

L'île est décidément trop petite. Impossible d'avoir la paix ou d'être seule pour réfléchir. Je me suis pourtant réfugiée dans un coin isolé.

– Je cherche juste un peu de tranquillité.

– Bah, elle est nulle ta cachette ! On te voit depuis le ponton. J'ai aperçu un truc rouge avec des cheveux blonds, je me suis douté que c'était toi.

Un truc rouge... Je suis un truc rouge pour lui. Il va falloir que je lui apprenne comment parler aux femmes, sinon j'ai bien peur qu'il reste puceau toute sa vie.

– Alors, t'as quoi ? Tu t'es disputée avec Anton ?

– Non, on ne s'est pas disputés. Je réfléchis, c'est tout.

– À quoi ?

À ce que serait ma vie avec vous, au quotidien. À ce qu'elle serait si je rentrais à Paris. À ce que je désire au plus profond de moi.

– Tu veux pas en parler ? murmure-t-il face à mon silence. OK, je comprends.

– Si j'avais une baguette magique et que je pouvais rester ici, tu dirais quoi ?

– Que t'as pas besoin de baguette magique. T'as qu'à pas prendre le ferry, c'est tout. Si tu veux rester, tu restes. C'est aussi simple que ça.

Évidemment, avec lui, tout est simple.

– C’est un peu plus compliqué que ça...

– Non, ça l’est pas. Je sais ce qu’Anton t’a proposé, on en a discuté tout à l’heure. J’vois pas ce qui est compliqué là-dedans. Soit tu restes avec nous, soit tu t’en vas.

– Mais toi, tu aimerais que je vive ici ?

– Ça dépend. Tu comptes me remettre la tête dans le sable si je m’incruste dans ton bungalow ?

– Pas besoin que tu squattes mon lit pour ça.

Je me lève, époussette ma robe, puis lui croche le pied pour le faire tomber. Pris par surprise, il s’écroule comme une masse sur le sol. Je ris devant ses yeux écarquillés.

– Aïe ! T’es un bourreau d’enfants, en fait !

– Alors, tu veux de moi dans ta vie ?

– J’te l’ai déjà dit : si le destin nous a mis sur le même chemin, c’est pas pour rien.

Sur cette déclaration, il me tend la main pour que je l’aide à se relever. Lorsque je la saisis, il me tire de toutes ses forces vers lui. Déséquilibrée, ma tête part en avant. Benito se décale juste avant qu’elle ne le percute et je finis ma course le nez enfoncé dans le sable.

Je vais le tuer.

– Fais ta prière !

Je recrache des grains de sable et m’essuie le visage dans ma robe.

Benito s’esclaffe. Des larmes perlent au coin de ses cils, tant il se marre. Il me lance un dernier regard goguenard, puis pique un sprint en direction de l’hôtel.

– C’est ça, cours, morveux !

Je m'élanche à sa poursuite, tandis qu'il galope comme un lapin. J'avais oublié qu'à cet âge, les mômes avaient de l'endurance. Saleté de gosse !

– Tu sais quoi ? Je vais RESTER ! Juste pour pouvoir te faire la misère. Parce que je n'aurais pas assez d'une vie pour me venger. Tu vas souffrir, Benito !

Ce dernier s'arrête net dans son élan, comme s'il y avait une barrière invisible devant lui. Il se retourne, médusé.

– Tu quoi ? Tu vas rester ? Pour de vrai ?

Est-ce de la joie qui brille dans ses prunelles ?

– Comment veux-tu que je me venge, sinon ?

– Super. Ça te laissera le temps d'apprendre à courir dans ce cas. Tu pourras peut-être un jour me rattraper, glousse-t-il.

Aussitôt, il cavale de plus belle. Et je me retrouve seule face à ma prise de décision.

Une décision totalement dingue. Délirante. Inconsciente.

Et en même temps, si logique.

37. La bonne décision

♫ Keen'V, « Ma vie au soleil »

J'éclate de rire, les yeux levés vers le soleil couchant.

Je vais rester.

Anton a tort : c'est insensé, totalement irresponsable. Malgré tout, mon instinct me dit que c'est la bonne décision. Cette perspective ravive le feu qui s'était éteint en moi. Je pourrais presque sentir la chaleur vibrante de mon âme, dont les flammes renaissent dans un crépitement de joie. Comme l'expliquerait mon bel alien, mes lucioles brillent à nouveau.

Parce que c'est ici que je dois être. À leurs côtés.

Je ne sais pas ce que cela signifie, ni tout ce que cela implique. Il est trop tôt pour mettre des mots sur mes émotions, pour tenter de les analyser ou de les décrypter. La partie rationnelle de notre esprit n'est pas toujours notre meilleure alliée : parfois se laisser porter par la vague, sans réfléchir, est la solution. C'est ainsi que l'on parvient à sortir la tête de l'eau, à ne pas se noyer. C'est ainsi que je me sauverai, que je me libérerai de mes tourments.

Le destin m'offre une seconde chance, je compte bien la saisir.

Je vais rester.

Je ris à nouveau aux éclats, shootée par toute cette adrénaline qui circule dans mes veines.

– Tu m'as l'air de bien bonne humeur.

Mes yeux quittent le ciel pour se river sur l'homme qui a su, par je ne sais

quel sortilège, ranimer mon cœur meurtri. Il est l'un des responsables de ce sentiment d'ivresse qui m'envahit et éveille à nouveau mes sens. Tout me paraît plus coloré, plus vif, plus lumineux, plus... beau. Comme si la vie avait repris ses couleurs et que le spectre sous lequel je la regardais n'était plus altéré par les ombres du passé.

– Ta suggestion de ce matin était sérieuse ?

– Je ne suis pas du genre à lancer de telles propositions en l'air. Bien sûr qu'elle l'était.

– Mais... je ne comprends pas. Pourquoi voudrais-tu de moi ici ?

Anton me saisit par la taille pour rapprocher mon corps du sien. Sa bouche est maintenant si près qu'au contact de son souffle chaud, mon épiderme se couvre de chair de poule. Ses lèvres frôlent mon oreille tandis qu'il murmure d'une voix suave :

– Ça, tu n'es pas encore prête à l'entendre.

Ses dents s'attardent sur mon lobe, elles le mordillent de la plus exquise des façons. Puis sa langue trace un sillon enflammé sur la peau délicate de mon cou. Mes paupières se ferment, mon pouls se déchaîne. Je gémiss, incapable de résister à ce désir qui me consume.

– Je ne veux pas que ça influence ta décision, reprend-il. C'est à toi, en ton âme et conscience, de faire ce choix.

J'ouvre les yeux pour les planter droit dans les siens.

– Et si je voulais rester ?

Anton me prend dans ses bras. Mes pieds décollent du sol quand il me soulève en poussant un cri de joie.

– Je savais que tu ferais le bon choix. Allons fêter ça.

Aussitôt dit, il m'entraîne vers le bar de la plage, où les vacanciers s'animent avec gaieté.

Anton réclame deux Paradise Island, un cocktail à base de rhum, de jus de papaye et d'autres ingrédients qu'il tient secrets. Depuis que j'y ai goûté, je suis accro : c'est un vrai délice pour les papilles.

Étonnée de ne pas trouver l'homme à la mine patibulaire et au sourire flippant, je demande :

– Où est Ernest ?

– Il est déjà parti à Huahine pour la compétition qui débute demain. La première étape se déroule là-bas. Ils ont presque quarante-cinq kilomètres à parcourir en haute mer pour rejoindre Raiatea.

– Ah oui, c'est vrai. Ça me fait bizarre qu'il ne soit pas derrière le comptoir. On s'habitue vite.

J'observe d'un œil circonspect la chose qui le remplace : petite avec des yeux globuleux et qui saute partout.

– En comparaison, le nouveau serveur ressemble à un chihuahua sous ecsta.

Mère nature est vraiment cruelle avec certains...

Anton rit de ma description.

– Même de bonne humeur, tu dis des vacheries, en réalité.

– Je ne fais qu'énoncer la vérité.

– Allez, viens ma dragonne. On va danser.

Danser ?

– Je ne crois pas, non.

– Oh, si ! Tu vas me montrer comment tu bouges ce joli petit corps.

Tandis que je recule, il s'approche tel un prédateur sur le point de dévorer sa proie. D'une poigne ferme, il m'agrippe pour m'attirer à lui. Les mains à plat sur son torse, je tente de l'éloigner. De m'éloigner.

Anton est un roc. Ainsi prisonnière de ses bras, je n'ai pas d'échappatoire.

Son bassin chaloupe au son de la musique.

– Je veux sentir tes hanches se frotter aux miennes.

Les mains toujours posées sur ses pectoraux, je perçois son cœur qui tambourine contre ma paume. Il bat aussi fort que le mien.

Ses mouvements s'accroissent. Ils me liquéfient sur place. Ce maudit alien a un déhanché à se damner. Son corps bouge au rythme des percussions et, très vite, je me prends au jeu. Impossible de résister à son attraction.

Nous dansons ainsi, collés-serrés, toute la soirée.

Lui, sans ses chaussures, et moi, juchée sur mes talons, nous avons presque la même taille. Nos bouches se frôlent, se taquinent, s'effleurent dans des caresses aussi légères qu'une plume, sans jamais toutefois se sceller l'une à l'autre. Ce jeu est une torture. Une divine torture qui me met au supplice. À tout moment, je risque de lui sauter dessus. Lui aussi est excité, je le sens bien. Néanmoins, j'ai l'impression qu'il contrôle ses pulsions mieux que moi.

Soudain, la musique s'arrête.

Anton lève son regard sur l'horloge murale au-dessus du bar.

– Oh. Waouh. Il est déjà cette heure-là ! J'ai bien peur que la fête ne soit finie.

Il me lance une œillade dépitée tandis qu'il me raccompagne à mon bungalow. Une fois devant ma porte, ses lèvres se posent avec bien trop de délicatesse sur les miennes.

Je grogne de frustration.

– On doit être en forme demain pour encourager Ernest. Je viendrai te réveiller à l'aube, OK ?

Il me donne un dernier chaste baiser et se dirige vers son propre bungalow.

– Fais de beaux rêves, Kate.

J’y crois pas ! Il ne va pas me planter, si ?

Hébétée, j’appuie ma tête contre la porte, les yeux fixés dans le vide. Lorsque je reprends mes esprits, je n’ai plus la notion du temps... Peut-être s’est-il écoulé une minute ou une heure. Peu m’importe ! Il est hors de question que cette soirée s’achève de cette manière. J’ai d’autres projets, beaucoup plus attrayants. Et cette fois-ci : je n’ai pas bu !

D’un pas décidé, je franchis les quelques mètres qui séparent nos logements.

Le sel de mer a érodé ses neurones plus gravement que je ne l’imaginai, s’il pense pouvoir s’en sortir ainsi.

Mon poing tambourine le bois dans un vacarme à réveiller les morts.

Un instant plus tard, un Anton seulement vêtu d’un boxer noir m’ouvre.

– Qu’est-ce qui se passe ? s’alarme-t-il aussitôt.

Je le pousse d’un coup d’épaule pour pénétrer dans sa chambre.

– Ferme la porte.

Il s’exécute, non sans me lancer un regard interrogateur.

Je déglutis, un brin nerveuse.

Sans un mot, je dégrafe ma robe qui tombe à mes pieds. Je l’enjambe tandis que mes mains s’activent sur mon soutien-gorge. J’émets un soupir tremblant, puis me déleste de ma culotte.

– Qu’est-ce que tu... ?

– À part le cocktail de tout à l’heure, je n’ai pas avalé une goutte d’alcool.

Benito ne dort pas à côté de nous dans un hamac. Nous sommes seuls, et je suis nue.

– Je vois ça.

J’observe le mouvement de sa pomme d’Adam pendant que ses yeux parcourent mon corps offert.

– Tu vas encore me repousser ?

– C’est m’octroyer bien plus de self-control que je n’en possède. Je ne suis pas un saint, Kate.

Ses pupilles dilatées brillent d’un éclat de lubricité qui me tire un frisson.

Lorsqu’il fond sur moi pour m’embrasser avec passion, je sais que la partie est gagnée. Il place ses mains sous fesses pour me soulever. Je m’accroche à son cou et mes jambes viennent encercler sa taille, tandis qu’il me porte jusqu’au lit. Anton dévore ma bouche avec un appétit que je ne lui connaissais pas. J’ai le sentiment d’avoir réveillé la bête, cela redouble mon excitation.

– Tu me rends fou, gronde-t-il, le front collé au mien, en essayant de reprendre son souffle.

Je le déleste de son caleçon, seul obstacle qui fait encore barrière entre nos deux corps.

– Tant mieux.

– J’ai envie de te goûter, de m’enivrer de l’odeur de ta peau, susurre-t-il d’une voix suave en amorçant une descente vers mon entrejambe.

Je le retiens, une main dans sa tignasse.

– Pas le temps pour les préliminaires ! Je te veux en moi, tout de suite !

Mon ordre claque. Un sourire carnassier étire pourtant les lèvres de mon alien.

Les yeux plantés dans les miens, il baisse la tête en direction de sa cible.

– Tu es sûre ? me questionne-t-il après avoir plongé en moi sa langue... douce, chaude, humide. Quel dommage.

Il s'essuie la bouche du revers de la main, puis ouvre le tiroir de la table de nuit.

Je me fustige intérieurement. Je me mettrais des claques ! Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ? Depuis quand on refuse un cunni ? Jamais !

Je soupire. Anton glousse devant ma mine dépitée.

– Moi aussi j'ai un goût de trop peu sur les lèvres, s'amuse-t-il. Mais, c'est toi la cheffe.

Je bougonne de plus belle, il éclate d'un rire joyeux.

Une fois le préservatif enfilé, Anton se positionne entre mes jambes. Sa bouche effleure mon oreille :

– Peut-être qu'après, je pourrai finir ce que j'ai commencé.

Il prononce ces paroles tout en me pénétrant d'une lente poussée.

Un oui d'extase s'envole dans les airs. Bientôt, nos bassins s'animent dans une danse déchaînée. Aucun de nous ne parle, bien trop occupés à se caresser et à s'embrasser. Mes mains agrippent tantôt son cou, tantôt ses fesses – aussi fermes que je l'imaginai. Les siennes sont partout : sur mes hanches, mes seins, mon sexe. Mes ongles griffent son dos. Nos corps claquent, nos râles envahissent la pièce. Le temps semble suspendu, perdu dans cet abîme de plaisir. Je ne saurais dire combien de minutes ou d'heures se sont écoulées. Tout ce que je sais : c'est ça que je veux, lui tout entier.

38. Une déclaration, ma déclaration...

♫ Sting, « Fragile »

Je m'étire. Mon corps courbaturé proteste, pourtant je soupire de bien-être. Cette sensation est délicieuse. J'ai encore l'impression d'être empli. Cette nuit m'a comblée au-delà de mes espérances. Anton possède un de ces coups de reins ! Aussi indécent que divin. J'en rougirais presque à y repenser.

Il est allongé sur le ventre, le drap dévoile son dos musclé ainsi que le début de son fessier sculpté. Je l'observe avec une certaine fascination. Cet homme est un mystère. Il a tout pour plaire : il est beau, gentil et financièrement pas à plaindre – enfin, j'imagine. Il pourrait avoir toutes les femmes à ses pieds ; sa démonstration de cette nuit en est une nouvelle preuve. Pourtant, pour une raison qui m'échappe, il a jeté son dévolu sur moi, la garce de service.

Est-ce de la pitié qu'il ressent à mon égard ? Agit-il par charité ? Par besoin de rédemption ?

Il n'a pas réussi à sauver sa femme, alors peut-être pense-t-il se racheter en me libérant de mes démons...

Cette idée me déplaît. Mon estomac se noue tandis qu'un goût âcre envahit ma bouche.

Lorsque je pose le regard sur son visage, deux billes aux prunelles incandescentes me contemplent. Je plonge dans ses iris aux couleurs si particulières. Ce matin, le caramel semble plus étendu, comme s'il avait grignoté le côté azuré de son œil gauche.

Pourquoi sa beauté s'accroît-elle un peu plus chaque jour ?

Il lève la main. Deux de ses doigts effleurent ma joue, la caressent en douceur jusqu'à la base de mon cou, avant de saisir une mèche de mes cheveux qu'il replace derrière mon oreille.

Ma cage thoracique se comprime sous les pulsations désordonnées de mon cœur.

Pourquoi ce fichu geste me perturbe-t-il à ce point ?

- Bonjour, ma dragonne. Bien... ?
- Pourquoi tu veux que je reste ici, avec toi ?

Ma voix gorgée d'agressivité mêlée de peur le surprend. Il cligne des paupières avant de froncer les sourcils.

- Qu'est-ce que j'ai loupé pendant que je dormais ?
- Rien. Réponds à ma question.

J'expire doucement l'air de mes poumons.

- S'il te plaît.

Ses yeux s'agrandissent sous l'effet de la surprise.

– *S'il te plaît ?* Waouh. OK. (Il soupire.) Mais avant, explique-moi pour quelle raison ça te turlupine ?

Parce que j'ai besoin d'être rassurée.

Je hausse les épaules.

- Je veux savoir, c'est tout.
- Mmh. (Sa mine se fait suspicieuse.) Je dois d'abord prendre quelques précautions.

Aussitôt, il roule sur le côté afin de venir m'écraser de son poids tandis que ses mains s'emparent des miennes pour les maintenir au-dessus de ma tête. Ainsi entravée, je suis incapable du moindre mouvement. Respirer m'est

même laborieux.

Je gémis :

– Tu as l'intention de me tuer par étouffement ?

Anton sourit, néanmoins il se redresse en appui sur ses coudes.

– J'ai peur que tu paniques quand tu connaîtras ma motivation. Donc je m'assure que tu ne t'enfuis pas à la nage sitôt après.

– Tu comptes me séquestrer dans tes bras pendant le restant de mes jours, dans ce cas ?

Pourquoi mon palpitant s'emballe-t-il si fort ? Est-ce cette pensée qui l'excite autant ?

Il y a quelque chose en moi qui ne tourne pas rond aujourd'hui. Je le sens au plus profond de mes tripes.

– S'il le faut, oui.

Soudain, son petit air taquin disparaît. Ses traits arborent une expression sérieuse.

Je déglutis. Je ne suis plus si sûre de vouloir l'entendre.

– Je t'ai déjà raconté que lorsque j'ai croisé ma femme la première fois, je suis tombé amoureux ?

J'acquiesce. La boule formée dans mon estomac remonte le long de mon œsophage pour venir obstruer ma trachée.

– J'ai toujours pensé que la foudre ne frappait qu'une fois au même endroit. Elle m'avait percuté, il y a douze ans, c'était donc inimaginable que cela m'arrive à nouveau. Puis, une furie a débarqué dans mon hôtel. Une grande blonde, vêtue d'une jupe de tailleur rouge et d'une blouse blanche qui laissait entrevoir son soutien-gorge en dentelle en dessous. Elle était pieds nus, de nombreuses mèches rebelles s'étaient échappées de son chignon qui

avait connu de meilleurs jours, des perles de sueur ruisselaient sur ses tempes, néanmoins elle gardait le port altier d'une reine. Parce qu'elle avait tout d'une reine. La tête haute, l'allure fière, je l'ai détaillée tandis qu'elle marchait d'un pas décidé en direction de l'accueil. Elle tenait dans sa main un escarpin qu'elle brandissait comme une arme. Assis sur l'un des fauteuils de la réception, j'étais incapable de détacher mes yeux de cette apparition. Je savais qui elle était, j'attendais sa venue, cependant je n'étais pas préparé à ressentir toutes ces émotions. Je l'ai écoutée fulminer, se plaindre, geindre. Plus elle râlait, plus mon sourire s'agrandissait. Plus elle gesticulait, plus mon pouls s'accélérait. Alors, j'ai décidé de me présenter. Quand mon regard s'est perdu dans le sien, cette sensation étrange qui naissait au creux de ma poitrine est devenue une certitude. Parce qu'à l'intérieur, j'y ai perçu bien plus qu'une femme en colère...

Anton ferme les paupières un court instant avant de me fixer avec une intensité telle que j'en tressaille.

– J'y ai vu l'autre moitié de mon âme, celle que je pensais morte à jamais. (Il sourit.) Aussi sûr que Benito aime le *poë* à la banane, je savais que c'était toi. Que tu m'étais destinée.

Je bats des cils. Ses paroles cheminent lentement jusqu'à mon cerveau, il me faut quelques secondes pour en saisir toute l'ampleur.

Abasourdie ? Non.

Stupéfaite ? Non.

Hébétée ? Non.

Choquée ? Non.

Sidérée ? Non.

Aucun de ces qualificatifs ne correspond à mon état actuel. Ils sont tous insignifiants comparés aux émotions qui me traversent.

Anton me scrute. Il attend probablement une réponse, une réaction de ma part.

Seulement, je dois digérer. Non pas sa déclaration... mais la mienne ! Celle qui se trouve juste au bout de ma langue. Trois petits mots qui luttent pour se libérer de ma bouche fermée.

Comment est-ce possible ?

Luca a trimé plus d'un an avant que je lui avoue mon amour et, là, en moins de quinze jours, l'air marin m'a tellement liquéfié les neurones que je suis à deux doigts de me jeter sur lui pour le demander en mariage. Enfin, non, pas en mariage – il ne faut pas exagérer. Malgré tout, ce sentiment dérangent est bien présent. Je le sens sous-jacent, sous ma peau, sur ma peau, circulant dans mes veines, court-circuitant mes terminaisons nerveuses. Je ploie sous sa force. Mon cœur hésite entre se rétracter ou se gonfler à en exploser. Mes muscles se contractent, mes traits se figent.

– Tu as l'intention de te carapater ? s'enquiert mon bel alien, la mine sombre.

Il est vrai que mon attitude est trompeuse. Il m'imagine sûrement échafauder un plan pour me sortir de cette galère. Sauf qu'il est loin du compte.

– Non.

Un simple mot murmuré dans un souffle, mais énoncé avec tant de sincérité qu'il ne peut en douter.

Anton m'embrasse. Un baiser doux, riche de promesses et d'espoir.

– OK. (Ses lèvres se posent à nouveau sur les miennes.) On doit s'habiller. Les autres doivent déjà nous attendre pour aller à Raiatea.

Sa main claque ma fesse tandis que je me lève.

Soulagée, je pousse un soupir. Le sujet est clos.

Un jour viendra, mon cœur sera prêt à s'ouvrir.

Un jour viendra, je serai prête à lui dévoiler mes sentiments.

Un jour viendra, oui...

Mais pas aujourd'hui.

39. La *Hawaiki nui Va'a*

Depuis ce matin, dès qu'Anton me regarde, son expression oscille entre amusement et inquiétude. Je me demande ce qu'il perçoit en moi pour lui procurer cet effet. Je suis pourtant plus ou moins sereine. Le moins étant apparemment plus flagrant.

Nous sommes partis à l'aube à Raiatea, accompagnés d'Erena, de sa fille Hina, ainsi que de Benito et Tavi, un des sauveteurs glandeurs de Paradise Island. Avant d'arriver sur place, j'avoue sans honte que l'idée de poireauter, à scruter l'horizon en quête de la première pirogue, ne me bottait que moyennement. Pour ne pas dire, pas du tout. Toutefois, j'étais loin d'imaginer l'événement que cette compétition représentait aux yeux des Polynésiens et des touristes venus spécialement pour l'occasion. L'animation festive m'a tout de suite mise dans le bain. Alors, quand le premier *va'a* apparaît dans mon champ de vision, je hurle à pleins poumons, surexcitée. Je ne sais pas de qui il s'agit, je m'en cogne comme de ma première chemise, malgré cela, prise par la liesse des supporters, j'applaudis à tout rompre.

– Bien joué, les gars ! Vous les avez tous défoncés ! Youhou !

– Du calme, Kate, se marre Anton. C'est Ernest qu'on doit soutenir, pas ses adversaires.

Ah oui, c'est vrai.

– Ce n'est pas l'équipe d'Ernest ? Mince ! Mais qu'est-ce qu'il fout, cet abruti ? Il prend des photos du fond marin ou quoi ?

Une deuxième pirogue suivie aussitôt d'une troisième passe la ligne d'arrivée.

– Et là, c'est Ernest ?

– Toujours pas, marmonne Benito, boudeur.

Les *va'a* défilent, les applaudissements abondent, l'ambiance est survoltée... Sauf qu'il n'y a aucun Ernest en vue.

– On est venus supporter l'équipe des losers, formidable.

Je soupire, dépitée. Anton m'embrasse la tempe avant de passer son bras autour de mes épaules.

– Le principal, c'est de participer.

Mouais...

Un siècle plus tard, alors que la plupart des concurrents sont sur la plage à poser pour les photographes, Ernest termine enfin sa course.

– Bravo ! Bravo ! s'exclament à l'unisson les têtes de pioche qui m'entourent.

Je les regarde, sidérée par leurs réactions !

Bah, allez-y, félicitez-les parce qu'ils sont arrivés derniers ! Normal...

– C'est pas trop tôt ! Vous vous êtes crus en croisière découverte ? C'est pas possible d'être aussi mauv... !

Mon alien me muselle, sa paume plaquée sur ma bouche. Puis, il me chuchote à l'oreille :

– Je me dois de t'informer que tu es nulle pour les encouragements.

Je retire sa main d'un geste agacé.

– Je n'aime pas perdre ! Sérieux, parcourir tous ces kilomètres pour les voir se vautrer en beauté, c'est... ! (Je souffle pour tenter de me calmer.) Je vais devoir recadrer Ernest. Je suis sûre qu'avec un coaching approprié, il doit pouvoir se sortir les doigts du...

– Tu vas coacher Ernest ? m'interrompt-il.

– Ne prends pas cet air étonné. Je suis un très bon coach !

– Mais... Tu t’y connais en *va’a* ?

Je lève les yeux au ciel.

– Le plus important, c’est la motivation. Pas besoin d’être une experte pour tous les pulvériser.

Anton glousse.

– Ma dragonne... parfois, tu me fais peur. C’est une course de pirogues, pas un combat de catch.

Le soir, la fête est à son paroxysme dans les rues de Raiatea. Il y a du monde partout. L’ambiance est joviale et agréable. Il flotte dans l’air un parfum de gaieté, comme si la bonne humeur se transmettait par simple contact.

Attablés dehors sur des tabourets en plastique peu confortables, nous finissons de manger un plat digne de Gargantua. Je n’étais pas chaude au départ pour dîner dans ce genre de boui-boui rudimentaire où une camionnette fait office de restaurant, cependant Erena m’a certifié que la nourriture y était excellente. Selon elle, ces roulottes (c’est ainsi qu’on les nomme) sont incontournables en Polynésie. Passé ma réticence, je dois reconnaître que je n’ai jamais autant mangé. Mon assiette, composée de poulet *fafa*, de poisson cru, de riz, de chips de taro et de courgettes, pourrait sans nul doute nourrir un pays à lui tout seul. Les portions sont énormes ! L’ancienne Kate, celle à la petite voix mesquine, aurait sûrement crié haut et fort que c’est la raison pour laquelle plus de la moitié de la population ici est obèse. Comme je ne suis plus cette personne, je ravale ma morgue dans une grimace. Il y a plus important à songer.

À part la conversation de ce matin.

Ça, c’est interdit. J’en ai barricadé les accès.

Je préfère méditer sur notre défaite de tout à l'heure, plutôt que de ressasser tous ces sentiments inappropriés et bien trop précoces qui me vrillent le cœur. M'occuper de notre loser du jour accapare mes pensées, et c'est tant mieux.

Cet innocent est fier de sa performance. Une chance pour lui que je sois là pour prendre les choses en main. Ensemble, nous avons élaboré une stratégie. Ou plus exactement, j'ai élaboré une stratégie, puisque Ernest s'est contenté de froncer les sourcils.

Une fois mon plan expliqué de façon détaillée, ce dernier finit par s'exprimer d'un timbre monocorde :

– C'est gentil, madame Katheleen, mais ce que tu proposes n'est pas légal.

Je soupire.

– Tu veux gagner ou pas ? Il faut parfois se mouiller dans la vie. On n'a rien sans rien.

Ernest sourit – de son sourire flippant – puis sans même daigner me répondre, se lève et nous salue.

– Je vais me coucher pour être en forme demain. *Nana*⁸ mes amis.

Je rumine dans ma barbe. S'il n'emploie pas ma méthode, c'est d'un miracle dont il aura besoin, pas d'une nuit de sommeil.

Je me tourne vers Anton.

– J'ai vu qu'on pouvait louer un bateau pour être au plus près de la course. Ce serait idéal pour demain, non ?

– Tu ne veux pas suivre la pirogue depuis la plage ?

– Même avec un haut-parleur, Ernest n'entendra pas mes consignes. En plus, au cœur de l'action, ce sera bien plus palpitant.

– OK, mais je te préviens, les armes et les explosifs sont interdits à bord.

– Ha ha ha. T'es un comique, toi. Je veux les massacrer seulement au sens

figuré.

Ou presque...

Le lendemain, après une courte nuit, nous sommes sur le pied de guerre. Cette fois, la course sera rapide. Il n'y a que vingt-six kilomètres entre Raiatea et Tahaa.

Autant sur la berge que dans l'eau, la foule est impressionnante. Il y a tellement d'embarcations que nous sommes vite coincés dans un mini-bouchon.

Des embouteillages dans le lagon, c'est la meilleure !

Entre les bateaux officiels des organisateurs, l'assistance médicale, ceux qui sont chargés de suivre les équipes pour le ravitaillement ou les réparations diverses, sans compter la profusion de touristes, c'est un bordel inimaginable.

– Poussez-vous de là ! Bande d'abrutis !

Excédée par ces idiots qui nous bloquent le passage, je sens la moutarde me monter au nez.

La course vient de débuter et, déjà, Ernest est en mauvaise posture. Hors de question qu'ils perdent à nouveau !

Anton m'a briefée ce matin pour m'expliquer un peu le fonctionnement des équipes. Elles sont composées de six membres : cinq rameurs et un barreur. À l'avant, le *fa'ahoro* est le leader, c'est lui qui impose le rythme. En dernière position, c'est celui que l'on appelle le *peperu*, il est chargé de diriger la pirogue. C'est la place qu'occupe Ernest. Son poste est crucial puisque selon sa navigation, le *va'a* prendra ou non de la vitesse. Le but étant d'utiliser le mouvement des vagues pour gagner en rapidité.

La houle plutôt agitée aujourd'hui devrait les aider à progresser. À moins qu'elle ne les coule. D'après ce que j'ai compris, les rameurs doivent écoper souvent les embruns qui s'engouffrent dans la jupe du bateau, s'ils ne veulent pas finir au fond de l'océan.

Les minutes défilent, mes espoirs de podium s'envolent.

Je soupire.

– On va encore être derniers !
– Et alors ? s'étonne Benito face à mon emportement soudain. C'est pas si grave. L'important, c'est de participer.

Rhaaa !

– Je t'explique un truc : c'est une expression inventée par les losers pour se donner bonne conscience. Parce qu'en réalité, participer pour perdre, c'est naze. Totalement naze !

– Mais on passe un chouette moment tous ensemble, c'est pas ce qui compte ?

– Mouais. Il serait meilleur si Ernest se bougeait un peu plus !

– N'accable pas ce pauvre Ernest, intervient Anton. Tu ne connais pas tout sur lui. Participer à la *Hawaiki Nui Va'a* est un défi personnel qu'il s'est lancé. Un vrai challenge. Il est en rémission d'un cancer de la prostate qui a bien failli lui coûter la vie. Son but n'est pas de finir premier, mais bel et bien de concourir pour se prouver qu'il en est capable. Cette compétition est très physique. En trois jours, ils parcourent cent vingt-huit kilomètres, seuls les plus grands sportifs réussissent cet exploit.

Je me renfrogne.

– Raison de plus pour qu'il gagne.

Puis, prise d'une illumination, je mets mes mains en porte-voix :

– Ernest ! Dirige-toi vers ta droite ! À droite ! Si tu te rapproches assez près de la pirogue verte, tu pourrais en amocher quelques-uns avec ta rame !

Tends ton bras au max ! Ernest ! Tu m'écoutes ?

Ma poitrine se soulève avec force, l'adrénaline qui court dans mes veines affole mon palpitant.

– Si j'avais su que les compétitions te mettaient dans un tel état, j'aurais réfléchi à deux fois avant de t'inviter, glousse mon alien. Le fair-play, tu ne connais pas, visiblement.

– Je ne veux pas qu'il perde, c'est tout !

Pour une raison inexplicable, sa victoire me tient à cœur.

– Il n'y a que toi qui le perçois ainsi, déclare-t-il avec douceur. Pour nous, il a déjà gagné. Nous sommes fiers de lui, de sa performance.

Ces mots me percutent de plein fouet. Je n'ai jamais voulu être méchante. Pas avec Ernest.

– Demain sera l'étape la plus éprouvante, avec plus de quatre-vingts kilomètres à effectuer en haute mer, m'explique-t-il. Il s'est entraîné chaque jour pour cet événement, ne lui gâche pas son plaisir, s'il te plaît. Je sais que tu penses agir au mieux, seulement l'énergie positive est plus appréciée. On oublie les menaces et on le félicite, OK ?

Piteuse, j'acquiesce, les épaules voûtées.

Quand notre barman-réceptionniste termine sa course – trente minutes après les premiers –, je siffle d'approbation. Anton et Benito ont raison : gagner va bien au-delà des marches d'un podium. Le bonheur qui irradie les traits d'Ernest lorsqu'il vient à notre rencontre en est la preuve.

Le lendemain, postée devant l'écran géant installé pour l'occasion dans le hall de l'hôtel où nous séjournons, je hurle de joie lorsqu'il achève l'ultime épreuve – en bon dernier. Le caméraman zoome sur lui au moment où il s'extirpe de l'embarcation. Ses yeux brillants de larmes me bouleversent. Non seulement je suis fière de sa prouesse, mais je me sens également grandie par cette leçon de vie. Prête à affronter mes sentiments et ainsi me

plonger corps et âme dans cet avenir qui me sourit.

Du moins, c'est ce que je croyais...

Jusqu'à ce que mon univers s'écroule à nouveau.



[8](#) Signifie « au revoir » en tahitien.

40. Le calme avant la tempête

Nous rentrons à Paradise Island le vendredi en fin de matinée. Je suis dans un tel état de fatigue que je lézarde tout l'après-midi au bord de la piscine. Chapeau de paille vissé sur la tête, lunettes de soleil sur le nez et... magazine people dans les mains. (Que ce soit clair : même sous la torture, je nierais l'avoir acheté de mon propre gré !) C'est un ramassis de conneries à l'intérieur, seulement pour reposer ses neurones exténués, c'est idéal. En plus, je peux critiquer sans craindre de vexer quiconque.

Anton, de son côté, est en réunion avec Paco depuis au moins deux bonnes heures. (C'est lui qui dirigeait l'hôtel en son absence.) Son planning aujourd'hui est chargé, nous ne pourrons nous voir que dans la soirée. Toutefois, nous avons prévu d'aller tous les deux à Maïo-oi demain pour acheter de nouveaux équipements de plongée en vue de l'ouverture prochaine d'un club nautique. Club nautique dont je serai la gérante !

Cela me semble encore invraisemblable. J'ai du mal à imaginer que mon rêve, celui que j'ai enterré il y a des années en même temps que mes espoirs, est sur le point de se réaliser. Tout comme mon cœur et mon âme qui s'animent à nouveau avec un entrain qui me fait limite peur.

La nuit tombée, mon alien me rejoint pour dîner.

– Il y a une fête tout à l'heure sur la plage en l'honneur d'Ernest. Ça te dit ?

Je soupire, peu enthousiaste.

- Laisse-moi deviner... Chants et danses traditionnels ?
- C'est pour le folklore, les touristes veulent du dépaysement.
- Y aura un Haka, au moins ?

Il opine du chef, un rictus au coin de la bouche.

Songeuse, je tapote ma lèvre.

– Je pourrai te kidnapper après pour abuser de ton corps ?

Anton glousse. Ses yeux se voilent de désir alors qu’il affirme d’une voix suave :

– C’est moi qui vais profiter du tien. Je vais m’en abreuver jusqu’à plus soif, m’en nourrir jusqu’à t’étourdir de plaisir. Une fois repu, si tu es toujours vivante, tu pourras user à ta guise du mien, il sera à ton entière disposition.

À ses mots, une boule d’excitation me liquéfie le bas des reins. Anton me contemple avec amusement. Mon poulx bat si fort que je ne serais pas étonnée qu’il le perçoive de sa place.

– Ce programme te convient-il ? As-tu des objections ?

– Si on pouvait passer directement à l’*after*, ça m’arrangerait. (Je souris.) Quoique... j’avoue que j’aime t’observer danser. Il n’y a pas mieux comme mise en bouche.

Main dans la main, nous nous dirigeons vers la plage. Mon bel alien monte ensuite sur l’estrade qui jouxte le bar avant de s’emparer du micro pour féliciter son ami. Je m’attends à ce qu’Ernest l’accompagne sur scène, qu’il prenne la parole ou je ne sais quoi d’autre, néanmoins ce dernier se contente de poser une main sur son cœur en signe de remerciement face à la foule qui l’ovationne, puis il disparaît derrière le comptoir.

Tant mieux. Je n’ai jamais aimé les discours larmoyants.

Plus tard, assise sur un rondin de bois, je scrute les danseuses se déhancher en rythme. Cela me rappelle la première fois où j’ai assisté à un de leurs spectacles. Je n’étais pas du tout dans le même état d’esprit. Je me demandais ce que je foutais là et comment j’allais pouvoir me tirer au plus vite de *Fucking Island* – nom qui me paraissait alors approprié.

J'ai l'impression que c'était il y a une éternité et non quelques jours, tant j'ai changé depuis.

Un moustique vient me tenir compagnie. Je le scrute pendant qu'il se gorge de mon sang. Lorsque je l'estime rassasié, je souris... avant de l'exploser d'une claque bien sentie.

Je veux bien changer, oui, mais il y a des limites !

Au loin, je distingue le morveux. Je lève la main pour lui signaler ma présence.

Il a une mine de déterré.

– Ça va ?

– Oui, je suis juste fatigué.

– Bah, va te coucher alors !

Benito détourne le regard. Il hausse les épaules avec désinvolture, en totale contradiction avec les émotions qui émanent de son être et l'enveloppent d'un halo sombre.

Le chagrin. La douleur. La perte.

Sentiments familiers qui me sont faciles à identifier.

Derrière les sourires de ce gamin, il y a en lui une fêlure qui ne s'estompe jamais complètement. La plupart du temps, elle est quasi imperceptible, parce que ce gosse est un vrai rayon de soleil. Quelquefois néanmoins elle est bien plus visible. Peut-être est-ce la fatigue qui la met en exergue, cela doit être plus difficile à cacher dans ces moments-là.

– J'ai pas envie.

Il murmure cette phrase évasive, et moi j'entends autre chose. J'entends ce qu'il ne prononce pas.

Nous regardons en silence le Haka devant nous. Je dévore Anton des yeux,

le déshabille par la pensée. Je ne me lasse pas d'observer son corps se mouvoir avec aisance. Il dégage une bestialité, une virilité et un sex-appeal qui trouvent écho au creux de mon ventre. Lorsque la danse se termine, je chuchote un mot au morveux pour qu'il ne bouge pas, puis me dirige vers l'homme qui a ranimé mon cœur.

– Je ne te demande pas si tu as apprécié le show, l'appétence dans tes pupilles est suffisamment explicite, se vante-t-il en m'enlaçant. J'ai bien cru que tu allais me sauter dessus devant tout le monde.

C'était l'idée, effectivement.

– On s'éclipse ?

– Non. Il y a un changement de programme.

Je lui offre un soupir dépité, avant de tourner la tête en direction du morveux qui fixe le sol d'un air absent. Anton suit mon regard et soupire à son tour.

– Il a une journée off, c'était à prévoir. Quand il est épuisé, il est plus enclin aux coups de blues. Je vais aller le voir.

– Non, laisse. Je m'en occupe. Je sais ce dont il a besoin.

– Ça ne te dérange pas, tu es sûre ?

– Sur une échelle d'un à dix, mon niveau de frustration sexuelle est à cent trente, à part ça, je devrais pouvoir m'en sortir.

– On se rattrapera demain, promis, déclare-t-il tandis que ses lèvres capturent les miennes.

– Y a intérêt !

De retour près de Benito, j'agrippe son poignet et l'oblige à me suivre.

– Où va-t-on ?

– Se coucher, pardi ! Où veux-tu qu'on aille à cette heure ? Par contre, je te préviens : si tu pètes dans mon lit, ton cul va rencontrer la face cachée de la lune ! Interdiction de ronfler également. C'est compris ?

– Et si c'est toi qui pètes ? Parce que l'autre jour, j'ai pas osé te dire, mais...

Je m'arrête net dans mon élan. Mon cou se tord dans une sorte de ralenti. Une fois le morveux dans mon champ de vision, je le mitraille d'une rafale de plombs en pleine tête.

Les yeux plissés, je le questionne d'une voix grondante :

– Tu n'as pas osé me dire quoi, exactement ?

– Rien, rien. Je... Rien. D'accord, pas de prouts au lit. C'est cool, ça me va.

J'éclate de rire, avant de lui taper l'arrière de la tête d'une petite pichenette. Mon bras se glisse sous le sien tandis que je l'entraîne à ma suite.

– Je préfère ça.

Le lendemain, les ronflements sonores de Benito me réveillent. J'hésite un instant à le secouer comme une poupée de chiffon, cependant je suspends mon geste. Il est blotti contre mon flanc : cette sensation est agréable.

Je baisse le regard sous sa touffe de cheveux hirsutes qui me chatouille le menton. Un sourire se dessine sur mes lèvres alors que l'image d'Anton et Benito s'imprime sur mes rétines. Les sentiments qu'ils ressentent à mon égard me sidèrent encore, tant ils sont inattendus.

Inespérés.

Le plus charmant des hommes et le plus incroyable des gamins m'aiment...

Si j'étais romantique, j'aurais presque pu croire aux contes de fées. Un conte de fées des temps modernes qui s'intitulerait : « L'Alien, le Morveux et la Dragonne ». On vivrait heureux tous les trois sur notre petit paradis polynésien et la vie serait belle.

Sauf que je ne suis pas ce genre de personne. Raison pour laquelle lorsque le train me percute à nouveau de plein fouet, je ne suis pas surprise. Certes la

douleur est inévitable, seulement je sais la gérer.

Malgré tout, si j'avais su, j'aurais gardé Benito près de moi. Nous aurions passé notre journée ensemble à nous chamailler, à plaisanter, à rire. Au lieu de ça, j'ai fini par le réveiller, puis je l'ai regardé partir sans imaginer une seconde que c'était la dernière fois que mes yeux se posaient sur son minois adorable. Que c'était la dernière nuit que je passais auprès de lui. Que jamais plus, je ne verrais ses sourires, ni entendrais ses éclats de rire. Que tout serait terminé.

Parce que la garce de vie allait encore frapper.

41. La Dragonne est de retour

Un mois plus tard

Je vais tous les massacrer, les éviscérer un par un et me repaître de leurs cris de douleur. Comme ça, juste pour mon bon plaisir.

J'ouvre la porte de mon bureau et assène d'un timbre glacial :

– Bénédicte ! Si tu n'es pas devant moi dans la seconde avec mon dossier, tu vas très vite rejoindre ta grand-mère ! J'imagine déjà vos retrouvailles, à bavasser de tricots ou... d'asticots !

Fière de ma repartie, je claque la porte d'un coup de pied ferme. Ma chère assistante, pas très futée, passe le chambranle au même moment.

Excellent timing !

Elle crie en se tenant l'arête du nez. Des larmes perlent au coin de ses yeux.

Oups ! Elle va se mettre à chialer et on va encore supputer que c'est de ma faute...

– Arrête ton cirque, je suis sûre que la porte a eu plus mal que toi. (Je lui montre une fissure sur l'encadrement en bois blanc.) Regarde, tu l'as même abîmée !

Bénédicte bredouille ce que j'espère être une excuse avant de geindre d'une voix nasillarde :

- Je crois que je saigne du nez.
- Mais non, c'est de la morve !

Je scrute ses narines rougies, puis grimace lorsque des perles écarlates s'écrasent sur le sol stratifié.

– Rho ! (Je lève les yeux au ciel.) Tu as peut-être deux trois gouttes de sang... mélangées aux litres de mucosités que tu as là-dedans, c'est tout de suite plus impressionnant.

Je lui tends un mouchoir et lui tapote l'épaule avant de lui arracher le dossier qu'elle tient dans sa main.

– Bon, bah, ne reste pas plantée là, va te nettoyer !

C'est dingue ! Il faut tout lui dire à cette fille, même les choses basiques. À croire qu'elle n'a aucun bon sens.

Je souffle. Mes cervicales craquent tandis que je m'étire.

Dexter, tu vas pleurer ta mère.

Un rictus sadique incurve ma bouche à cette pensée. D'un pas décidé, je pénètre dans la salle de réunion. Aussitôt, les murmures se dissipent, les têtes se baissent. J'aime cette sensation.

La Terrible Dragonne Manfrey est de retour.

Je soupire et me répète mentalement mon mantra.

Ne jamais montrer ses faiblesses. Je suis forte. Déterminée. Je n'ai besoin de personne.

Berthier, le big boss, m'invite à le rejoindre. À sa gauche se tient mon ennemi juré. D'ici peu, je lui ferai ravalé son expression condescendante. Monsieur a pris ses aises pendant mon absence, il est temps de le remettre à sa place. Dans notre entreprise, nous sommes sans cesse en compétition, Berthier estime que c'est le moyen le plus efficace pour que nous donnions le meilleur de nous-mêmes. Nous ne travaillons donc jamais en collaboration, mais en concurrence. Le projet le plus percutant sera sélectionné pour être

présenté aux annonceurs. Plus notre portefeuille client est grand, plus notre influence au sein de l'agence l'est aussi. Un échec, et l'on redescend aussitôt d'un échelon. Or la place des nuisibles est, et doit rester, en bas de l'échelle. Dexter a oublié où est sa place, je vais m'assurer de le lui rappeler.

Notre patron nous dévisage tour à tour. Petit, maigrelet, mais l'œil aussi vif qu'un aigle. D'ailleurs, son visage tout en longueur, ses pommettes hautes et son nez aquilin lui confèrent des airs de rapace. Si je n'apprécie pas ses méthodes de travail pour « motiver » ses troupes, je ne renie pas son intelligence. Cet homme n'est pas de ceux que l'on peut embobiner. La gueule de jeune premier et le bagout de Dexter ne suffiront pas à le convaincre. Du moins, je l'espère.

Dexter va se planter. Lorsqu'il tombera, je compte bien le piétiner afin de l'achever comme il le mérite.

Quand ce dernier prend la parole avec son aisance habituelle, je souris. Quand son pitch se termine, mes lèvres s'étirent jusqu'aux oreilles. Comme je l'imaginai, il n'a pas su se positionner et cerner la clientèle. Berthier ne dit rien, néanmoins ses traits pincés s'expriment pour lui.

D'un ton maîtrisé, je commence :

– Merci Dexter pour cette présentation. Elle démontre à la perfection l'approche qu'il ne faut surtout pas avoir. N'oublions pas que notre cible sur ce produit sont les femmes. Un affichage réducteur attirera à coup sûr, et à juste titre, la foudre des féministes. Tout ce que nous ne voulons pas.

Au fur et à mesure, la mine victorieuse de Dexter s'assombrit, tandis que celle de mon patron arbore un air songeur. Il est sensible à mon argumentaire.

À la fin de mon discours, je sais que j'ai réussi. J'ai gagné cette bataille. Ne reste plus qu'à convaincre Castel que mon projet vaut mieux que celui de la concurrence.

Un sentiment de fierté m'étreint, aussitôt neutralisé par une torpeur amère qui ne me quitte pas. Mes victoires ne me comblent pas. Mon travail ne me

satisfait pas. Je m'accroche chaque jour à cet espoir qu'aujourd'hui sera le bon, qu'aujourd'hui je parviendrai enfin à les oublier, à tirer un trait définitif sur eux. Chaque jour, la désillusion n'en est que plus cuisante.

Avant Paradise Island, mon cœur était vide. Je l'avais réduit à sa fonction primaire, parce que j'étais incapable de supporter la souffrance qui m'habitait. Dorénavant, et malgré mes efforts pour l'annihiler de sa substance, il reste plein, entier. Vivant. Je le sens vibrer dans ma poitrine, désireux de libérer les sentiments qui le consomment. La peine, la rage, l'amour.

J'ai beau être méchante, voire abjecte avec mon entourage, rien n'apaise cette douleur qui m'engloutit toujours un peu plus.

De retour chez moi, le manque s'accroît. Il se répand telle une gangrène pour envahir la moindre parcelle de mon être. L'atmosphère est oppressante, ma cage thoracique comprimée. J'ai mal. Si mal.

Alors je pleure. Oui, je pleure. Parce que c'est la seule chose dont je suis capable. Parce que sans cela, la soupape risque d'exploser... et moi de m'éparpiller en un milliard de morceaux.

Je pensais que partir était la solution, l'unique solution qui s'offrait à moi. Que je n'avais pas le choix. La vie m'a envoyé un avertissement clair, l'ignorer aurait été une erreur. Toutefois, j'en viens à me demander si l'erreur n'était pas de m'enfuir...

42. Un ami qui vous veut du bien

Je sèche mes larmes en reniflant. Je suis pitoyable. Les dragonnes ne pleurent pas, elles crachent du feu. Seulement, je n'en ai plus la force, ni même l'envie. J'ai beau essayer de me convaincre qu'incendier les autres, déverser ma fureur sur eux est ce que je désire, je ne ressens en réalité aucune satisfaction. La vérité : je suis triste. Malheureuse comme les pierres. Et sans amis pour me réconforter.

Adam a quitté la boîte à la suite de ma vengeance sournoise. Il travaille dorénavant chez la concurrence, dans une agence où l'ambiance est bien plus agréable. Bénédicte m'a affirmé qu'il se plaisait, je ne peux que la croire sur parole, je n'ai aucune nouvelle de lui depuis mon retour.

Mes yeux se ferment afin d'endiguer un flot de nouvelles larmes. Lui aussi me manque. Bien plus que je ne l'admettrais jamais.

On récolte ce que l'on sème.

Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. Un constat difficile à encaisser.

Alors, soit je me lamente sur mon sort, soit j'agis en conséquence.

Un coup frappé à la porte interrompt ma flagellation mentale. Sûrement la gardienne. Elle me harcèle depuis des lustres pour que j'arrête de déposer mes poubelles devant sa loge. Sauf que ce n'est pas moi la coupable. Autant pisser dans un violon pour qu'elle comprenne l'information. Comme si mon sale caractère et mes coups sanguins justifiaient cette accusation non fondée. Tous me connaissent (et me craignent à bon escient) dans l'immeuble. Cependant, je ne suis pas une crasseuse. J'ai un minimum de savoir-vivre.

Une fois le loquet déverrouillé, j'attaque immédiatement :

– T'en as pas marre d'emmerder le mon... ? (Mes yeux s'écarquillent.)
Adam ?

– Toujours aussi aimable, à ce que je vois.
– Adam ?

Je répète son nom dans une supplique avant de me jeter à son cou.

– Qu'est-ce qui te prend ?

Les bras ballants, il se tient immobile. Puis, il finit par soupirer et par me rendre mon étreinte.

– Bordel, Kate.

Deux simples mots prononcés avec tant de gravité que j'en interprète facilement le sens. « Je t'en veux à mort pour ta conduite, cependant j'éprouve encore de l'affection envers toi pour ne pas souhaiter que tu souffres. »

Nous restons un long moment enlacés, le silence seulement brisé par mes sanglots étouffés. Lorsque je reprends un peu le contrôle de mes émotions, je l'invite à entrer.

Une fois que nous sommes installés dans le salon, il me demande :

– Tu m'expliques ?

La trachée comprimée, je commence :

– Pardonne-moi, Adam. Pour tout ce que tu as enduré par ma faute, pour toutes les méchancetés que je t'ai dites, je suis désolée.

Déconcerté, il bat des cils. Je l'ai rarement vu avec un air aussi choqué. Il réagit enfin et pousse un « oh » stupéfait, puis se contorsionne pour sortir son portable de la poche avant de son jean.

– Tu peux répéter ce que tu viens de dire ? Parle d'une voix bien claire en articulant le plus distinctement possible, s'il te plaît. Le micro de mon

téléphone est capricieux. (Il pianote sur son écran.) C'est bon, ça tourne.

– T'es un abruti.

Ses sourcils se froncent.

– Comment des excuses peuvent-elles virer la seconde suivante en insulte avec toi ?

– Je n'y peux rien si tu es un abruti...

– À qui tu dois des excuses.

– Que j'ai déjà formulées.

– Oui, mais je n'ai pas eu le temps d'enregistrer. Personne ne me croira sinon, boude-t-il comme un enfant.

Je soupire, me lève pour éteindre son téléphone puis me penche vers sa joue couverte d'une barbe de trois jours afin d'y déposer un baiser. Il est encore plus beau que dans mon souvenir. Ses longs cils qui bordent de grands yeux de jade, ses pommettes rosées, sa bouche délicate. Tout chez lui semble précieux, comme s'il avait été façonné avec une minutie d'orfèvre.

– Je suis prête à réitérer mes excuses autant de fois qu'il le faudra, si tu me pardonnes. Pas besoin de preuves.

– Tu pourrais les recommencer devant témoins ? s'enquiert-il soudain d'une voix enflammée.

Je grogne, mais acquiesce néanmoins ; son amitié m'est trop précieuse.

– Je ne vais pas te mentir, Kate, tu m'as blessé, reprend-il cette fois sans masquer sa peine par des pitreries. J'ai lutté avec toi et contre ton sale caractère. Je ne t'ai jamais lâchée, même quand tu faisais tout pour me repousser. Quand Luca et les enfants sont morts, moi aussi j'ai souffert. Pas un jour, je ne me lève sans penser à eux. C'était mon meilleur pote, et Liam et Lincoln... (Sa voix vacille.) J'adorais ces gamins. Je sais que ta douleur était si insupportable que tu as dû te protéger pour survivre. Pour cette raison, j'ai pardonné tes injures, tes crasses et tes colères. Je t'ai soutenue, je t'ai tendu la main, j'ai toujours été là pour toi. Et pour quoi ?

– Parce que tu avais fait une promesse à Luca sur son lit de mort. Je suis au courant.

– Ce n’est pas la raison ! Sérieux, Kate, tu traites les autres d’abrutis à longueur de journée, sauf que c’est toi qui détiens la palme ! Si je suis resté à tes côtés, c’est simplement parce que je t’aime ! Au même titre qu’Anton, tu es de ma famille ! Merde ! Je t’ai toujours considérée comme une peste de grande sœur, aussi chiante qu’attachante. Or, quand on est de la même famille, on ne se tourne pas le dos, on ne se renie pas... Enfin... Ça dépend de quelle famille on parle, bien sûr, rajoute-t-il tandis que la gêne l’envahit d’un coup. Je ne critique pas...

Je balaie sa pseudo-excuse de la main. J’ai tourné le dos à mes parents, oui. Je n’en éprouve pas une once de remords. Ce sont des connards. Mais des vrais, eux. Sectaires, racistes, homophobes, etc. Ma sœur est leur réplique, elle suit sagement leurs pas. Quant à moi, je suis le mouton noir depuis toute petite. Je n’ai jamais adhéré à leur idéologie, je ne l’ai jamais comprise. Comment une couleur, une religion, une sexualité peuvent-elles engendrer la haine ? Cela m’a toujours dépassée. Dès que j’ai pu, je suis partie sans me retourner. Et, comble de l’ironie, le destin a voulu que mon mari soit noir. Mes parents ont conclu à un nouvel acte de rébellion, alors que seul l’amour me guidait. Depuis l’annonce de mes fiançailles, nous ne nous sommes jamais revus. Tant mieux.

– Voilà pourquoi je te pardonne... encore une fois, souffle Adam, les iris brillants d’émotion. Mais j’te jure qu’à partir de ce jour, tu vas arrêter de déconner. C’est terminé ! Tu m’entends ?

Sa voix grondante me tire un frisson, à moins que ça ne soit l’effet de ses paroles.

Adam m’aime malgré mon comportement exécration. Il m’aime...

Je retiens un sourire tandis que ses yeux d’émeraude me foudroient d’un regard courroucé.

- Maintenant, raconte-moi ce qui s’est passé là-bas.
- Là-bas ?
- Ne fais pas l’innocente, ça ne te sied guère.

Je soupire.

- Anton ne t'a pas déjà mis au parfum ? C'est étonnant.
- Je connais sa version. Je veux entendre la tienne.
- Il doit me détester.

Ma gorge se noue de chagrin à cette perspective.

- Mon frère est bien plus compréhensif que tu le penses.
- C'est un trait de famille, dans ce cas.
- Possible. Allez, déballe tout à tonton Adam.

Alors, ma langue se délie.

43. Flash-back

♫ Adele, « All I Ask »

Quand une catastrophe se profile, on s'imagine toujours qu'on va la ressentir dans nos tripes, qu'un signal d'alarme va se déclencher. Sauf qu'il n'en est rien. Lorsqu'un drame survient, il nous tombe dessus sans prévenir. Oubliez les mauvais pressentiments, il n'y en a pas. En réalité, les minutes qui précèdent, on se sent bien, la vie est belle... Puis, d'un coup, tout s'effondre. Paf ! Il n'y a pas de préavis. C'est brutal. Violent. Irréversible.

Est-ce ma faute, ce qui s'est passé ? Non.

Aurais-je pu l'éviter ? Non.

Aurais-je dû réagir autrement ? Oui.

Un mois plus tôt

Mon sourire s'étire tandis que j'observe mon bel alien venir à ma rencontre. Il n'y a presque plus personne à cette heure au restaurant, d'ailleurs il ne va pas tarder à fermer ses portes pour préparer le service du midi. J'aime petit-déjeuner dans le calme, je m'arrange donc pour venir après le rush des vacanciers. Mes yeux s'arrondissent un instant lorsque je découvre qu'Anton porte des chaussures. Des baskets, certes, mais des chaussures tout de même. À part en quelques rares occasions, il est toujours pieds nus ou en claquettes.

Le regard rivé en direction du sol, je m'exclame :

- Il va neiger !

Je soupire en constatant l'usure de ses tennis qui, un jour, ont été blanches. À mon grand désespoir, la mode ne l'intéresse pas.

- Non. En revanche, une tempête se prépare.

- Tu rigoles ?

- Non. Mais t'inquiète, on est habitués aux cyclones, ici. Un petit coup de vent ne nous fait pas peur. Par contre, notre sortie à Maio-oi est annulée, je suis désolé.

C'est alors que je remarque tous les employés en effervescence autour de moi, ainsi que le talkie-walkie que tient Anton dans une main et le... téléphone ? dans l'autre.

- C'est quoi tout ça ?

Au même moment, son talkie-walkie crépite. « La plage est sécurisée », informe une voix que je ne reconnais pas. Anton rétorque un bref « OK », puis me répond :

- Ça... (Il tend la main droite.) me permet de rester en contact avec mon personnel où qu'il soit. C'est bien pratique quand on doit courir dans tout l'hôtel comme aujourd'hui. Et ça... (Il lève celle de gauche.) c'est un téléphone satellite pour que je puisse me tenir au courant des changements météorologiques et des conditions maritimes. Pour l'instant, nous sommes en alerte « violet », c'est-à-dire que l'ouragan ne sera pas directement sur nous, néanmoins je préfère être prévoyant. Toutes les excursions sont annulées et les clients sont confinés dans l'hôtel en attendant de voir comment ça évolue. On est en train de mettre à l'abri les parasols, les transats et toutes les choses susceptibles de s'envoler, car le plus dangereux lors d'une tempête tropicale n'est pas le vent lui-même, mais les objets qu'il brasse et transforme en armes létales.

- Et, à part ça, je ne dois pas m'inquiéter...

- Non, puisque tu es avec moi. Je ne laisserai rien t'arriver. (Il fronce les sourcils en m'observant.) Ma dragonne aurait-elle peur des cyclones ? La première fois c'est toujours impressionnant, il est vrai.

C'est ça, fais le malin !

Je renâcle.

- Je n'ai pas peur... je suis juste méfiante. (Je brasse l'air de ma main.) Bon, tu as besoin d'aide, sinon ?

- Je ne dis pas non.

Deux heures plus tard, je le maudis de ne pas avoir dit non. Qui aurait cru qu'il y avait tant de choses à gérer quand une tempête est en approche ? De ma manche, j'essuie mon front moite de sueur, la chaleur humide me colle à la peau. Le ciel est encombré, obscurci de gros nuages noirs par endroits comme lors d'un orage. Le vent souffle, sans être toutefois impressionnant. J'ai vu bien pire en

France. Ces Polynésiens ont l'air de faire tout un pataquès pour rien. Anton a d'ailleurs sorti de grandes planches en bois à fixer sur les fenêtres et les baies vitrées « au cas où », je cite.

D'un œil amusé, j'observe un instant la mer qui s'agite mollement, puis je continue ma route en direction de mon bungalow. Au même moment, Anton sort du sien.

- C'est ça, ton cyclone ? C'est aussi terrifiant qu'un pet vaginal.

Il s'esclaffe tandis que ses bras m'entourent pour venir me plaquer contre son corps chaud.

- Ne minimise pas ce genre... d'incidents, se gausse-t-il de plus belle. C'est une expérience qui peut être terriblement traumatisante, affirme-t-il sur le ton de la confiance avant de picorer mon cou de baisers.

Mon rire l'accompagne.

- Je veux bien te croire.

- Je cherche Benito. Tu ne l'aurais pas vu, par hasard ?

- Pas depuis le réveil, non. Il devait rendre un service à Erena, il ne m'a pas précisé quoi. Tu devrais aller la questionner, il est sans doute avec elle.

Une rafale soudaine me déstabilise, suivie quelques secondes plus tard d'une autre encore plus forte. Mon cœur a un raté. C'est quoi, ce délire ? On dirait que, d'un coup, un ventilateur géant vient de s'allumer.

- Un pet vaginal, hein ? se moque mon alien.

En raison de la puissance du vent, nous sommes presque obligés de hurler pour nous faire entendre.

- Certains décoiffent plus que d'autres.

Bientôt, la gentille brise laisse place à un tourbillon déchaîné.

- On ferait mieux de se mettre à l'abri ! crie-t-il. Retourne à la réception avec les autres. Je chope Benito et je te rejoins.

Le sable qui se soulève dans les airs rend la visibilité médiocre. Le ciel a maintenant pris un ton jaunâtre inquiétant, les nuages sont si bas qu'ils semblent vouloir s'écraser sur terre. Je titube jusqu'à l'accueil où sont regroupés tous les vacanciers.

À peine ai-je mis un pied à l'intérieur qu'une pluie drue s'abat

dehors. Vu la taille des gouttes, il suffirait d'une seule pour être trempé jusqu'à l'os.

J'avoue : c'est assez flippant.

Les touristes à côté de moi sont également scotchés par la nature qui se déchaîne. Certains trouvent le spectacle *magnifique* (ceux-là ne sont pas tout à fait finis !), d'autres, comme moi, observent d'un œil mi-fasciné mi-soucieux ce déferlement qui nous laisse impuissants. D'autres encore, les plus stupides, s'imaginent déjà la fin du monde.

Je me mets un peu en retrait, fatiguée par leurs inepties et m'assois sur l'un des rares fauteuils disponibles.

Les gens sont tous abrutis ou c'est moi ?

Je sais, je ne suis pas très tolérante, néanmoins, j'ai l'impression que plus ça va, plus il y a de cons sur terre.

Tandis que je scrute la foule à moitié hystérique, je repère Erena au fond de la salle. Je me lève en vitesse pour la rejoindre. La disparition du morveux me turlupine. Une fois à sa portée, je l'interroge sans ambages :

- Benito est avec toi ?
- *Ia orana*, Katheleen. Comment vas-tu ?

Quelle perte de temps toutes ces manières dont tout le monde se moque ! Est-ce que je lui demande, moi, si elle va bien ? Non.

Elle va encore se plaindre à Anton que je ne suis pas polie ; pas grave, elle s'en remettra.

Je souffle pour ne pas lui décocher deux ou trois vacheries de mon cru. Après tout, elle essaie seulement d'être gentille.

- Super ! (Je grimace.) Tu peux répondre à ma question maintenant. Où est Benito ?
- Je ne sais pas. Il n'est pas rentré ?
- Rentré d'où ?
- Je l'ai envoyé ce matin apporter quelques courses à Poua-Taï pour ma famille qui vit là-bas.
- Ne me dis pas que tu as laissé Benito prendre sa pirogue alors qu'il y a une tempête !

Ma voix glaciale la surprend. Son visage blanchit d'un coup.

- Il n'y a pas de quoi s'alarmer. Il doit être revenu depuis un moment déjà, le vent n'était pas aussi élevé tout à l'heure.

- Certes, mais les courants sont forts ! On ne laisse pas un gamin partir en mer par ce temps ! Il faut être inconscient !

S'il lui est arrivé quelque chose, je...

Ma respiration se coupe. Je ne peux pas l'imaginer.

Mais s'il lui est arri...

C'est impossible.

Mon Dieu. Je ne pourrais pas y survivre.

Mes jambes tremblent. Un homme me saisit par la taille pour me soutenir. C'est Anton.

Il parle, ses lèvres remuent, cependant je n'entends qu'un horrible bourdonnement. Ma vue se floute, mes poumons réclament de l'air, toujours plus d'air. Seulement, il n'y en a pas. Je suffoque, en proie à une panique indicible. À l'instar de la météo, mon corps devient incontrôlable.

Anton m'oblige à m'asseoir, puis hèle un serveur pour qu'il m'apporte un verre d'eau.

Ses mains caressent mon visage, ses bras m'encerclent, sa présence me sécurise.

Après d'interminables minutes, mon palpitant ralentit sans toutefois s'apaiser complètement.

- Kate, tout va bien, me rassure Anton. Tout va bien. Je suis là.

- Où est Benito ? Je veux le voir.

- On ne l'a pas encore retrouvé, admet-il tandis qu'il expire un filet d'air dans un chuintement.

- Alors comment peux-tu affirmer que tout va bien ? Tu n'en sais rien. Tu ne sais pas où il est ! (Ma voix se brise.) Il a pris la pirogue pour se rendre à Poua-Taï. Avec ce temps...

- Benito connaît la mer.

- C'est un enfant !

- Je sais. On va le retrouver. Les garde-côtes sont informés de sa disparition.

La belle affaire !

- Ils entameront des recherches dès que le cyclone se sera éloigné.

- Mais il sera trop tard ! C'est maintenant qu'on doit agir ! On ne peut pas le laisser seul dehors par ce temps. Anton...

- Je sais, répète-t-il en m'enveloppant de ses bras. Il est plein

de ressources, il a dû trouver un endroit où s'abriter. Il attend sûrement la fin de la tempête pour revenir. N'aie pas peur, il va rentrer sain et sauf.

J'éprouve soudain un grand vide, comme si j'étais d'un coup déconnectée, éjectée de la réalité.

Je souris et réponds d'une voix atone :

- Bien sûr. Ça va aller.

Je pourrais presque sentir mon cœur se recroqueviller dans sa carapace. Une à une, mes défenses se réactivent. J'en ai besoin pour gérer cette situation.

La journée s'écoule, la nuit tombe, nous n'avons toujours aucune nouvelle de Benito. Le cyclone, bien que violent, est passé au large de nos côtes. Il n'y a pas eu de dégâts majeurs. Des branches arrachées, quelques arbres déracinés, rien de bien méchant.

Alors pourquoi Benito ne revient-il pas ?

La nuit cède la place au jour. Je n'ai pas fermé l'œil. Anton non plus. Ses cernes noirs détrompent ses mots rassurants. Il est tracassé. Son téléphone est vissé à son oreille en permanence dans l'espoir d'avoir des informations.

Enfin, en milieu de matinée, elles tombent : Benito est à Poua-Taï, il va bien. Il a dormi chez la famille d'Erena qui, elle aussi, se porte bien.

C'est super.

Tout est bien qui finit bien.

Sauf que je ne parviens pas à être heureuse. Anton m'étreint de toutes ses forces, me dit qu'il m'aime. Mon sourire, en retour, est forcé. Il ne s'en rend pas compte, trop euphorique par cette annonce. Il est soulagé.

Moi non.

Je ne suis pas soulagée.

Je ne le serai jamais.

Aujourd'hui, le destin a été clément... mais pour combien temps ? À tout moment il peut à nouveau me priver de ceux que j'aime.

Cette tempête était un avertissement. Tôt ou tard, la vie me les

prendra, comme elle m'a volé Luca et mes enfants.

Comment ai-je pu baisser autant ma garde et oublier ?

C'était une erreur.

Une mascarade.

Je dois partir. M'enfuir au plus vite.

44. L'altruisme, ça pue !

Je lève les yeux vers Adam. Son expression est tiraillée entre la tristesse et la colère.

– Si je comprends bien, tu t’es enfuie comme une lâche. C’est ça ? Au moindre pépin, tu te casses sans prévenir. Parce que c’est ce que tu as fait, non ? Tu es partie sans rien dire à personne...

– Ce n’était *pas* un petit pépin ! Benito aurait pu mourir !

– Seulement, il n’est pas mort. Il n’y a eu aucun blessé, juste une belle frayeur. Frayeur que tu n’as pas su gérer. Alors tu t’es barrée... Comme une *lâche*.

– C’est plus compliqué que ça.

– Quand tu as quitté l’île, tu as informé Anton ? Tu as dit au revoir à Benito ? Tu leur as laissé une lettre, peut-être ? Un mot griffonné en vitesse ?

– Tu connais très bien la réponse.

– Je veux l’entendre de ta bouche.

– Non.

– Non, quoi ?

Je soupire.

– Non, je n’ai pas informé Anton ni dit au revoir à Benito. Je n’ai laissé ni lettre ni mot. Je suis partie, c’est tout.

Alors que la plupart des employés étaient occupés à colmater les dégâts causés par la tempête, qu’Erena était en cuisine à préparer un *poe* à la banane pour Benito, qu’Anton jonglait entre ses obligations de directeur et son impatience de retrouver son fils qui devait arriver d’un instant à l’autre, je me suis faufilée dans le hangar à bateaux où Paco travaillait. Je n’ai même pas eu besoin de le supplier pour qu’il me ramène, il était heureux de me rendre ce service, afin que, je cite : « je quitte leur vie pour toujours ». Selon lui, je

n'étais de toute façon pas assez bien pour Anton, j'aurais fini par le faire souffrir. Il m'a énuméré toutes les qualités de ce dernier – comme si je ne les connaissais pas –, puis il m'a demandé, à propos des miennes, de lui en citer ne serait-ce qu'une. Devant mon silence éloquent, il a souri, satisfait.

Il m'a ensuite raccompagnée jusqu'à l'aéroport de Maio-oi. Assise sur une chaise en métal, j'ai attendu le prochain vol dans un état second. Au petit matin, j'étais groggy, éreintée par deux nuits sans sommeil, le cœur anesthésié par le chagrin. Malgré tout, lorsque je suis montée dans l'avion, j'étais convaincue que c'était la meilleure décision. Il fallait au plus vite mettre un terme à cette chimère. C'était nécessaire, urgent, vital.

Je pensais qu'en rentrant à Paris, je laisserais derrière moi toutes les émotions que j'avais pu ressentir à leurs côtés. J'estimais ma nouvelle carapace assez solide pour supporter l'éloignement, pour les oublier à jamais.

Erreur.

Grossière erreur.

La distance n'a pas eu raison de mes sentiments.

Adam pousse une exclamation, puis frappe dans ses mains.

– Conclusion : tu es... ?

Du bout des lèvres, je marmonne :

– Une lâche.

– Bien ! On progresse !

Je me demande pourquoi j'aime cet idiot... Peut-être parce qu'il est toujours là pour moi ? Un ami fidèle, dévoué. Il ne me dit pas ce que je veux entendre, mais ce que j'ai besoin d'entendre. La vérité est parfois dure à accepter, néanmoins, elle est indispensable pour progresser. Être honnête envers soi est souvent le plus difficile des accomplissements.

Pendant des années, j'ai accusé les autres. Je les ai méprisés pour leur hypocrisie.

On voit toujours la paille dans l'œil de son voisin, mais jamais la poutre dans le sien, c'est bien connu.

Je suis la pire des hypocrites.

Je me suis persuadée de choses erronées, parce qu'il était plus facile de se voiler la face. Par mes actions, j'ai engendré mon propre ouragan. À moi de réparer les ravages occasionnés ; je n'ai plus qu'à prier pour qu'ils ne soient pas irréversibles.

Mon estomac gargouille dans un grondement sonore. Les émeraudes suspicieuses d'Adam me détaillent avec insistance.

Il grimace de contrariété.

- Depuis combien de temps tu ne t'es pas nourrie ?
- Je mange. Qu'est-ce que tu insinues ?

Il scrute ma table basse jonchée d'emballages vides. Pour la plupart, ce sont des barres de céréales sans gluten ni sucre ajouté. Ainsi, j'ai l'impression de manger plus sainement. La blague !

- Je parle de vrais repas.

Je hausse les épaules.

- Avec le boulot, je n'ai pas le temps de cuisiner.

Comme pour exprimer son mécontentement, mon ventre grogne de plus belle.

- Ça suffit ! Je t'emmène dîner. Un bon petit plat, pas un de tes trucs infâmes sans goût ! Tu as maigri, Kate. T'étais déjà pas bien épaisse avant, mais là, à moins de vouloir jouer le rôle de la femme zombie famélique qui se fait décapiter dès la première scène dans un film gore des années quatre-

vingt, il faut que tu te remplumes un peu.

Sur cette déclaration qui me laisse bouche bée, il se dirige vers la porte.

– Je t’attends en bas, on prend ta voiture. Grouille !

Manger avec Adam ou me lamenter toute la soirée ? Le choix est rapide.

– Tu as une préférence pour le restaurant ? s’enquiert-il une fois que j’ai fait démarrer le moteur.

– Ça m’est égal.

Son regard pétillant m’alerte aussitôt.

– Pas de McDo, de Quick ou autres *merdes* du genre !

Il souffle.

– Pour quelqu’un qui s’en fiche, tu es un poil trop exigeante. On peut aller chez l’italien dans la rue du brocanteur, si tu veux ?

J’opine.

Le silence s’installe dans l’habitacle. Mon esprit vagabonde encore et toujours vers cette destination lointaine.

Ils me manquent tant !

– J’ai tout gâché. (Je soupire, dépitée.) Comment vais-je réussir à arranger les choses ?

Je n’ai pas besoin d’éclaircir ma pensée, Adam comprend aussitôt de quoi ou plutôt de qui je parle. Il rétorque, affable :

– Tu pourrais peut-être commencer par te comporter de façon plus altruiste. Tu sais, écouter les autres, faire passer leurs priorités avant les

tiennes... Tous ces petits gestes qui te sont inconnus.

Et voilà, encore une leçon de morale. Il est en forme ce soir !

– Arrête de me dépeindre comme un monstre. Je ne suis pas aussi abjecte que ça, je sais me montrer gentille... (Je renifle.) Parfois.

J'observe mon ami du coin de l'œil, il est sceptique. De plus, son petit air de « je-prépare-un-sale-coup » n'annonce rien de bon.

– D'accord. On va vérifier ça de suite.

Qu'est-ce que je disais !

– Attention, reprend-il, mise en pratique : regarde qui se profile devant nous sur le trottoir.

Je plisse les yeux. Malgré les essuie-glaces à vitesse maximum, les trombes d'eau qui s'abattent sur le pare-brise rendent la visibilité médiocre. Sous la lumière des lampadaires, je discerne néanmoins une vague silhouette qui bataille contre les éléments. Elle oscille d'avant en arrière, ballottée par les bourrasques. Au bout d'une laisse, un cabot puant reconnaissable entre mille : le sale clebs de Bénédicte.

Elle n'est vraiment pas finie cette fille pour se promener sous la pluie.

– Bénédicte qui se balade avec son chien. Oui, et ?

– Vu le temps, ça m'étonne qu'elle se balade. À ton avis, comment peux-tu l'aider ?

– Je ne sais pas, moi. En lui filant un parapluie que je n'ai pas ?

– Indice : elle marche sous la pluie, trempée comme une soupe, tandis que nous, nous sommes en... ?

– Retard pour aller manger ?

– En voiture !

– Exact.

Mes sourcils se froncent de perplexité. Je ne saisis pas où il veut en venir.

Du coup, lorsque nous dépassons mon assistante, je la klaxonne avec un petit salut de la main.

Fière de moi, je me tourne vers Adam qui me darde d'un regard médusé.

Quoi encore ?

C'était gentil de ma part de ne pas l'ignorer ; en temps normal, je ne lui aurais pas prêté une seconde d'attention.

À l'intersection, le feu passe au rouge. La voiture s'immobilise.

– T'es sérieuse ? Il tombe des cordes... et toi, tout ce qui te vient en tête, c'est de la klaxonner ?

– Bah oui. Tu aurais voulu que je fasse quoi ?

– T'arrêter, par exemple, pour lui proposer de la raccompagner.

– Pourquoi je ferais ça ? Elle est mouillée, elle va dégueulasser la banquette.

– Kate. (Il se racle la gorge.) *Gentillesse.*

Je jure. Puis jure encore. Il y a des limites. Je ne suis pas la SPA, ramasser les éclopés dans la rue, ce n'est pas mon truc.

– Décide-toi, vite.

Je grommelle. Lorsque Bénédicte arrive à notre niveau, j'abdique :

– Vas-y, ouvre ta fenêtre.

Adam s'exécute.

– Bénédicte !

– Madame Manfrey ? Bonsoir, bredouille mon assistante.

– Ravie de voir que ton *chien* se porte bien.

– Euh... merci ?

– De rien.

Je souris, satisfaite.

Adam m'envoie un coup de coude dans les côtes.

– Ah oui ! Comme il est tard et qu'il ne fait pas beau, je te raccompagne si tu veux. Après, je ne te force pas non plus, tu peux dire no...

– C'est vrai ? Super ! s'exclame-t-elle, toute contente, en ouvrant déjà la portière arrière. Allez, monte, Gaby !

Gaby ?

– Y a comme un malentendu, je crois. Je te ramène, toi, pas ce truc pu...

Nouveau coup dans le flanc.

– Aïe ! Quoi, encore ?

Je peste, les dents serrées, et préviens mon acolyte à voix basse :

– Hors de question que ce sale cabot rentre dans ma voiture. Il peut courir derrière nous, non ? Ça lui fera de l'exercice.

Si je me fie aux yeux d'Adam qui me mitraillent, cette solution ne lui convient pas des masses.

– *Katheleen*, prononce-t-il d'un ton qui ne me dit rien qui vaille.

Je souffle.

– Bon, OK. Tu peux mettre ton sal... ton joli toutou dans le coffre, si tu veux.

– Pardon ? s'étonne-t-elle.

À son air atterré, je me demande ce qui cloche. J'inspire et expire bruyamment par le nez, exaspérée par leurs simagrées, lorsqu'un déclic s'opère. J'avais oublié : Bénédicte fait partie de ces fanatiques si amoureux de leur animal qu'ils ne s'en séparent jamais.

Je lui souris, indulgente.

– Oh ! Tu peux grimper avec lui si tu préfères.

En plus, de cette façon, mes sièges ne seront pas salis.

J'adore mes idées !

Je lance un regard bêcheur à Adam. Je m'attends presque à une ola pour mon génie.

Sauf que ses traits n'expriment pas la fierté espérée. Au contraire. Il passe une main affligée sur son visage. J'ai l'impression qu'il hésite entre exploser de rire ou pleurer.

– Dans le coffre ? Vraiment ?

– Bah, oui. Je suis sûre qu'en se serrant un peu, ils peuvent y entrer tous les deux. Il est plus grand qu'il n'y paraît.

– Je ne pensais pas devoir expliquer ça un jour : on ne met pas les gens dans le coffre, Kate. Jamais. Seuls les kidnappeurs procèdent ainsi.

Je soupire, déçue. Mon idée était pourtant super.

Un klaxon retentit derrière nous.

– Le feu est vert. Il faut bouger, me signale Adam.

Je jette un œil à Bénédicte : figée telle une statue, un pied dans l'habitacle, l'autre sur la chaussée, elle est dans l'expectative.

– OK. Monte avec ton chien.

Au boulevard suivant, elle m'informe que c'est ici qu'elle descend.

J'ai comme une envie de tuer quelqu'un. Au hasard : Adam.

Tout ça pour ça. Ma voiture va empester le clebs mouillé pour les trois mois à venir, simplement pour que je conduise Bénédicte une rue plus loin. Vu comment elle était déjà trempée, elle aurait très bien pu finir le chemin à pied.

L'altruisme, ça pue !

– Merci beaucoup, madame Manfrey, déclare-t-elle lorsque je stoppe mon véhicule pour qu'elle puisse en sortir avec sa boule de poils vérolée.

– De rien. (Mes lèvres s'étirent jusqu'aux oreilles.) Je t'enverrai la facture pour le nettoyage de la banquette.

Je glousse devant leurs mines ahuries.

– Je blague. Détendez-vous.

– N'empêche, souligne Adam une fois que j'ai redémarré, y a encore du boulot ! Je vais finir par croire que tu es incurable. Peau de vache jusqu'à la fin de ta vie.

– Ce serait si horrible ? Je veux dire, Luca m'a bien acceptée telle que je suis. Pourquoi devrais-je changer pour Anton ?

J'ai toujours été égoïste, il ne faut pas se leurrer. Par exemple : quand j'étais petite, à l'école, quand on me prêtait un stylo et qu'il me plaisait, je le gardais. C'était systématique. Je ne le faisais pas par méchanceté ou pour embêter mon camarade, je pensais juste à mon plaisir. C'est un trait de caractère ancré en moi. Après, j'estime qu'il y a pire comme défaut. Je n'ai pas de bébés cachés dans le congélateur, je ne suis pas une tueuse en série, non plus.

– Je n'exige pas de toi que tu changes, je veux que tu redeviennes comme avant, nuance. La femme qui avait un cœur, qui aurait tout donné pour ceux qu'elle aime. Mon frère ne mérite pas moins.

– Je n'ai pas besoin de jouer à la mère Teresa pour ça. Anton et Benito sont gravés dans ma chair. Je les aime... plus que tout.

– Bah, voilà ! Fallait commencer par ça ! Allons les récupérer, dans ce cas.

45. Dès que j'aurai tué Anton, je lui demanderai pardon

Le lendemain, alors que des yeux vairons m'appellent, que des mains fermes me saisissent, qu'une voix chaude et sensuelle m'invite au plaisir de la luxure, un vacarme à réveiller les morts me sort de mon sommeil. J'ai envie de hurler de frustration. Je ferme les paupières en espérant replonger au plus vite dans mon rêve. Peine perdue. L'abruti derrière la porte ne l'entend pas de cette oreille. Il frappe et frappe encore. Peu importe qui il est, il va mourir. Hagarde, je sors du lit en chancelant. Un coup d'œil à mon portable m'indique qu'il est tôt, bien trop tôt pour m'emmerder ! C'est sûr, cette fois, c'est la gardienne : c'est son genre, de venir aux aurores. Je vais la découper en morceaux avant de la hacher menu, puis la donner à manger au chien de Bénédicte ! Autant que ce cabot serve à quelque chose.

J'avance à tâtons dans le couloir à la recherche de l'interrupteur. Ce n'est pas possible ! Comment a-t-il pu disparaître ? Je balaie le mur du bout des doigts quand, enfin, je mets la main dessus. La lumière jaillit ; mes yeux se plissent devant sa puissance trop vive.

Je vais émincer cette mégère, puis la frire tel un poulet.

Je déverrouille la porte et l'ouvre dans un éclat de voix :

– Ce n'est pas moi qui dépose des poubelles devant votre loge ! Dans quelle langue je dois vous le dire ? Vous me...

– Ravi de l'apprendre.

Ma phrase se meurt tandis qu'Adam me claque une bise sur la joue.

– Quel accueil ! Bonjour à toi aussi, Kate.

Qu'est-ce qu'il fiche ici à cette heure, celui-là ?

- Je crois que je préférerais quand tu me faisais la gueule.
- menteuse. Je sais que je t'ai manqué.

J'étouffe un bâillement.

- Dans tes rêves. Pourquoi tu viens si tôt, d'abord ?
- Bah, pour te donner ta réservation pour l'avion.

Je bats des cils. Mon cerveau est encore endormi, je le crains.

- Me donner ma réservation... pour l'avion ? Quel avion ?
- Tu comptes retourner comment à Paradise Island ? À la nage, peut-être ?

Je suis tellement dans le coaltar que j'ai l'impression qu'il me parle chinois.

- Ça ne pouvait pas attendre une heure décente ?
- Pour que tu rôles après parce que tu n'as pas assez de temps pour remplir ta valise ? Non, c'est mieux ainsi.
- Mais... euh...

Je me frotte les yeux de mes poings. Sans ma dose de caféine, l'information remonte mal.

- Je ne pige pas. Tu m'as pris un vol pour Paradise Island, c'est ça ?
- Je nous ai pris un vol pour Tahiti, puis une correspondance jusqu'à Maïo-oi, me corrige-t-il.
- Nous... comme tous les deux ? Toi et moi ?
- Tu vois, tu percutes vite !

Les dents serrées, je gronde :

- Je n'ai pas bu mon café, le jour n'est même pas levé et la moutarde me monte déjà au nez.
- L'inverse m'aurait étonné, sourit Adam en me poussant pour pénétrer

dans le séjour. Caractère de merde un jour, caractère de merde toujours. Bon, tu nous le fais ton jus de chaussette ? Histoire que je t'explique le topo.

– Un jour, je t'éviscérerai pendant ton sommeil.

Dix minutes plus tard, nous sommes assis dans le salon, deux tasses fumantes devant nous.

– Commence par développer un peu ce *nous*. Tu comptes venir avec moi là-bas ?

– Tout à fait !

– Mais... pourquoi ?

– À ton avis ? Tu vas devoir te rouler à plat ventre pour faire des excuses, je veux être au premier rang pour assister au spectacle, répond-il tout, excité. (Il réfléchit un instant.) Je vais peut-être immortaliser ce moment, qu'en penses-tu ? C'est le genre de souvenir qu'on apprécie de revoir, non ?

– Je me demande comment tu as pu me manquer ne serait-ce une seconde, t'es tellement...

– Aaah ! me coupe-t-il. Je le savais ! Je t'ai manqué !

– Je n'ai pas dit ça.

– Si, si.

Cette conversation m'épuise. Je ne connais personne de plus agaçant qu'Adam.

– C'est pour quand, les billets ? Parce que je n'ai pas encore posé de congés.

– Décollage prévu à 21 h 22, ce soir.

Cet abruti pouffe, fier de lui.

– J'ai toujours su que t'étais idiot, mais là tu atteins des sommets. Je ne peux pas partir ce soir, je bosse.

– Tu bossais, rectifie-t-il. J'ai pris un aller simple pour toi.

J'éclate de rire.

– Mais bien sûr ! Quelle bonne idée ! Je vais tout quitter en un claquement

de doigts, sans préavis ni rien. Logique.

– J’aime quand nous sommes d’accord, dit-il, enorgueilli, omettant volontairement mon ton ironique.

– J’ai envie de te jeter un escarpin dans la figure.

– Je sais. (Il sourit.) Mais ce visage est trop beau pour être abîmé.

J’inspire par le nez une grande goulée d’air, afin de ne pas perdre mon calme, avant de l’expirer par la bouche.

Ensuite, je l’interpelle d’une voix douce, comme je le ferais avec un handicapé.

– Adam, un vol se prévoit des semaines à l’avance. Je dois donner ma démission, mon préavis pour l’appartement, je dois aussi trouver un garde-meubles pour mes affaires. Il y a plein de choses à régler avant d’organiser un tel voyage. Surtout lors d’un départ définitif. Tu comprends ?

J’ai presque envie de me lever pour lui tapoter le crâne.

Une ride de contrariété s’étire sur son front.

– Tu te dégonfles ? C’est ça ?

– J’ai seulement la tête sur les épaules.

– Tsss. Excuses bidon, non validées ! Notre vol est ce soir, c’est comme ça et pas autrement. Quand tu ne te pointeras pas au travail, Berthier constatera par lui-même que tu as déserté l’entreprise. Tu ne toucheras pas d’indemnités, c’est tout. Pour ton appart, tu as la journée pour envoyer un courrier à ton proprio, c’est largement suffisant. Il s’en fout que tu sois dans ton logement ou pas, du moment que tu lui paies ses trois mois de loyer de préavis. Pour le garde-meubles (il sort une clé de sa poche puis me la tend), les déménageurs passeront vers onze heures pour transférer tes affaires dans le box 114.

– Euh... je n’ai pas mon mot à dire dans l’histoire ?

– Non, on n’a pas le temps. Ça urge.

Je fronce les sourcils. Il y a un truc qui m’échappe.

- Pourquoi ? Je ne comprends pas.
- Quoi ? Tu n’es pas impatiente de retrouver Anton et Benito ?
- Si, bien sûr. Seulement, ton empressement est étrange.
- Pas du tout.

Il plaque sur son visage un air innocent qui me rend aussitôt suspicieuse.

- Qu’est-ce que tu me caches ?
- Rien.
- Adam...
- Katheleen... me singe-t-il.

Il joue avec mes nerfs. J’en suis persuadée : il me dissimule quelque chose. J’en mettrais ma main à couper.

– On ne quittera pas cet appartement tant que tu n’auras pas craché le morceau. J’ai tout mon temps.

Je m’installe plus confortablement sur le canapé.

- Tu peux faire ce qu’on te demande pour une fois, sans poser de questions ?
- Non. Donc, accouche.

Il grogne, puis capitule dans un soupir audible.

- OK. OK. Tout d’abord, il faut que tu saches que ce n’est pas moi qui ai lancé le pari.
- Le *pari* ?

Au timbre peu amène de ma voix, il déglutit.

– Tu ne veux pas boire un autre café ? Ou une tisane, peut-être ? C’est bien les tisanes, ça détend.

Je lui offre un sourire carnassier.

- T’enfoncer mon talon jusqu’à la glotte me détendrait bien plus, je

t'assure.

– J'aimerais autant éviter. Une glotte, ça peut toujours servir... j'imagine.

Mes ongles manucurés martèlent l'accoudoir tandis que ma patience se dissout à vue d'œil.

– Il est joli, ton pyjama. C'est de la flanelle ?

Je frappe maintenant si fort le cuir qu'il proteste sous mes doigts.

– Calmos, Kate. N'oublie pas, je n'y suis pour rien. C'est Anton... il m'a forcé à parier.

– Forcé, carrément ?

– Je ne voulais pas le décevoir, j'étais obligé d'accepter.

Ma bouche se plisse d'irritation.

– Et vous avez misé sur quoi, exactement ?

– Ton retour. Mon frère est persuadé qu'il te faudra au moins une soixantaine de jours pour arrêter d'avoir la trouille et revenir vers lui. Tu noteras son peu de confiance en toi. Tandis que, moi, j'ai opté pour un mois maximum.

– Vous avez pris des paris sur la date de mon retour ! Comme si celui-ci était une évidence...

Je suis effarée par ce que je viens d'entendre. Si ça, ce n'est pas mettre la charrue avant les bœufs !

– Hier encore, je l'ignorais moi-même ! je reprends. Pour qui vous vous prenez, bande de... bande de cornichons !

Avant sept heures, je ne suis jamais au top de forme, d'où ma repartie foireuse.

– C'est bien pour ça que je suis venu te voir. Sans moi, tu serais encore à te morfondre sans agir. Après-demain, ça fera un mois pile que tu as quitté l'île, on n'a plus une minute à perdre si on veut gagner.

- On ? Il n’y a pas de *on* qui tienne. Bien fait pour toi si tu perds !
- Si je perds, Anton gagne. Je te rappelle que c’est lui l’instigateur. Je dis ça, je dis rien. (Il arque un sourcil.) Tu veux vraiment qu’il gagne ?

J’ai le choix entre la peste et le choléra...

Ils mériteraient que je les noie tous les deux dans la Seine.

Je n’en reviens pas que cet abruti d’alien puisse être si sûr de lui. Mon retour n’a rien de banal ! Pourtant, c’est ainsi que ces deux énergumènes le considèrent.

- Je vais tuer ton frère, tu es au courant ?
- Je croyais que tu devais lui présenter des excuses ?
- Changement de programme : je le massacre d’abord, ensuite je lui demande pardon. Allez, bouge tes fesses de mon fauteuil, on a un avion à prendre !

46. Paradise Island, me voilà !

J'avais oublié à quel point le trajet était long et pénible. Adam me fait presque regretter la vieille à l'haleine de chacal du trajet aller. Cet homme est insupportable.

Lorsque nous parvenons enfin à Maïo-oi, j'ai les nerfs en pelote. Je pourrais tuer un ours à mains nues.

Ou Adam.

– Tu as prévu quoi, comme excuses ? me questionne-t-il pour la millième fois. Un truc mélo avec des larmes et tout ? Chevaleresque, style tu te mets à genoux pour implorer son pardon ? T'as bien un plan, non ?

– Oui. Te noyer.

– Nan, mais sérieux !

– Je suis tout ce qu'il y a de plus sérieuse.

– T'es pas drôle.

– Chaque débilité que tu profères réduit un peu plus ton espérance de vie. Autant dire que ta jauge est épuisée. Donc, tais-toi !

Adam pousse un long soupir trahissant son dépit, ses yeux de jade me contemplent avec cette lueur de chat botté déçu. Je ravale le sourire qui se forme au coin de mes lèvres ; difficile de ne pas s'attendrir avec un idiot pareil. Il est pire qu'un gosse.

– Comment se fait-il que Paco ne soit pas là à nous attendre ? Il n'est pas chargé d'accueillir les clients ?

– Si. Sauf que nous ne sommes pas des clients, mais des invités surprises.

– Comment ça ? Anton n'est pas courant de notre venue ?

– C'est un peu le principe d'une surprise... répond-il blasé.

– Mais... s'il ne désire pas me revoir ? Peut-être ne veut-il plus entendre

parler de moi ?

– D’où mes questions. Quel angle d’attaque vas-tu adopter pour le reconquérir ? Je te conseille quelques larmes, ça va le déstabiliser. Il n’a jamais su gérer une fille qui pleure.

Ma respiration se coupe, tandis que mes organes se rebellent. Cœur, poumons, estomac se disputent le privilège de remonter le premier jusqu’à ma trachée.

J’ai peur.

Peur qu’il me rejette.

Je ne m’en remettrai pas.

Quand je grimpe dans le taxi qui nous conduit au ferry, ma gorge est si obstruée que je n’arrive plus à parler.

– Hey, qu’est-ce qui ne va pas ? me demande Adam en constatant mon émoi. Les larmes, t’es pas censée les verser tout de suite !

Je bats des cils pour essayer de contenir mon émotion.

– Oh, Kate ! Viens par là. (Il m’attire contre lui.) Tout ira bien, tu verras. (Il m’embrasse à la racine des cheveux.) Il savait que tu reviendrais, puisqu’il a misé sur ton retour, alors ne te bile pas trop quant à sa réaction. Il ne doit pas être si fâché que ça.

Le pari !

J’avais oublié cette histoire.

Voilà ce dont j’ai besoin. Je dois m’accrocher à cette colère sourde pour chasser la peur qui m’étreint.

Cet abruti, trop sûr de lui, a osé parier sur notre relation.

Je vais l’étripper, le réduire en charpie.

– Oh, oh ! Je ne sais pas à quoi tu penses, là tout de suite, mais vu ton regard de psychopathe, ça ne me dit rien de bon. N’oublie pas : tu nous aimes. Mon frère, moi, Benito...

Benito !

Mon Dieu ! Comment va-t-il réagir ?

Non, il ne faut pas que je me pose la question, sinon je vais perdre le peu de contrôle qu’il me reste. Chaque chose en son temps : d’abord, je m’occupe du cas d’Anton.

Lorsque nous accostons à Paradise Island, je suis dans un état second. Des émotions contradictoires se bousculent dans ma tête. Je suis à deux doigts de perdre les pédales, je le sens. Aussitôt, mon corps et mon esprit passent en mode « pilotage automatique » avec système d’autodéfense enclenché.

Je fonce en direction de la réception sans attendre mon acolyte. Je l’entends râler derrière moi de ralentir le pas, alors qu’il peine à décharger nos valises du bateau.

Au comptoir, Ernest est fidèle à son poste. Une esquisse de sourire flippant étire ses lèvres un instant avant qu’il ne reprenne une expression impavide.

– *Ia orana*, madame Katheleen. Bienvenue à Paradise Island. Notre île...

S’il me refait le speech sur le développement durable, je lui fourre son stylo multicolore dans le fondement.

– ... était bien triste sans toi.

– Je suis contente de te revoir aussi.

Et c’est vrai. J’en suis la première étonnée, pourtant j’ai une sorte d’affection pour cet homme singulier. Il fait partie du charme pittoresque de l’île. Sans lui, elle n’aurait pas la même saveur.

- Je cherche Anton, tu ne saurais pas où il est, par hasa... ?
- Kate ?

Je m’interromps au son de sa voix.

- Il est juste à vos côtés, tient bon de me préciser Ernest.

Le temps se suspend tandis que je tourne la tête en direction de mon alien. La panique prend du terrain. Je riposte avant qu’elle ne brise mes défenses.

- Toi ! Espèce d’abruti, prétentieux !

Anton ouvre de grands yeux médusés.

- J’ai dû louper un épisode...

– Attendez, attendez ! s’écrie Adam en déboulant comme un fou. Putain, Kate, t’aurais pu ralentir ! C’est bon, j’suis prêt. (Il se plie vers l’avant, une main posée sur son genou, puis lève l’autre.) Juste une petite seconde.

D’ici, je peux entendre sa respiration chaotique.

– J’espère que vous n’avez pas commencé sans moi ? grogne-t-il à bout de souffle.

- Qu’est-ce qui se passe ?

Anton nous dévisage tour à tour, et je peux lire l’incompréhension sur son visage.

- Je suis de retour pour t’en coller une.

– Et moi pour assister au spectacle et immortaliser cet événement magique.

Je décèle le moment où tous deux percutent mes paroles, car ils rétorquent en chœur :

- Quoi ?!

– Tu te barres comme une voleuse, sans un mot, et tu reviens pour... m’engueuler ? s’exclame Anton, plus abasourdi qu’en colère.

– C’est pas ce qui était prévu, Kate. Tu t’égares. On en a parlé tout à l’heure, tu te rappelles ? Les excuses, les larmes, tout ça, tout ça. Tu te mets à genoux, tu implorés son pardon et moi je filme, tu te souviens ?

– Je m’excuserai après lui ! S’il est encore de ce monde.

– Je te dois des excuses ? *Moi ?*

– Oui, *toi !* (J’enfonce mon index dans son plexus.) Ne fais pas l’innocent !

– Pour quelle raison, plaît-il ?

– Le pari !

Anton foudroie son frère d’une œillade assassine.

– Traître !

– Désolé To, on n’a jamais dit qu’on jouait à la loyale. Tous les coups sont permis pour gagner, c’est toi qui me l’as appris. D’ailleurs, en parlant de ça : j’ai gagné ! s’esclaffe-t-il en exécutant une danse ridicule.

Un beau serveur à la peau hâlée passe à cet instant devant lui et détourne son attention. Adam cesse ses pitreries pour le suivre du regard, avant de se mettre en chasse.

– Il est cent pour cent hétéro, le prévient Anton.

– Parce qu’il ne me connaît pas encore, affirme ce dernier en s’élançant déjà à sa poursuite.

– Ne touche pas à mon personnel !

– Promis ! Je ferai en sorte que ce soit lui qui me touche. Kate, s’il te plaît, ne commence pas les hostilités sans moi. Je chope un rancard pour ce soir, et j’arrive. Je n’en ai pas pour longtemps !

Dès qu’il quitte mon champ de vision, je pivote de nouveau vers Anton et me cogne contre son torse dur. Sans tarder, ses bras m’enveloppent dans une étreinte qui me fait monter les larmes aux yeux. Nous restons immobiles, sa tête enfouie dans mon cou, la mienne collée à son épaule. Aucun de nous n’ose parler de peur de rompre ce lien ténu qui nous unit. Il existe encore, cependant j’ai conscience de sa fragilité ; mon départ l’a étioilé.

Je finis par briser le silence :

- Ça te dit de te balader sur la plage ?
- Si tu veux.

Son timbre est monocorde, son attitude nonchalante. Il ne laisse rien transparaître sur son état d'esprit. Toutefois, les battements anarchiques de son cœur trahissent son apathie. Je ne suis pas la seule à me protéger derrière une carapace...

47. La confrontation

♫ Keane, « Somewhere Only We Know »

Tandis que nous marchons au bord de l'eau dans un mutisme gênant, la tension entre nous s'accroît. Plus les minutes s'égrènent, plus la boule au fond de ma gorge m'empêche de m'exprimer. Je n'ai jamais été douée pour formuler des excuses. J'ouvre la bouche à plusieurs reprises pour la refermer aussi sec, incapable de trouver les mots ; ils me semblent tous vides de substance.

Anton craque le premier :

– Ton départ ne m'a pas surpris, m'avoue-t-il d'un ton rendu âpre par l'amertume. Je savais que tôt ou tard, tu paniquerais. Ce n'était qu'une question de temps. La tempête a simplement précipité les choses. Dans tous les cas, tu aurais fini par fuir.

J'aimerais le contredire, lui affirmer qu'il a tort. Cependant, c'est bel et bien ce qui s'est produit : j'ai paniqué et j'ai fui.

– Tu m'en veux ?

Cette question me pèse, je suis terrifiée par sa réponse.

Anton soupire.

– Oui.

Je cille. Mes paupières se ferment, mes membres s'engourdissent. Le sable devient mouvant, j'ai l'impression que le sol se dérobe sous mes pieds.

– Mais je comprends, continue-t-il.

– T-t-tu... comprends ?

Ma voix brisée n'est plus qu'un murmure à peine audible, pourtant Anton m'entend. Il acquiesce d'un signe de tête, avant d'ancrer son regard au mien. Je suis à nouveau ensorcelée par la beauté de ses iris, néanmoins la déception que j'y lis est comme un coup de poignard qui m'atteint en pleine poitrine.

J'ai si mal que, malgré moi, des larmes acides dévalent mes joues exsangues.

Ses mains viennent encadrer mon visage et, de ses pouces, il essuie les sillons humides qui se dessinent sur mes pommettes.

– Je comprends, répète-t-il avec cette fois-ci plus de ferveur. Je sais pourquoi tu as eu peur.

– Parce que j'ai des sentiments pour vous ?

Il sourit face à mon affirmation qui sonne comme une question.

– Oui. Tu as cette appréhension légitime, mais dévorante, de perdre ceux qui te sont chers. Je suppose que le cyclone a déclenché de mauvais souvenirs qui t'ont ôté toute rationalité et maîtrise de la situation. La terreur a dominé tes pensées, alors tu nous as abandonnés.

« Tu nous as abandonnés. » Cette accusation se répercute contre les parois de mon crâne comme un écho assourdissant.

– Excuse-moi, s'il te plaît. Dis-moi qu'il n'est pas trop tard... que toi et moi, on a encore une chance. S'il te plaît.

– Tu es revenue, c'est tout ce qui compte.

Un franc sourire illumine son visage, puis sa bouche fond sur la mienne. Un frisson me parcourt l'échine tandis que nos lèvres se touchent, avec cette sensation étrange d'être embrassée pour la première fois, comme si j'avais de nouveau 15 ans. Ma respiration s'accélère, mon cœur s'emballe, ma peau se couvre de chair de poule. Lorsque nos langues se rencontrent, nous gémissons à l'unisson.

– Je t'aime, ma dragonne.

Il y a peu, cette déclaration m'aurait pétrifiée, elle m'aurait glacée d'effroi. Aujourd'hui, c'est un baume sur mon âme. Elle m'emplit de joie, m'enivre de bonheur.

Je ne mérite pas son amour, j'en suis consciente, cependant je m'en fiche. Je prends avec mon égoïsme habituel tout ce qu'il me donne. Toutefois, je ne peux m'empêcher d'être étonnée par son absence de rancœur.

– Et c'est tout ? Tu me pardonnes aussi vite ?

– Tu t'attendais à quoi ? Que je te fasse un scandale ? Que je casse de la vaisselle ? Que je te hurle dessus ?

– Un truc dans le genre, oui.

Anton hausse les épaules. Deux de ses doigts frôlent ma joue pour capturer une mèche rebelle et la replacer derrière mon oreille.

– Tout ce qui m'importe, c'est ta présence près de moi. Tu n'es peut-être pas expansive, mais tes actes parlent pour toi. Tu m'as choisi. Tu nous as choisis.

– Oui. (Je lui souris.) Et tu as perdu ton pari.

– Bien sûr que non. Je ne parie jamais sans m'assurer de gagner. Adam ne l'a toujours pas compris.

– Pourtant, il m'a certifié...

– Tu es revenue, me coupe-t-il. Alors j'ai gagné. Et si pour ça, il faut concéder un restau au frangin, c'est peu cher payé. Grâce à lui, tu es rentrée plus tôt.

– Quel manipulateur, tu es ! Et si au terme des soixante jours, j'étais restée à Paris ?

– Si je n'avais pas été sûr que tu me reviendrais, je ne t'aurais pas laissée t'échapper.

Je papillonne des cils.

– Comment ça ? Tu étais au...

– Au courant ? Bien sûr. Tu penses que Paco se permettrait une telle incartade sans mon autorisation ? Il m'a informé de ta volonté pendant que tu préparais tes valises.

Cette révélation me coupe la chique. Ma mâchoire en tomberait presque au sol.

– Mais alors, pourquoi tu ne m’as pas empêchée de partir ?

– C’était ta décision. Tu avais besoin de recul pour assimiler tous ces nouveaux sentiments, pour les accepter aussi. C’était un risque nécessaire à prendre. Notre relation ne peut fonctionner sans bases solides : ta peur de l’amour était un frein, ton retour annonce les prémices d’un renouveau.

Depuis tout à l’heure, je lutte contre ce maelström d’émotions qui malmène mon palpitant ; ses paroles finissent malgré tout par anéantir mon self-control. Un sanglot secoue mon corps.

Le visage d’Anton se décompose. Je le rassure aussitôt :

– Ce sont des larmes de joie. J’ai perdu l’habitude d’être heureuse, et là, mon cœur est tellement gonflé de bonheur que ça déborde.

Je pouffe dans ma main. À moins que ce soit un autre sanglot. À ce stade, je ne sais plus si je ris ou si je pleure. Les deux, je crois.

Mon alien me dévisage, la mine soucieuse, avant de céder à l’hilarité. Son amusement est tout aussi hystérique que le mien. Mélange de délivrance et de soulagement. Nous pouffons comme des imbéciles alors qu’il n’y a rien de drôle, seulement la pression qui retombe.

– Le pauvre Adam, il va être vénère d’avoir loupé ça, glousse Anton.

Nous nous bidonnons de plus belle en imaginant son air furibond quand il réalisera qu’il a raté l’événement majeur, à savoir mes plates excuses, pour une paire de fesses qu’il n’aura jamais.

Soudain, mon rire se tarit, mon sourire s’étiole. L’organe dans ma poitrine martèle mes côtes jusqu’à m’en tirer un son plaintif.

Benito.

Il sautille en direction du ponton sans m'apercevoir.

Je lève la main pour le héler ; Anton arrête mon geste.

– Ce n'est pas une bonne idée. Pas comme ça, pas tout de suite.

– Pourquoi ?

– Je t'ai dit tout à l'heure que je t'en voulais même si je te comprenais. C'est à cause de Benito. Quand tu t'es sauvée, ce n'est pas moi que tu as le plus blessé, c'est lui. Il a vécu ton départ comme un rejet. Depuis, il n'est plus le m...

Je ne le laisse pas terminer sa phrase et cours rejoindre le morveux qui m'a tant manqué.

– Benito !

Ce dernier virevolte dans un mouvement vif. Ses yeux s'agrandissent sous la surprise avant de se plisser de colère.

– Dégage d'ici. T'es pas la bienvenue sur l'île !

– Non, Benito, attends ! On doit discuter, tous les deux.

– Je veux rien savoir. Pour moi, t'existes plus, crie-t-il, des trémolos dans la voix.

Il me lance un dernier regard haineux, puis saute dans sa pirogue. Je m'égosille à l'appeler plusieurs fois ; seul le bruit des vagues me répond.

48. Les dragones aussi ont un cœur

Anton me rejoint. Il m'enlace par-derrière pour me plaquer contre son buste chaud. Le mien est froid, meurtri par les mots implacables de Benito. Je n'ai que ce que je mérite, cependant le savoir n'allège en rien ma peine.

– Laisse-lui du temps.

Encore une qualité que je n'ai pas : la patience.

– Je me demande ce qui peut t'attirer chez moi. Je n'ai que des défauts.

– C'est faux. Tu les utilises seulement comme une armure, ainsi les gens sont moins enclins à vouloir te connaître. (Son souffle effleure mon oreille.) Je vois clair en toi, bien au-delà des apparences. Je sais que tu es passionnée dans tout ce que tu entreprends ; je sais que, comme moi, tu adores la nature.

J'ouvre la bouche pour rétorquer, mais il est plus rapide :

– N'essaie pas de me contredire. Je t'ai observée lors de la randonnée en montagne ou lorsque je t'ai amenée à la cascade. Tu étais émerveillée, humble, voire timide, devant la beauté du paysage. Et quand tu es sous l'eau, parmi la faune marine, la véritable Kate surgit. Celle qui n'a pas oublié ses rêves, celle qui ne demande qu'à s'épanouir, celle qui veut vivre. J'aime cette femme forte, déterminée. L'attaque est ton moyen de défense, mais tu aboies plus que tu ne mords. Tu es comme un petit roquet hargneux qui s'en prend à ses congénères pour éviter de montrer ses faiblesses.

– Tu viens de me comparer à un chien ?

– Quoi ? C'est mignon, les roquets.

– Je déteste les bêtes à poils. Ça pisse partout, ça pue...

– Et ça meurt.

– Aussi.

– C'est la mort que tu détestes, pas les animaux.

- Ça revient au même.
- Non, et tu le sais.

Je soupire.

- Peu importe. Ce n'est pas ce qui me réconciliera avec le morveux.
- Certes, seulement je ne veux pas que tu te dénigres, non plus. Tu as des qualités, comme tout le monde. Tu en as bien plus que tu ne le penses.

Je lâche un ricanement amer.

- Bien sûr. Je suis généreuse, altruiste, patiente, douce, attentionnée, gentille... que des qualités.
- Je vais te raconter une histoire.
- Si c'est celle du Petit Poucet, je la connais déjà.
- Ah, ah, ah. Tu vois on peut ajouter l'humour à tes qualités.
- Le sarcasme, plutôt.
- Bref, tais-toi et écoute. Il y a à peu près trois ans, une cliente d'une trentaine d'années est venue à l'hôtel. Selon Benito, elle ressemblait trait pour trait à sa mère. Alors, quand la nuit est tombée, il s'est faufilé dans sa chambre. Ça doit te rappeler quelque chose, non ? (J'acquiesce dans une grimace, prise d'un élan de jalousie.) Contrairement à toi, la dame ne l'a pas éjecté du lit pour le traîner dehors.
- Parce qu'elle était gentille, elle. J'ai bien compris.
- Chut. Je n'ai pas terminé. Donc, cette dame, en constatant la présence de Benito à son réveil, lui a souri. Il était aux anges, comme tu peux t'en douter. (Je grogne.) Ensuite, elle est allée à la réception pour taper un scandale. Elle a exigé le remboursement total de son séjour et a quitté les lieux le jour même. Seulement, elle ne s'est pas arrêtée là... (Je retiens mon souffle.) À Maïo-oi, elle est partie voir la police pour porter plainte contre Benito. (Je pousse un juron sonore.) Il avait à peine 9 ans. J'ai dû expliquer à ce pauvre gosse que cette femme, qui lui rappelait sa mère, n'était pas du tout celle qu'il s'imaginait et que, dorénavant, il avait interdiction d'approcher les clients afin de lui éviter tout autre problème. Dès lors, échaudé, il ne s'est intéressé à personne... Puis tu es arrivée.
- Et je l'ai blessé.

– Rien qui ne soit pas réparable. Je ne dis pas que ce sera facile, mais tu sauras te faire pardonner.

– Je l’espère.

– Là où je voulais en venir en te confiant cette mésaventure, c’est que contrairement à ce que tu prétends, tu as bien plus de cœur que beaucoup de monde. Il suffit d’observer ta réaction face à Benito. Tu adores ce gamin. En quelques jours, il a ébréché ta carapace. Tu t’estimais inapte à aimer, pourtant tu as beau le traiter de morveux, ta présence démontre ton affection. Maintenant, c’est à toi de trouver les mots justes pour le rassurer.

Plus tard dans la soirée, mes émotions sont tout aussi confuses. Elles forment une masse compacte, sorte de brouillard épais qui embrume mon esprit. Je suis à la fois heureuse et triste. Benito me déteste. Il refuse tout contact, toute discussion, et m’évite soigneusement depuis mon arrivée. Je n’ai aucune fichue idée sur la façon de procéder.

Me faire pardonner, oui... mais comment ?

Je vais devoir y aller à l’aveugle et improviser une fois sur place, sans corde ni filet de sécurité pour amortir mon éventuelle chute.

En toute honnêteté, sans les bras d’Anton, je me serais effondrée. Cet alien mérite bien son surnom ; ce n’est pas un homme comme les autres, il est tellement plus. Je suis tombée sur une perle rare, que j’ai bien l’intention de chérir tel le plus précieux des cadeaux.

Allongée près de lui, je contemple ses muscles déliés, les vallons qui cheminent son torse jusqu’à son bas-ventre où le drap cache à peine son intimité. Je soupire de contentement. Son tatouage maori qui recouvre son pectoral droit, ainsi que le haut de son biceps, contraste avec sa peau hâlée. Cette dernière brille d’une fine couche de sueur, suite à nos ébats torrides. Anton est ce combo parfait que toute femme recherche : bestial et tendre, brûlant et sucré, sexy et adorable. Sans dériver dans les extrêmes, il est le dosage idéal de braises et de douceur.

Il se redresse sur un coude pour venir capturer ma bouche. Je ne me lasserai jamais de cette sensation. Dès qu'elles effleurent les miennes, mon cœur s'emballe, mon souffle se coupe, mes jambes flageolent. Quand il m'embrasse, je perds la notion du temps. Mon corps ploie ; il quémande toujours plus, telle une drogue dont il ne pourrait plus se passer. Oh, oui, j'aime l'ivresse que me procurent ses baisers.

Cependant, bien trop vite à mon goût, ses lèvres quittent les miennes.

– Si on ne s'arrête pas de suite, je vais devoir te prendre à nouveau, grogne-t-il près de ma bouche.

Je souris jusqu'aux oreilles, tandis que mes mains se font taquines.

– Je ne suis pas contre un second round.

– Tentatrice !

Aussitôt, il se rue sur moi. Je pousse un couinement, mélange de rire et de surprise. Son corps dur épouse le mien et m'emprisonne de la plus délicieuse des façons. Sa langue parcourt l'épiderme sensible de mon cou, descend jusqu'à ma clavicule, puis glisse entre mes seins.

– Tu m'as informé tout à l'heure que tu ne pourrais pas rester, parce que tu avais, je cite : « une chose importante à faire ». Tant pis pour toi, maintenant, je ne te laisse plus partir, déclare-t-il en relevant légèrement la tête.

Je me rappelle lui avoir dit cela, seulement impossible de me souvenir de la raison. Qu'est-ce qu'il pourrait y avoir de plus important que la bouche d'Anton sur moi ?

Merde !

– Benito !

Je pousse, non sans difficulté, cette masse de muscles qui me domine pour tenter une percée vers la droite.

- Hey ! Où tu crois t'échapper comme ça ?
- Il faut que j'aïlle voir Benito.
- Il est minuit passé, il dort à cette heure.
- Tant mieux, ce sera plus facile.
- Je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée de le réveiller au milieu de la nuit. Il est déjà assez remonté contre toi, grimace-t-il.
- Je ne vais pas le réveiller. Tu m'as bien dit qu'il avait un bungalow pour lui tout seul dorénavant ? C'est celui juste à côté du tien, c'est ça ?

Les sourcils d'Anton se froncent de perplexité. Il s'adosse à la tête de lit avant de confirmer d'une voix hésitante :

- Euh... oui. C'est celui dans lequel tu étais logée.

Son air oscille entre amusement, curiosité et suspicion.

- Oserais-je te demander ce que tu as l'intention de faire ?

J'attrape ma petite robe bustier noire qui traîne sur le sol et l'enfile en vitesse, puis je me penche pour lui voler un dernier baiser.

- Je t'expliquerai demain.
- S'il te plaît, Kate, ne fais rien que je ne ferai pas.
- T'inquiète, je gère.

Ma réponse lui tire un gloussement. Le sourire aux lèvres, je ferme les paupières pour savourer ce son mélodieux.

Lorsque j'ouvre la porte, je pivote afin d'ancrer mes yeux aux siens.

- Anton ?
- Mmh ?
- Je t'aime.

Sans attendre sa réaction, je m'éclipse dans la nuit, le cœur battant à tout rompre.

49. Un tour d'échauffement

Lorsque je parviens au bungalow « Grenadine », mon courage s'étirole quelque peu.

Est-ce une bonne idée ?

Il y a des chances que non. Sauf qu'à défaut de plan de secours, je n'ai que cette option.

Si je ne suis pas du genre à me dégonfler, je ne suis pas pour autant sereine.

J'expire dans un souffle bruyant l'air de mes poumons et abaisse la poignée pour entrer. Rien ne se passe. La porte est verrouillée ! Mince ! Je n'avais pas envisagé cette hypothèse. Est-ce un signe du destin pour me signifier que mon plan est foireux ? Possible.

Malgré tout, je ne me résigne pas à jeter l'éponge. Partir serait synonyme d'échec. Or, l'échec est inadmissible.

Je plisse les yeux devant la fenêtre ouverte, puis grimace.

Grrr ! Il m'aura tout fait, ce morveux !

Quelques jurons plus tard, je me réceptionne sur mes deux pieds face à Benito endormi. Par chance, il a le sommeil aussi lourd que mon atterrissage laborieux.

Au moment de me glisser sous les draps, j'approche mon nez de ses cheveux crépus pour en humer son parfum ; une odeur iodée me chatouille les narines. Je souris avant de me blottir contre son flanc. Cinq minutes plus tard, bercée par le ronflement régulier et étrangement apaisant de Benito, je

m'endors à mon tour.

Lorsque je me réveille, le soleil illumine la pièce de ses rayons. Je m'étire en bâillant. Ma montre m'indique qu'il est déjà dix heures quarante. Il est rare que je dorme aussi tard. Je me tourne en direction de Benito. Ce dernier est encore dans les bras de Morphée, alors j'en profite pour observer ses traits. Ce morveux m'a tant manqué ! Ses boucles hirsutes aux pointes dorées, sa peau d'ébène, son petit nez rond, ses longs cils noirs qui, je le sais, bordent des yeux magnifiques. À n'en pas douter, ce gamin en fera craquer plus d'une.

Je soupire, prise d'une soudaine nostalgie. Puis attends.

Quand il disait ne pas être du matin, il ne mentait pas.

Il compte se réveiller un jour, ou bien ?

La patience n'étant pas mon fort, je décide de lui donner un petit coup de pouce. Ma main effleure doucement son bras. Benito ne réagit pas, alors je *caresse* son épiderme avec plus de rigueur – à ce stade, le mot « froter » serait plus approprié. Malgré mes efforts, son sommeil reste imperturbable. Ce qui m'oblige à prendre des mesures plus drastiques : je finis par le secouer comme un cocotier.

Benito gémit.

– Wes... baragouine-t-il tandis qu'un filet de bave s'écoule sur son menton.

Il s'essuie du dos de la main, tout en ouvrant de grands yeux.

– Y a un tremblement de terre ! Au secours ! panique-t-il en essayant de se désempêtrer des draps.

Je lâche son bras et plaque sur mon visage un sourire que j'espère

bienveillant.

– Non, idiot, ce n'est que moi ! Bien dormi ?

– Que toi ? (Ses cils papillonnent.) Mais qu'est-ce que tu fais là, d'abord ?

– Bah, j'ai passé la nuit ici.

– AVEC MOI ?

– Hey ! Redescends d'un ton, le morveux ! Et ne prends pas cet air outré ! Évidemment, avec toi. Il me semble que ça ne te gênait pas quand c'était toi qui t'introduisais comme un voleur dans ma chambre !

Si un regard pouvait tuer, je serais criblée de balles.

– Comment t'as réussi à entrer ?

Je penche la tête en direction de la fenêtre toujours ouverte.

– T'es passée par la fenêtre ?

– Je n'ai pas de super-pouvoirs pour traverser les murs, alors oui. Tu ne m'as pas vraiment laissé le choix.

Benito soupire. Je ne sais pas si c'est bon ou mauvais signe.

– Je suis pardonnée ?

– Dégage !

– Ça veut dire non, je suppose.

Je souffle. C'est qu'il a la tête dure, le mioche.

– Tu comptes me pardonner quand ?

– Jamais. Sors d'ici !

Je m'installe un peu plus confortablement dans le lit pour lui signifier que je ne suis pas d'humeur à partir.

– Je t'aurai à l'usure.

– C'est ce qu'on verra, rugit-il.

Vêtu uniquement d'un caleçon à carreaux, il s'élançe vers la porte comme

un fou furieux.

Celle-ci claque derrière lui dans un bruit retentissant.

Je fixe le plafond. Cet échange n'est pas ce qu'on pourrait appeler une réussite. Je vais devoir redoubler d'efforts pour l'amadouer. Dommage qu'il ne soit pas un chiot, un peu de croquettes auraient suffi à son bonheur. Avec les humains, c'est tout de suite plus compliqué. Satisfaire une tête de pioche telle que lui nécessite un minimum de préparation.

Je me souviens qu'avec mes enfants, je tombais toujours dans le mille. Plus le jouet faisait du bruit, plus ça leur plaisait. Néanmoins, à 12 ans, les attentes ne sont pas les mêmes.

Si seulement Adam m'avait laissé le temps de m'organiser... j'aurais pu écumer les boutiques à la recherche du cadeau parfait. Au lieu de ça, je suis venue les mains vides. Et puis, demander pardon ne s'improvise pas... Enfin, pas chez moi. Preuve en est, le fiasco de tout à l'heure. Pourtant, je n'en démords pas : l'idée de dormir avec lui est bonne. D'ailleurs, je pense la réitérer cette nuit. Je dois juste trouver un moyen efficace pour qu'il me pardonne ensuite.

À midi, je rejoins Anton au restaurant. Il me serre longtemps dans ses bras, à moins que ce ne soit moi qui le retienne dans les miens. J'avoue, j'ai besoin de câlins. De beaucoup de câlins, entre autres choses. Mais là, je m'égare.

- Alors, avec Benito ? s'enquiert-il une fois que nous sommes assis.
- Y a encore du boulot.

Je soupire.

– Je me suis introduite en catimini dans son bungalow pendant son sommeil. Je pensais que si j'opérais à sa manière, ça lui rappellerait des souvenirs, tu vois ? Et que, du coup, il me pardonnerait plus facilement. J'espérais aussi qu'au réveil, il serait moins facile pour lui de m'esquiver.

– À ta tête, j’imagine que ça ne s’est pas déroulé comme prévu.
– Disons que son engouement n’a été que très modéré. Voire un tantinet frisquet.

Anton glousse.

Je lève les yeux au ciel.

– D’accord. Il m’a carrément envoyé bouler. Mais je ne perds pas espoir. Ce soir, je recommence, et cette fois, ce sera la bonne.

Le morveux ne le sait pas encore, mais je ne suis pas prête à lâcher l’affaire.

Benito, prépare-toi, la Dragonne arrive...

50. Échec de connexion

Comme je le supposais, Benito passe le reste de la journée à m'éviter. Dès qu'il m'aperçoit au loin, il disparaît tel un fantôme. Si ça l'amuse... Il ne m'échappera éternellement, de toute façon.

Ainsi, j'ai plus d'heures à consacrer à mon alien. Nous avons du temps à rattraper, lui et moi. Une fois Anton libéré de ses engagements, nous fêtons nos retrouvailles. Avec du sexe, bien sûr, mais pas que. On se promène, on se baigne, on discute beaucoup aussi, et, au coucher du soleil, nous pique-niquons sur la plage.

Vers minuit, comme la veille, je l'abandonne, non sans un dernier baiser enflammé, pour rejoindre cette petite teigne de Benito.

Cependant, le morveux a prévu son coup : non seulement la porte est verrouillée, mais la fenêtre est également fermée.

Je ravale un juron, les dents serrées. Il ne me reste plus qu'à rebrousser chemin. J'espère qu'Anton pourra me sortir de cette panade. En sa qualité de directeur, il doit bien posséder un double des clés quelque part.

– Déjà de retour ?

Je bougonne :

– Ce petit con s'est enfermé. Je ne peux même pas passer par la fenêtre cette fois-ci. Rassure-moi, tu as bien un double des clés ou un truc dans le genre ?

– En réalité, il y a un système de verrouillage automatique quand on ferme la porte. Même s'il le voulait, Benito ne pourrait pas la laisser ouverte.

Cette révélation me rend perplexe, quelque chose me chiffonne.

– Dans ce cas, comment a-t-il pénétré dans mon bungalow à plusieurs reprises ?

– Quand on est malin, on n’a pas besoin de clés. Il suffit de pousser le pêne à l’aide d’une carte magnétique par exemple ou d’un papier rigide, jusqu’à ce que le ressort se rétracte et libère le mécanisme d’ouverture. C’est Benito qui m’a expliqué la technique. (Il s’esclaffe devant ma bouche grande ouverte.) N’oublie pas qu’il a vécu dans la rue, ce genre d’astuces a dû lui être utile plus d’une fois. Puis, c’est plus simple qu’il n’y paraît. (Son bras entoure mes épaules.) Viens, je vais te montrer.

– J’aimerais autant un double des clés.

– Oui, mais ce serait moins marrant.

Depuis presque dix minutes, Anton s’acharne à glisser une sorte de petit poster plastifié entre le bâti et la porte.

– J’y suis presque, m’informe-t-il... pour la cinquième fois.

Je ris du comique de la situation.

– Tu te figures que tu es en train de forcer la serrure d’un bien qui t’appartient ? Un directeur qui cambriole son propre hôtel, tu as déjà vu ça ?

– On ne cambriole rien. On s’amuse, c’est tout.

Un léger clic signale le déverrouillage de la porte. Anton se tourne vers moi, fier comme un coq.

– J’ai réussi ! chuchote-t-il d’une voix exaltée. À toi, maintenant.

Sur cette déclaration, il claque le battant.

Non, mais quel abruti !

– Qu’est-ce que t’as foutu ? Pourquoi tu l’as refermée ?

– Pour que tu puisses essayer aussi.

Je secoue la tête, exaspérée, puis lui arrache le poster des mains. Un bruit de gorge peu glamour s'échappe de ma bouche, je tente vainement de le masquer par un soupir.

– Tu viens de grogner comme un cochon ?

– Non.

– Si, je t'ai entendue.

– Alors pourquoi tu demandes ? Laisse-moi me concentrer au lieu de m'embêter ! Avec tes bêtises, on va finir par réveiller le morveux.

– Impossible. Même un tremblement de terre ne le sortirait pas du sommeil.

Sauf si le tremblement de terre en question se nomme Katheleen Manfrey...

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvre à nouveau.

J'exulte, en frappant son torse avec le poster :

– Deux minutes chrono ! Prends-en de la graine !

Anton grommelle dans sa barbe, avant de s'exclamer, bon perdant :

– Tu aurais fait une excellente cambrioleuse, ma dragonne.

Il m'embrasse tendrement.

– Je l'ajouterai à ma longue liste de qualités, dis-je avant de m'engouffrer dans l'antre du morveux.

Le réveil pique ce matin. J'ai tourné et viré pendant des heures sans parvenir à trouver le sommeil. J'ai joué, rejoué dans ma tête notre future conversation, seulement les mots, comme toujours, me manquaient.

Je regarde l'heure : il est encore tôt, le morveux n'est pas près de se lever.

Ce n'est peut-être pas plus mal, après tout. Cela me laisse du temps pour m'entraîner.

– Benito... je suis désolée.

Pourquoi ma voix est-elle si aiguë ?

On dirait que j'ai inhalé de l'hélium ou que j'essaie d'imiter une otarie.

– Benito... je suis désolée.

Ce n'est pas possible ! Barry White, sors de ce corps !

Cela commence à me fatiguer cette, histoire. Il ne pourrait pas juste accepter mes excuses et tourner la page ? Pourquoi faut-il qu'il soit si rancunier ?

Je soupire, puis me racle la gorge :

– Benito... j-j-je...

Prise d'une quinte de toux, je ne peux pas finir ma phrase. Je viens d'avaler ma salive de travers. Je crache mes poumons pendant ce qui paraît un temps infini. Une fois mon souffle récupéré, je vocifère plus énervée que jamais :

– BENITO ! TU ME GONFLES ! SALE PETIT MORVEUX, TU ME CASSES... !

Sur ma gauche, une espèce de jappement étonné interrompt ma litanie d'insultes. Les torpilles de Benito me pulvérisent d'un regard assassin.

Oups...

– Ah... tu es réveillé...

Je tente un sourire crispé.

- Bien dormi ?
- Dégage.

Je déglutis.

- Ce n'est pas ce que tu crois, je m'exerçais à... m'excuser.

Je grimace. Formulé ainsi, cela prête à confusion.

Benito me dévisage, incrédule, et je le comprends. Il se lève, contourne le lit, puis ouvre la porte en grand. Le message est clair et limpide.

Mon crâne frappe le mur derrière moi.

OK. Essai raté. Il n'y a plus qu'à recommencer.

Je n'ose même pas évoquer avec Anton et Adam ma lamentable et pathétique tentative d'excuses de ce matin. Ils me charrieraient trop et j'en souperais pendant des années avec Adam, c'est certain. À chaque fois que l'un d'eux aborde le sujet, j'esquive de manière plus ou moins subtile. En fin de journée, je ne sais plus quoi inventer pour qu'ils me fichent la paix, alors j'emploie la méthode de Benito : je fuis.

Je prétexte une migraine, puis m'enferme jusqu'à ce que la soirée soit déjà bien avancée. J'attends que les percussions cessent et que le silence s'instaure sur la plage pour quitter ma chambre. Enfin, je dis « ma », mais c'est en réalité celle d'Anton. Dès mon arrivée, il m'a proposé de m'installer avec lui. N'y voyant aucune objection, j'ai accepté. Je n'avais pas le choix de toute façon : c'était soit ça, soit dormir avec Adam, puisqu'il ne restait qu'un bungalow de libre. Autant dire que ma décision a été rapide. Cela aurait fini en homicide, sinon.

Je sors de la pièce au moment où Anton rentre pour se coucher.

- Nouvelle tentative ?

Je hoche la tête. Mon soupir dépité ne lui échappe pas.

– Hey, ça va aller, ma dragonne.

Il m'attire dans ses bras pour un câlin que je ne refuse pas, malgré son torse nu qui dégouline de sueur et d'huile.

– Tu as dansé ? T'es tout collant.

– C'était top, tu aurais dû venir. Il y avait une super ambiance, ce soir.

– Demain, peut-être.

– C'est Benito qui te mine ?

Je hausse les épaules.

– J'ai l'impression de tout foirer avec lui.

– Je ne pense pas. Il nous a raconté ton exploit de ce matin et il en rigolait.

– Quel sale petit rapporteur, celui-là ! (Je retiens ma respiration.) Il en rigolait ?

– Hum, hum. Il était même mort de rire. Et nous aussi.

Ils se sont gaussés à mes dépens. Fantastique.

Je me tape le front contre ses pectoraux. Anton embrasse le sommet de mon crâne.

– Essaie tout de même de lui présenter de véritables excuses, cette fois-ci.

– Je vais y songer.

Le lendemain, je me réveille avec une sensation étrange au creux de la poitrine. J'ai terriblement chaud, comme si une bouillotte me brûlait le flanc.

Benito !

Je baisse le regard sur la masse de cheveux noirs qui me picote le cou. Je n'ose esquisser le moindre mouvement, par crainte de le déranger. Ce qui est absurde, je le sais, puisque rien ne perturbe son sommeil de plomb.

Seulement, j'ai tellement rêvé de ce moment que j'ai peur de tout gâcher. Il est blotti tout contre moi, exactement comme la fois où... je l'ai envoyé promener. Je m'en veux de ma réaction, et, en même temps, c'est ce jour-là que j'ai pris conscience de l'importance que revêt ce gamin. Ce n'est pas un fils de remplacement, je ne l'aime pas pour combler un vide ou la perte de mes enfants. Je l'aime d'un amour plein et entier, qui ne se quantifie pas et ne s'explique pas par un quelconque charabia de psy. L'amour ne se justifie pas, il se vit. Peut-être est-ce la raison pour laquelle j'ai tant de mal à exprimer mes sentiments. Dès que je parle, j'envenime les choses.

J'expire par le nez, les yeux fixés au plafond.

J'hésite un instant à le réveiller avant de me rétracter aussitôt. Mauvaise idée. Très mauvaise idée.

Alors, j'opte pour une solution de repli. Tout en douceur, je me dégage de sa chaleur, dépose un baiser tendre sur son front, puis je me faufile le plus discrètement possible hors de la chambre.

Maintenant que les choses ont progressé, il est temps d'enclencher la phase numéro deux.

51. La vie est pleine de surprises

♫ Don Omar, « Danza Kuduro »

Près de la piscine, je repère ma cible. Un verre de cocktail à la main, ses Ray-Ban sur le nez et une casquette rouge vissée sur la tête.

Je grogne. Même avec une casquette ridicule, Adam reste le plus bel homme que je connaisse. Excepté son frère, bien sûr, qui est hors catégorie.

- J’ai besoin de toi.
- Bonjour à toi aussi, Kate.
- Allez, bouge. On doit trouver un cadeau pour Benito.
- Si tu pouvais te décaler un peu, ce serait sympa. Tu me caches la vue.
- Quelle vue ? C’est juste une piscine.
- Ne me dis pas que tu n’as pas remarqué le magnifique spécimen dedans ?
- Non, et je m’en fiche. Tu devrais en faire autant, il est sûrement en lune de miel avec sa femme. Ils sont tous en lune de miel, ici.

Nous soupirons à l’unisson.

- C’est déprimant. Si seulement Anton me laissait m’amuser un peu avec ses jolis serveurs, boude Adam.
- Promis, je lui en toucherai deux mots, si tu m’aides.
- Tu penses sincèrement que je suis la personne la plus apte pour t’aider à choisir un cadeau ? Je ne le connais pas très bien, ce gamin. Anton est...
- En réunion. Donc je n’ai que toi.
- Tu dois être vraiment désespérée.
- Tu as déjà été faire un tour dans *l’unique* boutique de l’hôtel et, par conséquent, de l’île ?

Il grimace en signe de compréhension.

– OK, allons-y ! Tonton Adam à la rescousse !

À l'intérieur de la minuscule échoppe, il me questionne :

– Tu as une idée de ce que tu veux lui offrir ? Ça ira plus vite si tu peux m'aiguiller.

– La dernière fois, je lui ai pris une brosse à dents en guise de calumet de la paix. On ne peut pas dire que ça lui a plu.

– Une brosse à dents ? Qui offre une brosse à dents à un gosse de 12 ans ?

Je me sens obligée de me défendre.

– Ça avait une signification particulière.

Adam se marre. J'ai envie de lui faire bouffer sa casquette.

– Quand quelqu'un pue du bec, il y a des façons plus subtiles de le lui...

– C'était pas pour ça ! Rha ! Tu m'énerves déjà ! Je ne sais pas pourquoi je t'ai demandé de l'aide. Oublie. Je vais me débrouiller toute seule.

– Ah, oui ? Et la prochaine étape, c'est quoi ? Tu lui achètes un pain de savon pour son odeur corporelle ? ricane-t-il en me désignant la rangée de savons artisanaux cent pour cent bio.

– Si je te tue, tu crois que ton frère m'en voudra ?

– Il y a des chances, oui. (Il sourit.) Allez, viens à la caisse, j'ai le cadeau idéal pour le petit.

Deux heures plus tard, nous avons retourné tout l'hôtel à la recherche du morveux.

– Tu es sûr que ce cadeau va lui plaire ?

– C'est toujours mieux qu'une brosse à dents...

Il n'a pas tort.

J'observe le bracelet au creux de ma paume. Il est tout simple. Trop peut-

être ? Un bout de corde rouge et une perle de Tahiti en son centre. Le genre de babioles typiques de la région. Le morceau de ficelle est moche, mais la perle est jolie. Ronde et noire avec des reflets bleutés de toute beauté.

– Là-bas ! hurle soudain Adam. Il est avec Anton à droite du ponton.

Au même moment, Benito pivote dans notre direction.

Je couine, paniquée :

– Mince ! Il m’a repérée ! S’il saute dans sa pirogue, c’est foutu !

– Anton ! Retiens-le ! intervient aussitôt mon acolyte en gesticulant.

Mon alien manque à l’évidence de réactivité. Je mets mes mains en porte-voix et crie à mon tour :

– Plaque-le au sol ! Vas-y, chope-le ! Coup de tête, balayette, manchette !

– Doucement, Kate. Tu t’emballes, là.

C’est l’adrénaline qui parle. J’ai l’impression que mon cœur fait des cabrioles dans ma poitrine, comme si lui aussi essayait de décamper.

Anton parvient à l’immobiliser sans même recourir à la force. Il a su trouver les mots... contrairement à moi.

Nous courons les rejoindre, avant que le morveux change d’avis et prenne la tangente. Lorsque nous arrivons à leur hauteur, j’interpelle Benito :

– Tu allais t’enfuir à nouveau ?

– T’es pas venue cette nuit ?

Je réprime un sourire devant son ton accusateur.

– En vérité, si. Tu t’es même blotti contre moi.

– Comment ça se fait que tu m’as pas réveillé, alors ?

– Parce que je voulais t’offrir ça.

Je lui tends le bracelet. Il le scrute un moment sans s’en saisir pour autant.

Tirillée par la gêne, j'improvise :

– Je l'ai confectionné pour toi.

Cette déclaration mensongère m'attire tous les regards. Adam glousse, Anton... aussi. Seul Benito demeure stoïque. Ses billes noires remontent vers mon visage. Je souris, mal à l'aise. En réaction, il plisse les yeux.

– Il vient de la boutique de l'hôtel, y a encore le prix dessus.

Je fronçe le nez, puis soupire.

– C'est le geste qui compte, non ?

– Non. Garde-le, j'en ai pas besoin.

– De quoi as-tu besoin dans ce cas ? Dis-moi et je te l'offrirai.

– Venant de toi ? Rien ! Tu m'as abandonné.

Il se détourne pour dissimuler ses larmes, je le retiens par le bras.

– Attends. Benito... S'il te plaît. (Il essaie de s'échapper de ma prise.) Je t'en prie... (Ma poitrine se comprime.) J'ai mal agi en partant ainsi, et je te demande pardon.

– Bah voilà, c'était pas compliqué ! s'exclame Adam.

D'un regard, j'intime le silence à cet abruti.

– Il faut que tu comprennes une chose : je me suis tellement repliée sur moi-même ces dernières années que j'ai beaucoup de mal à exprimer mes sentiments. Ce n'est pas quelque chose de naturel et les mots restent souvent coincés dans ma gorge. Mais ce n'est pas parce que je suis nulle pour les formuler que je n'éprouve rien pour toi. (Ma voix s'éraïlle.) Avant de venir ici, j'étais vide à l'intérieur, mon cœur était mort, mon âme éteinte. Et je vous ai rencontrés, toi et Anton.

– Et moi, alors ?

Sans tenir compte de la *nouvelle* intervention d'Adam, je poursuis :

– Je ne sais pas pourquoi ni quand exactement cela s’est produit, mais vous êtes devenus le centre de mon univers. Une évidence contre laquelle je ne peux lutter. Toi et Anton vous êtes les deux parties qui composent mon âme. (Une larme roule sur ma joue.) Vous l’avez ranimée par vos rires, vos sourires et votre amour. Sans vous, je…

Prise par l’émotion, un sanglot m’échappe. Je ne suis pas triste, je suis bouleversée par l’intensité des sentiments que j’ai pour eux.

Immédiatement, Anton m’enveloppe de ses bras. Puis deux petites mains agrippent ma taille.

– Ne nous abandonne plus ! souffle Benito, et je perçois dans sa voix tout l’amour qu’il ressent pour moi.

– Promis, je rétorque la gorge nouée. Je ne vous quitterai plus jamais.

Notre étreinte est rejointe par Adam qui râle d’être mis de côté. Nous restons tous les quatre enlacés un moment, avant que ce dernier rompe le charme :

– Rhaa ! Merci, Kate, pour ce spectacle. Et la larmichette à la fin, splendide ! Je te ferai une copie du film, si tu veux.

Ma voix claque comme un fouet :

– *Quel film ?*

Sentant le vent tourner, ce dernier recule de quelques pas, son portable à la main.

– Donne-moi ton téléphone. De suite !

Tel un gosse capricieux, il le cache derrière son dos.

– Quel téléphone ?

Je me baisse pour enlever ma sandale. Il n’y a pas de talon, mais cela fera l’affaire.

– Je vais compter jusqu’à trois. Un...

À peine ai-je prononcé le « un » qu’Adam, mort de rire, part en courant.

Je préviens Anton :

– J’espère que tu ne vois aucune objection à ce que je massacre ton frère.

– Attends, on va t’aider, proclame celui-ci.

Bientôt, nous ne savons plus qui pourchasse qui. La plage est devenue notre terrain de jeu et nos éclats de rire percent la tranquillité habituelle du lieu.

Anton me tacle, à moins que ce ne soit le morveux, et je me retrouve le nez dans le sable. Dès que je suis à nouveau sur mes deux jambes, je course Adam, qui course Anton, lui-même coursé par Benito. C’est à ne plus rien comprendre. Distract par son frère, je finis par rattraper mon idiot d’ami et fonce sur lui tel un boulet de canon. Il s’effondre comme une masse, le souffle coupé. D’un regard de connivence, mon alien le soulève par les épaules tandis que j’agrippe ses mollets. Adam se débat, son téléphone glisse de sa poche – dommage, j’aurais bien aimé qu’il finisse à la flotte lui aussi –, nous faisons fi de ses prostrations et trottons d’un bon pas vers la mer sous les encouragements de Benito.

Le splash qui suit est jouissif. Je m’étouffe de rire en voyant l’expression outrée d’Adam qui ressort de l’eau les vêtements trempés. Sa vengeance est immédiate. Je n’ai pas le temps de dire ouf que je me retrouve dans la situation de l’arroseur arrosé. Nous enchaînons ensuite par une bataille d’eau, Benito et moi contre les frères Rossi.

Lorsque nous sortons enfin de l’eau, nous nous écroulons éreintés sur le sable chaud dans un enchevêtrement de bras et de jambes.

Le sourire aux lèvres, je m’exclame :

– Non, mais regardez-nous un peu ! Quelle fine équipe on forme, tous les

quatre ! (J'énumère sur mes doigts.) Un alien aux yeux bioniques, une dragonne au caractère de merde, un gay méga...

– ... sexy.

– J'allais dire « pénible », Adam. Et un morveux aussi têtue qu'une bourrique.

– C'est ce qu'on appelle une famille, murmure Benito.

Une famille. Tel un cri de l'âme, ce mot résonne en moi, se répercute dans chacune de mes terminaisons, dans chaque fibre de mon être, il s'amplifie, se multiplie jusqu'à ce que toutes les cellules de mon corps tremblent.

Une famille.

Anton, Benito, Adam... Ils sont ma famille.

Qui aurait cru que des vacances forcées allaient littéralement changer le cours de mon existence ? Que derrière ce que je pensais être le pire des calvaires se cachait ma résurrection ?

La vie est décidément pleine de surprises !

Le plus difficile étant parfois de laisser sa chance à la chance. De savoir la saisir sans culpabiliser. À partir de maintenant, je compte bien en profiter au maximum.

Le cœur débordant de joie, l'âme emplie de lucioles, l'esprit en paix, je me relève en m'époussetant et m'écrie :

– Le dernier au restaurant devra masser les pieds des autres.

Sans attendre, je détale comme une flèche en riant en direction de l'hôtel...

Épilogue

– Allez, souffle tes bougies que je puisse te donner ton cadeau.

C'est l'anniversaire du morveux, aujourd'hui. Quinze bougies trônent au centre du gâteau préparé avec soin par Erena, la cuisinière et la *māmā rū'au* de Paradise Island. À l'instar d'Ernest, ce sont les piliers de l'île, sans qui rien ne serait possible. Petit à petit, eux aussi sont devenus des membres à part entière de notre tribu. Même cet imbécile de Paco tient une place dans mon cœur – enfin, parfois... quand il n'est pas un abruti fini.

– Tes cadeaux sont toujours nuls, t'façon, ose déclamer Benito, une fois ses bougies éteintes.

Je lui claque l'arrière de la tête.

– Petit ingrat ! L'année dernière, je t'ai offert un abonnement Netflix, je te rappelle !

– Sauf qu'il n'y a pas d'Internet sur l'île...

– Et ? C'est de ma faute si ton père a dix siècles de retard et refuse d'être connecté ? Non. Alors, ne sois pas de mauvaise foi, mon cadeau était...

– Inutile.

Je grogne. Comme l'a si subtilement fait remarquer Adam lors de ses précédentes vacances : « Essayer d'avoir le dernier mot avec un ado, c'est aussi vain que d'essayer de masturber un eunuque. » La formulation n'est pas très élégante, mais elle a le mérite d'être vraie.

J'esquisse une moue nostalgique en songeant à ce dernier. Il n'a pas changé : c'est un électron libre, toujours aussi casse-pieds. Je dois avouer qu'en ce moment, je m'inquiète à son sujet. Son comportement me préoccupe. Il devrait se poser au lieu de sans cesse papillonner. J'aimerais tellement qu'il trouve celui qui saura l'apprivoiser, celui qui lui donnera

envie de plus qu'un coup d'un soir, celui qui saura l'aimer comme il le mérite. Je sais que la vie est pleine de surprises, alors je ne désespère pas. Son tour viendra...

Je soupire et sors de mes rêveries.

– Bon, tu le déballes mon cadeau, ou quoi ?

– Deux secondes, m'man ! J'ai même pas encore mangé ma part de gâteau.

Je souris. J'aime entendre ce mot « m'man ». Bon, je préférerais qu'il ne l'écorche pas et prononce correctement « maman », mais, mon Dieu, que c'est bon ! Je ne m'en laisserai jamais. Un jour, Benito s'est levé et nous a lancés tout naturellement « salut m'man, salut p'pa ». Anton et moi avons pleuré comme des idiots après cela. C'est l'un des moments les plus magiques de ma vie, et j'espère en vivre un autre aujourd'hui.

– Toujours aussi impatiente, ma dragonne, murmure mon alien de mari en passant un bras sur mon épaule.

– On ne se refait pas, dis-je en lui volant un baiser. Alors morveux, tu l'ouvres, ce paquet ?

– Lequel ? La boîte à chaussures ?

– Oui ! Allez !

– Cool ! Tu m'as offert des nouvelles baskets ?

Ou pas...

– Y a rien dedans, s'exclame-t-il, déçu.

Mon cœur va exploser d'un instant à l'autre. Je sens la pression de la main d'Anton se raffermir sur mon épaule. Lui aussi est à fleur de peau.

– Cherche bien.

– Y a rien. Juste une... enveloppe ?

– Ouiiii ! je couine. Ouvre-la !

Avec l'énergie typique d'un adolescent amorphe, Benito décachette

l'enveloppe. Il en sort la lettre et me la tend.

- Y a un papier dedans. Youpi...
- Lis-le, tête de nœud.

Ses yeux se baissent sur la feuille. Au fur et à mesure de sa lecture, son expression change. Bientôt, de grosses larmes s'amoncellent au coin de ses cils. Il cligne des paupières pour tenter de les contenir, mais elles sont trop nombreuses. À cette vision, mon appréhension grandit.

- Vous voulez vraiment... ? Vous souhaitez vraiment... ?
- T'adopter ? Oui. Si tu es d'accord, nous aimerions officialiser les choses.
- Ce n'est qu'une formalité, rajoute Anton d'un ton rendu rauque par l'émotion, on le sait bien. Dans notre cœur, tu es notre fils depuis longtemps. Mais on aimerait qu'aux yeux de tous, tu le sois aussi.

Fébrile, je demande :

- Alors, qu'est-ce que t'en dis ?
- J'en dis que c'est carrément plus cool qu'une paire de baskets, souffle-t-il le timbre enroué.

De nouvelles larmes glissent sur ses pommettes, anéantissant le peu de self-control qu'il me reste. Je renifle, tandis que mes yeux s'humidifient. Ceux d'Anton brillent tout autant.

- Je crois que c'est l'heure du câlin, déclare celui-ci d'une voix bourrue.

Les petits bonheurs simples que je chéris :

Mon fils, mon mari, leurs câlins.

Parce qu'en fin de compte, la vie n'est pas la garce que j'imaginai, il suffit de l'aimer pour qu'elle vous aime en retour.

Fin

Playlist

- 1 🎵 Bobby McFerrin, « Don't Worry Be Happy »
- 2 🎵 LP-Lost, « On You »
- 3 🎵 George Ezra, « Shotgun »
- 4 🎵 Pentatonix, « The Sound of Silence »
- 5 🎵 Survivor, « Eye of the Tiger »
- 6 🎵 The Lumineers, « It Wasn't Easy to Be Happy for You »
- 7 🎵 « Haka.song »
- 8 🎵 Gulaan, « Nodei Perofeta »
- 9 🎵 Lord Huron, « The Night We Met »
- 10 🎵 Passenger, « All the Little Lights »
- 11 🎵 Jacob Lee, « Conscience »
- 12 🎵 Israel "IZ" Kamakawiwo'ole, « Somewhere Over the Rainbow »
- 13 🎵 Keen'v feat Lorelei B, « La vie du bon côté »
- 14 🎵 Keen'v, « Ma vie au soleil »
- 15 🎵 Sting, « Fragile »
- 16 🎵 Adele, « All I Ask »
- 17 🎵 Keane, « Somewhere Only We Know »
- 18 🎵 Don Omar, « Danza Kuduro »

[Retrouvez la playlist sur YouTube :](#)

Remerciements

Le moment que je préfère... parce qu'il signifie que j'ai réussi, que je suis parvenue au bout de mon récit. Et tout cela n'aurait pas été possible sans le soutien de Fatima Teixeira. Aussi chieuse que mon héroïne, Katheleen, mais avec un cœur énorme. Toujours à m'épauler, ou plutôt à me botter les fesses pour que j'écrive.

Ce roman ne serait pas ce qu'il est non plus sans l'aide précieuse de Sonia Miot, Justine Patérour, et Shirley J. Owens. Merci pour vos conseils et vos corrections.

Un grand merci également à Aurélia Di Giusto, Cyndie Mahe Canovas, Cindy Beck, Hope Deslivres, Séverine Arcadi Farrow, Mély Ryan Lagardère, ainsi qu'aux sistas follasses : Devilona Furie Michaelis, Lilo Cécile Aloha, Maeva Dumaille, Sophie Delaire et Sophie Piti Cœur.

Ce livre est né sur Wattpad, alors je tenais à remercier toutes mes lectrices de la plateforme qui m'ont soutenue tout au long de l'écriture. Vos encouragements ont été mon moteur ! Merci aussi à Caroline Lor, ma graphiste attitrée de Wattpad, toujours disponible et très talentueuse.

Évidemment, je n'oublie pas les Éditions Addictives sans qui cette aventure ne serait pas possible. Merci particulièrement à Marianne, mon éditrice. Merci d'avoir eu confiance en moi et d'avoir cru en cette histoire.

Et pour finir, MERCI À VOUS, lecteur·rice·s ! Car c'est avec vous que ce roman prend vie.

Disponible :

Play My Game

Lowen tient farouchement à son indépendance comme à sa liberté. Les femmes, c'est pour une nuit et jamais chez lui !

Alors quand la production de son prochain film lui impose d'héberger sa future partenaire à l'écran, il voit rouge.

Il est prêt à tout pour la faire fuir, peu important les conséquences !

Sauf que Vicky ne compte pas se laisser faire aussi facilement...

Et si seulement elle était moins sexy et moins affolante, il réussirait peut-être à mener à bien sa mission...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Découvrez *Love & Lies on Campus* d'Emma Green

LOVE & LIES ON CAMPUS

Extrait premiers chapitres

ZRLO_001

1. Go !

Arlo

T-shirt gris et rouge, le S et le D entrelacés sur le cœur, casquette noire au logo rouge et blanc, autocollant à l'arrière de mon pick-up : ça y est, je suis à nouveau un Aztec de San Diego. L'été à Queen Creek s'est étiré comme un gros feignant et je serais sans doute mort de chaleur et d'ennui sans Colleen et mon petit boulot de barman. Mais la vie reprend enfin. Et j'ai toujours le cœur qui bat un peu plus vite et le sang qui pulse un peu plus fort en me garant sur le parking du campus.

Comme à chaque rentrée.

Pour cette quatrième année qui devrait normalement être la dernière, pas de dortoirs communs et de chambre minuscule, de salle de bains partagée ou de queue à faire devant un micro-ondes dégueulasse : un grand appart m'attend sur le campus, avec mes trois colocs. Cette année de *Senior* s'annonce prometteuse.

– Go Aztecs, go !

Mon meilleur pote, Todd, fait tournoyer son poing près de son oreille en me voyant arriver, puis vient le coller contre mon poing en mimant une explosion. Derrière lui, le défenseur central de l'équipe de soccer, alias le mec le plus baraqué que je connaisse, *aka* « Hector Vargas Pousse-Toi Je Passe », porte une armoire sur sa tête comme si ça pesait le poids d'un livre. Il trouve même le moyen de me faire un signe de la main. Je vais chercher mon sac et mon unique carton d'affaires à l'arrière du pick-up et les suis jusqu'à l'appart.

– Bière ?

– Il est onze heures et demie du mat, Arlo.

– OK, bière alors.

L'entraînement ne reprend que demain et j'ai roulé cinq heures sous le cagnard depuis Queen Creek, Arizona. J'ai bien mérité celle-là. Il fait quarante degrés chez moi et le bled de mon enfance m'a toujours étouffé, je respire bien mieux à San Diego. À moins que ce soit les potes, les cours, l'entraînement, les fêtes, les meufs... Tous les possibles qui s'ouvrent ici.

– Mec, est-ce qu'on est sûrs pour Colleen ?

– Trop tard, elle arrive.

Je balaye sa question de la main. Pendant qu'on regarde Hector transporter des meubles et les coller au mur comme des adversaires à détruire, Todd recommence avec cette histoire de quatrième colocataire de sexe féminin. Il ne s'en remet pas.

– Les colocs ne sont pas censées être mixtes sur le campus.

– C'est complètement con. Et discriminant pour les gays, fais-je en haussant les épaules.

– Ouais mais c'est la règle.

– Détends-toi, elle s'est inscrite au nom de Colin.

– Cette meuf ne fait jamais rien comme tout le monde... On va avoir des emmerdes.

– Todd, j'ai dit que je m'en occupais, OK ?

– Ouais, on voit très bien comment tu vas t'en occuper... se marre Hector en revenant avec un mini-frigo sous le bras.

Je lui balance une capsule de bouteille en pleine tête, il me la renvoie du pied et je me mets à jongler avec avant de faire une passe à mon autre coloc crispé.

– C'est ma meilleure pote depuis qu'on a 11 ans. Ça doit être la dixième année qu'on est dans la même classe, qu'on joue au foot ensemble et qu'on dort parfois dans le même lit, vous pouvez lâcher l'affaire avec ça. Colleen et moi, c'est de l'amitié et ça ne sera jamais rien d'autre.

– Depuis quand ça existe l'amitié fille-garçon ? me demande le baraqué.

– Depuis qu'on a mis des cerveaux dans la tête de gorilles comme toi pour

faire un peu évoluer l'espèce...

– Ah bon ? Moi je croyais que je devais juste assurer le renouvellement des générations...

Et Hector rigole en essayant de se reproduire avec le petit frigo qu'il tient fermement par les hanches.

– Salut les arriérés mentaux ! lance Colleen en franchissant la porte. J'ai dit à ma petite sœur qui entre en Première Année demain de se méfier des beaux gosses blondinets comme Todd Kennedy. J'avais oublié les Latinos musclés sans cervelle comme Hector Vargas. Tiens, ils t'ont laissé sortir du Mexique, toi ? Ou t'as juste défoncé le mur à la frontière en faisant le bélier avec la tête ?

Je me marre en allant chercher son balluchon plus gros qu'elle.

– Vas-y mollo, lui soufflé-je.

– Putain, elle me fatigue déjà, soupire Todd.

– Je sens qu'on va bien se marrer ! lance Hector en sautant comme une brute pour s'asseoir sur le mini-frigo.

Un bruit de casse provient de l'intérieur et on rit tous les trois pendant que Colleen nous traite de brutes épaisses et de débiles mentaux, sourire aux lèvres. Je ne sais pas comment autant de virulence peut sortir d'un corps si fluet. C'est ce qui la rend si bonne au soccer : longues jambes rapides, muscles nerveux, mise en action explosive, peur de rien, et fierté mal placée qui lui donne envie d'en découdre avec tout ce qui est a priori plus grand ou plus fort qu'elle.

Il n'y en a pas deux comme Colleen Sinclair.

Et heureusement pour moi.

– On va courir ? me propose-t-elle.

– Déjà ?

– Ouais, on va laisser les quatre gros bras s'occuper de casser des trucs. J'ai passé trop de temps en voiture, faut que j'aille me défouler un peu.

– Comme tu veux.

Je tends ma bière à peine entamée à Todd et je la suis sans résister. Après avoir enfilé nos baskets, on rejoint le stade de la fac presque désert et on se met à courir en silence. C'est toujours comme ça qu'on commence. Ma meilleure amie est remplie de démons à exorciser, névroses et addictions en tout genre. Elle a toujours des envies subites, des besoins impérieux et elle prend systématiquement ses décisions sur des coups de tête. En général, je la laisse faire en surveillant de loin. Parfois j'interviens.

Je connais Colleen par cœur. Elle mange peu, dort peu, parle beaucoup mais jamais d'elle. Change souvent d'avis. Abuse encore parfois de trucs auxquels elle n'a plus le droit de toucher, normalement. Oublie ses bonnes résolutions aussitôt qu'elle les prend. Se fait tatouer à chaque coup dur. Déteste la terre entière sauf moi et parfois quelques autres. Mais j'ai toujours été là pour elle autant qu'elle pour moi. Il y a une sorte de pacte silencieux entre nous. Mais indestructible.

Depuis toujours, sa famille est un peu la mienne. On a grandi ensemble, ses parents se sont souvent occupés de moi quand les miens avaient mieux à faire avec mon frère. À partir du collège, Colleen m'a aidé à faire mes devoirs, je l'ai aidée à se faire des potes. À l'époque, elle se pensait bizarre, coincée, asociale, inadaptée au monde et trouvait que tout était facile pour moi.

Pourtant, je me sentais seul. Populaire peut-être, mais secrètement seul.

Alors j'ai eu l'impression d'être utile avec cette mission impossible : la comprendre et la protéger. Elle se sentait en cage chez elle, bonne famille, parents stricts, règles par milliers. Moi, je ne savais même pas quoi faire de toute ma liberté, à part essayer de mal tourner. Elle voulait que je la rende cool. J'aimais qu'elle me rende important. Voilà à quoi on a passé notre enfance et notre adolescence, tous les deux. À refaire le monde, à chercher notre place, à créer notre univers rien qu'à nous, à jouer au foot en s'inventant stars du ballon rond ou commentateurs sportifs, à se raconter nos premières fois et nos secrets, à se marrer et se soutenir quoi qu'il arrive.

Colleen Sinclair m'a empêché de faire des conneries, je lui ai interdit de ne rien faire de sa vie. Et puis les choses se sont inversées, parce qu'elle est tombée dans les extrêmes et n'a pas su s'arrêter. Je culpabilise pas mal de l'avoir entraînée là-dedans, je pensais que c'est ce dont elle avait besoin. Maintenant, je dois la protéger d'elle-même.

C'est fou à quoi ça tient, une amitié.

Mais celle-ci ne ressemble à aucune autre : on a la même passion pour le foot, on rêve tous les deux de devenir journalistes sportifs et la même ambition de ne plus jamais remettre les pieds à Queen Creek. Elle est la seule fille dont j'aie jamais été proche, alors que je me suis collé à plein d'autres. Todd et Hector sont de très bons potes de fac, mais Colleen est de loin mon meilleur copain. Et je me fous bien que tout le monde ou presque l'envie, la juge ou la déteste. Ou que la terre entière nous croie ensemble : cette meuf, c'est mon double.

– Tu lambines, Sinclair ! soufflé-je entre deux foulées. À quoi tu penses ?

Je lui balance un petit coup de coude et elle sort de ses pensées avant d'accélérer devant moi.

– Aux cent mètres que je vais te mettre dans la face, Sheridan...

Tu parles.

Je la rattrape sans trop forcer mais j'attends le deuxième tour de stade pour recommencer à lui tirer les vers du nez.

– Comment ça va, derrière ce sourire qui ne dit pas tout, Colleen ? Tu te tiens à notre programme... ?

– Je *déteste* ton putain de programme. Mais rien à signaler de ce côté-là, je suis clean.

– Tant mieux. Alors quoi ?

– Rien de très nouveau, j'ai tout sauf envie de reprendre les cours...

– Il ne nous reste qu'une année pour le *bachelor*, ça va le faire.

– Toi tu veux ce diplôme, Arlo. Moi je voudrais juste me barrer faire le

tour du monde avec un sac à dos et ne plus voir vos sales gueules à tous.

Elle se marre mais je devine qu'il y a une petite part de vérité là-dessous.

– Désolé mais ton père m'a demandé de t'empêcher de fuguer à nouveau...

– Je m'en fous, je cours plus vite que toi.

– Ça fait dix ans que tu répètes ça et je ne t'ai jamais vue aller plus loin que l'Arizona.

– Continue comme ça et je te fais bouffer ta casquette d'Aztec.

– Go Aztecs, go ! lui crié-je pour l'agacer.

Et je cours en marche arrière en augmentant la cadence pour la provoquer. Elle répond à mon sourire en piquant un sprint dans la dernière ligne droite. Je fais semblant de la laisser gagner – mais c'est vrai qu'elle court au moins aussi vite que moi.

Puis on reprend notre footing à une allure plus cool et je change de sujet :

– Alors comme ça, ta sœur va vraiment faire sa rentrée à la San Diego State University ? Dans ma tête, Baby Tillie aura toujours 12 ans.

– 18... Moi aussi j'ai du mal à y croire.

– Je pensais qu'elle irait à la fac à Phoenix, pour rester en Arizona près de...

– Elle fait tout comme moi, qu'est-ce que tu veux ? ironise la brune.

Elle allonge à nouveau la foulée en espérant me semer et clore ce dossier... Mais elle n'a aucune chance d'y arriver. De toute l'équipe de soccer de ce campus, je suis le plus rapide. Pas le plus bosseur, jamais le premier ni le dernier à l'entraînement, pas du genre à manger sainement ou à me coucher tôt les veilles de match, pas le profil pour être capitaine ou chouchou du coach, mais personne ne peut m'empêcher d'atteindre mes objectifs et d'obtenir ce que je veux.

– Reviens ici, Sinclair, et passe aux aveux. Ça t'emmerde que ta petite sœur marche dans tes pas ?

– Non, elle peut bien faire ce qu'elle veut.

- Mais... ?
- Rien.
- Tu as peur qu'elle te colle ?
- Non.
- Qu'elle raconte tes « exploits » à tes parents ?
- Elle ne ferait pas ça.
- Qu'elle découvre qui tu es vraiment ? fais-je en me marrant.
- Je veux être libre, Arlo.

Colleen s'arrête net et se penche en avant pour reprendre son souffle, les mains en appui sur les genoux. Ses cheveux lui tombent devant les yeux et lui cachent presque tout le visage. Je sais qu'elle reste comme ça uniquement pour masquer son trouble, sa colère, peut-être son envie de pleurer. Alors je la soulève par un bras et une jambe, l'installe en travers de mes épaules comme un sac et l'emmène jusqu'à la pelouse. Je la laisse tomber par terre et je m'allonge à côté d'elle dans l'herbe.

- Tillie est cool. Ça va bien se passer... tenté-je pour la rassurer.
- On ne pourrait pas être plus différentes.
- Je sais. Mais tu as une sœur qui s'intéresse à toi, qui t'admire et qui t'aime comme tu es. C'est déjà pas mal...
- Pas envie d'avoir à m'occuper d'elle. Encore moins qu'elle s'occupe de mes affaires.
- Je m'en occuperai si besoin, OK ?

Colleen soupire en regardant passer les nuages, je tourne la tête pour fixer son profil tendu. Je crois qu'elle a encore maigri. Et que je ne connais pas ce tatouage qui dépasse à peine derrière son oreille. Je pense à sa petite sœur mais l'image est floue : je n'ai pas vu Tillie Sinclair depuis pas loin de deux ans, il me semble. Je reviens le moins possible à Queen Creek ces derniers temps. Dans ma tête, Baby Tillie est une version soft et édulcorée de Colleen, aux angles arrondis : plus de joues, plus de seins, plus de fesses, moins de gros mots, moins de démons, moins de défauts. Plus petite, moins allumée. Plus souriante mais pas autant de personnalité. Les cheveux moins foncés, les avis moins tranchés. Chouchoute des parents. Marrant mais un peu gamine. Gentille et réservée. Pas follement intéressante.

Il faut dire que je ne m'y suis jamais vraiment intéressé.

– On rentre ? J'ai envie d'une douche !

Colleen saute sur ses pieds : les trois minutes de contemplation sont apparemment terminées. Et elle a suffisamment vidé son sac pour pouvoir reprendre le cours de sa journée.

– Merci pour la séance de nuages. Je déteste vraiment cette phase du programme, me ment-elle en souriant.

– À ton service, fais-je en me relevant. Je ne t'accompagne pas, il faut que je passe au bureau des étudiants pour régler mes derniers frais d'inscription.

– OK... T'aurais dû me dire si tu avais besoin de fric.

– C'est bon, Colleen. J'ai bossé tout l'été, j'ai fait un nouveau prêt, ça va bien se passer.

– Tu peux arrêter de répéter ça ? grogne-t-elle.

– Ça. Va. Bien. Se. Passer. Ou peut-être pas. Mais même ça, ça ira.

Je lui rends son sourire et on échange notre *check* habituel : les tranches de nos poings serrés qui se frappent trois fois. Normalement, on répète aussi trois fois « Ça va bien se passer », mais je crois qu'elle a eu sa dose pour aujourd'hui. Je m'éloigne en lui lançant :

– Si Todd et Hector continuent à s'accoupler avec le mobilier, n'appelle pas les flics. Je te rappelle que c'est toi la coloc clandestine.

Colleen me fait d'abord un joli doigt d'honneur puis colle son majeur sur sa bouche pour me faire signe de me taire. Elle repart en courant vers l'appart et je traverse le campus jusqu'au bâtiment administratif. Je croise quelques têtes connues, un prof de l'an dernier, un ex-joueur blessé de l'équipe de soccer, j'échange des « Hey » de loin, une accolade avec une ex qui se plaint en riant que je sois tout transpirant, je lui dis que je l'appellerai sans savoir si je le ferai, deux jeunes mecs lancent un « Go Aztecs, go ! » sur mon passage et je retrouve peu à peu mes marques dans ce labyrinthe familial. J'adore cette atmosphère frémissante de veille de rentrée, avant que la fac ne s'anime vraiment. Ma *BFF* va plutôt bien. Mes colocs sont fidèles à eux-mêmes. Notre appart sympa et notre quatuor prometteur. Je compte bien profiter de

cette année d'université sans bouder mon plaisir.

Qu'est-ce qui pourrait mal se passer ?

Je frappe deux coups à la porte du bureau des inscriptions et une autre porte du couloir s'ouvre juste à côté. Trois profs en sortent dont deux qui servent apparemment de guide à celui du milieu. Mon cerveau a du mal à croire à ce que mes yeux découvrent : le visage de mon frère, son putain de sourire radieux, ses fringues à la con, sa coupe de cheveux qui a besoin de se faire remarquer et sa mallette de prof qui cherche à asseoir sa légitimité.

Jay Sheridan, prof à la San Diego State University ?

Ma colère monte et je sens la sueur perler sur mon front qui brûle. Pas besoin de courir pour transpirer, le choc suffit. Il y a plus de cinq mille facs dans ce pays, une cinquantaine rien qu'en Arizona, alors qu'est-ce qu'il est venu foutre là ? *Chez moi.*

Bien sûr que non, je ne suis pas au courant : on ne partage rien, lui et moi.

Sauf un nom de famille qui fait semblant de nous unir et qui n'y est jamais parvenu. Toutes mes stupides blessures d'enfance remontent à la surface comme si on venait de gratter les plaies pour les rouvrir, juste pour le plaisir.

Je ne le hais même pas. C'est moins que ça. Je ne veux juste pas de lui dans ma vie. Pas ici.

Mon frère aîné ne remarque même pas ma présence. Il s'éloigne pendant que je bous sur place.

Ça va bien se passer, ça va bien se passer, ça va bien se passer...

2. Oh, sister

Tillie

– Tu te bouges, Til' ? soupire ma sœur en sautillant dans son micro-short destroy en jean noir.

– Désolée si je n'ai pas été livrée avec tes jambes de six kilomètres...

– Pauvre chérie. Je te les échange contre ton QI de 120.

Colleen s'immobilise après trois pas, me fixe dans les yeux en passant sa main tatouée dans son carré court, puis change d'avis en rigolant.

– En fait, non. Je ne saurais pas quoi faire de toute cette intelligence...

Elle repart aussi vite en saluant un mec, puis un groupe de filles sur son passage. Elle semble chez elle ici, sur le campus colossal de la San Diego State University. Pas moi.

Mais j'ai décidé que je n'aurais pas peur.

Que si Colleen pouvait le faire, alors moi aussi. De nous deux, ma sœur aînée a toujours été la plus téméraire, la plus rebelle, libre, impulsive, fonceuse. Elle était un peu bizarre, avant, mais elle est devenue cool. C'est la fille qu'on traite de *badass* d'une voix envieuse. Celle qu'on remarque en un regard, qui plaît aux garçons, les mauvais comme les bons, qui n'a pas peur de se faire des ennemis et n'a pas à hausser le ton pour qu'on l'écoute jusqu'au bout.

À peu près tout mon contraire.

Trois ans et un monde nous séparent. Jusqu'à aujourd'hui, j'ai eu une fâcheuse tendance à m'excuser d'exister. Discrète, mesurée, parfois effacée, toujours raisonnable, facile à vivre pour ne déranger ou ne décevoir personne.

Sauf moi. Je n'aime pas grand-chose chez moi et n'ai jamais su agir sans réfléchir... Mais ça ne m'empêche pas d'avoir de l'ambition, de vouloir exister, à ma façon.

Je crois que j'attendais juste mon heure.

Alors cette année, les choses vont changer. Vivre dans l'ombre de ma sœur, c'est du passé. Si j'ai atterri dans la même fac qu'elle, c'est simplement parce que San Diego propose le meilleur cursus de la côte ouest en architecture – et peut-être aussi pour quelqu'un d'autre, que je ne citerai pas. Mais je compte bien trouver mon propre chemin, ma voix pour qu'on m'écoute, ma propre lumière pour apprendre à briller.

– Tillie Sinclair « nouvelle version », bienvenue à la fac ! scandé-je pour m'encourager.

Devant moi, Colleen se retourne, me toise d'un air amusé, puis m'attrape par le poignet pour que j'accélère.

– Si tu veux te faire des potes, je te déconseille de passer pour une tarée en te parlant à toi-même... précise-t-elle. Allez, viens, je sens que cette visite guidée va prendre un siècle !

– Tu sais combien d'années ça fait, un siècle ?

– Continue à faire ta maline et je te largue au milieu du campus...

Sa menace me fait marrer. On échange un sourire, elle me met un petit coup d'épaule qui m'arrache un râle exagéré et c'est moi qui la traîne jusqu'au stand de café à emporter.

– Noir pour la grande, commandé-je au type derrière son comptoir sur roues.

– Lait et vanille pour la petite, ajoute ma sœur.

Tandis que je dégaine un billet de dix dollars pour payer, Colleen va discuter avec deux mecs qui passent par là. Un blond plutôt mignon et un immense brun tout en muscles. En percevant des bribes de leur conversation, je crois entendre qu'ils habitent dans le même appartement.

Ce qui est absolument impossible.

Mais impossible n'est pas Colleen. Colleen *EST* l'impossible.

Quand la rebelle me rejoint, elle boit une dernière gorgée de café puis balance son gobelet vide en l'air, le rattrape du bout du pied et shoote en visant la poubelle. But. Très fière de son action, elle m'annonce la suite du programme :

- Bibliothèque. Cafétéria. Gymnase. Dortoirs. Et basta !
- C'était qui, ces mecs ?
- Todd et Hector ? Juste des potes...
- Des potes qui te rappellent que c'est ton tour de remplir le frigo ?

La cachottière se retient de sourire et continue sa route sans passer aux aveux :

- C'est juste des conneries Til', laisse tomber...
- Colleen...
- Tu es sûre que tu tiens à visiter la bibliothèque ? Ce n'est pas franchement de culture générale dont tu manques, c'est plutôt de...
- Ne change pas de sujet. Tu vis avec ces gars ?
- C'est interdit sur le campus et tu le sais, lâche-t-elle en remuant les sourcils.
- Donc tu vis avec ces mecs.
- Parle moins fort ! Et oui, je vis avec ces deux mecs. Plus Arlo.
- Arlo ?
- Oui, Arlo.
- Je... Arlo Sheridan ?! « Ton » Arlo ?
- Oui, je te dis ! On va répéter son prénom combien de fois, là ?

Je sens mon cœur battre un peu plus fort qu'il ne le devrait.

- Ne dis rien aux parents, hein ?
- Non, non...
- Ils me feraient encore le coup de « Colleen, si tu ne rentres pas dans le droit chemin, on te coupe les vivres, on te renie ou on t'envoie dans un camp

de redressement qui nettoiera ton corps de tous ses péchés, te rendra ta virginité et t'évitera la prison ! »

Je fais semblant de rire à ses élucubrations, mais en réalité, j'en suis restée à Arlo.

Son Arlo...

– Oh merde, soupire ma sœur un peu plus tard. Ça me rappelle ma première année...

J'ignore sa moue de dégoût et pénètre dans *ma* chambre, celle qui m'a été assignée au premier étage du bâtiment A réservé aux *Freshman year*. Il y a deux lits mais je suis apparemment la première à m'installer.

– Prie pour que ta coloc soit à peu près normale, continue la pile électrique. Parce que vous n'allez pas seulement dormir à trois mètres l'une de l'autre, vous allez aussi respirer le même air étouffant, vous voir à poil matin et soir, sûrement partager vos mecs et vos maladies...

– Personne ne t'écoute, Colleen...

– Imagine... La fille chante du Britney Spears dans son sommeil.

– Tais-toi.

– Elle est contre le déodorant.

– Ferme-la.

– Elle se tape les mecs deux par deux, les ramène ici et ne t'en laisse pas un seul.

– Stop !

Je me bouche les oreilles et tente de m'approprier mon nouveau chez moi. La pièce n'est pas immense, occupée par de rares meubles qui ne sont pas de première jeunesse, il y fait très chaud mais les deux grandes fenêtres laissent filtrer une belle lumière. Je choisis immédiatement le lit du côté gauche – celui du cœur, en m'abstenant bien d'expliquer cette stupide raison à ma sœur qui exècre mon romantisme. Je me laisse tomber dans un soupir sur le vieux matelas un peu jauni.

– Debout ! aboie Colleen qui se tient au milieu de la pièce, bras en l’air, visage paniqué.

– Pourquoi ?

– On ne sait pas ce qui s’est passé sur ce matelas avant que tu poses tes fesses dessus ! Mets au moins un drap si tu veux éviter de choper une saloperie !

– Et moi qui te pensais intrépide...

– Crois-moi Tillie, je cherche à te protéger. Il se passe *beaucoup* de choses sur ce campus. Des choses qui laissent des traces... ou des fluides... Lève ton cul !

Je fais une grimace et me redresse d’un bond en frottant énergiquement mes fesses.

– Il faut que je me change, fais-je soudain. Le type de l’accueil a dit que mes valises seraient dans la salle commune !

Je quitte ma chambre, longe le large couloir rythmé de portes en bois et croise des tas de visages inconnus. Je visite au passage la salle de bains partagée, ses lavabos et ses cabines de douche, puis je finis par tomber sur une vaste pièce aux murs gris, équipée d’une large télé, de bibliothèques, de tables hautes et basses, de vieux canapés en cuir et de fauteuils affaissés. Une fille à lunettes est assise dans l’un d’eux et joue à *Bubble Shooter* sur son téléphone, tandis qu’une jolie Black lit le nouveau *Hunger Games* la bouche entrouverte. Aucune d’elles ne lève les yeux vers moi et j’hésite un instant à les saluer pour me présenter, mais aucun son ne sort de ma bouche.

Je repère le coin où sont parqués les bagages, distingue mes deux valises rouges au milieu des autres, m’en empare et retourne dans le couloir.

– Je ne suis pas près de me faire des amies... marmonné-je pour moi-même.

– Lucide !

Je sursaute en me rendant compte que ma sœur me suit.

– Tu es encore là, toi ?

– Je suis partout, Tillie... fredonne-t-elle d'une voix qui est censée me foutre les jetons.

– Tu me fatigues, Colleen.

– J'ai promis à Jojo que je ne te lâcherais pas le premier jour...

Je souris en pensant à notre petit frère protecteur resté en Arizona et je cède à ma sœur la poignée de ma deuxième valise – la plus lourde. Ça lui apprendra à toujours avoir le dernier mot.

– Donc tu habites avec Arlo ?

– Voyons voir ce que tu as fourré là-dedans...

Ma question reste sans réponse.

De retour dans ma chambre, alors que Colleen essaie la moitié de mes fringues et s'en met quelques-unes de côté, je troque enfin mon jean contre une jupe légère. Ça fait trois ans qu'on ne vit plus ensemble, sauf lors de ses rares passages à Queen Creek pendant les vacances universitaires. Je ne saurais dire si ma sœur aînée m'a manqué ou pas. Nos relations ont toujours dansé sur un fil tendu entre amour, rejet, complicité et rivalité. Mais je dois bien avouer que je me sens un peu rassurée de la savoir là, sur le même campus que moi.

Je garde cet aveu pour moi et fais silencieusement mon lit, vide ma valise de fringues dans la penderie qui m'est réservée, puis je m'attaque à la seconde, dans laquelle j'ai transporté mes livres, carnets de dessin, photos et autres objets de décoration que j'ai jugés indispensables. Un petit tapis douillet, une lampe de chevet, mon réveil corgi, l'affiche du film *Le Silence des agneaux* et quelques babioles qui me tiennent à cœur.

– T'es sérieuse, là ?

– Quoi ?

– Tillie, tu as vraiment ramené ce poster *creepy* qui pourrissait déjà ta chambre à la maison ?

– J'adore ce film...

– J'adore Jared Leto, ce n'est pas pour ça que je le placarde sur mon mur.

Son visage change d'expression. Je devine l'image salace qui se dessine dans son esprit.

– Quoique... En fait si, je plaquerais bien Jared contre mon mur... Et il passerait un sale quart d'heure.

Je reprends mes rangements en essayant de toutes mes forces de ne pas comparer mon ennuyeuse et presque honteuse inexpérience à toutes les expériences sexuelles de ma sœur et sa façon décomplexée d'en parler.

- J'ai déjà repéré un beau gosse dans le bâtiment B, lâche-t-elle alors.
- Parce que tu veux te taper un Première Année, maintenant ?
- Pour toi, idiote...
- Sans façon.
- Tu comptes rester vierge jusqu'à tes 40 ans ?

Je lui balance mon coussin en pleine face et rétorque :

- Si je me fie à tes goûts habituels, il boit comme un trou, fume des joints, est tatoué de partout, ne se rase jamais et ne se douche pas souvent...
- Oh, *sister*, tu viens de décrire le mec idéal, fait-elle en s'éventant.
- Colleen, je ne veux pas de mec, je veux devenir architecte.
- Quel rapport ? se marre la brune.
- Je compte passer cette année à étudier, pas me taper tout ce qui bouge !
- C'est de la discrimination contre ceux qui ne bougent pas, ça...
- Qu'est-ce que...
- Quoique, c'est vrai que se taper des morts, c'est un peu dégueulasse...
- COLLEEN !

Ma sœur débloque, comme c'est souvent le cas. Mais sa bonne humeur un peu perchée finit par être contagieuse et, dans sa bouche, même les pires horreurs arrivent à me faire sourire. Elle se marre en s'emparant de mon sweat bordeaux, je lui arrache des mains pour le ranger précieusement dans ma commode.

- Hey !
- Jonah me l'a offert, celui-là. Pas touche...

La rebelle n'insiste pas, elle sait ce que ce sweat représente pour moi. Au moment où elle se jette sur mon lit, on frappe à la porte. Deux coups francs, secs, virils.

Et le plus beau visage que mes yeux aient jamais croisé apparaît. Ce visage que je connais par cœur, même si je ne l'ai pas admiré depuis presque deux ans. Sous cette masse de cheveux châtain foncé qui ont tendance à boucler, un regard vert profond, qui vous happe en un instant. Puis un nez droit et fin, des pommettes saillantes, une mâchoire bien dessinée, des lèvres pleines. Et cette peau hâlée parsemée de quelques grains de beauté bien placés, un sous l'œil gauche, un autre près de la bouche, impossible à oublier, difficile à seulement arrêter de regarder, sur lequel vous rêvez de promener vos doigts, vos lèvres...

Le meilleur ami de ma sœur pénètre dans mon espace et prend déjà toute la place.

Ses deux têtes de plus que moi, ses épaules carrées, ses avant-bras musclés, ses jambes fièrement plantées dans le sol.

Voilà Arlo Sheridan.

Le premier, l'éternel, le seul crush de toute ma vie.

3. « Baby Tillie »

Tillie

Son silence à lui est différent.

Sans prononcer un seul mot, il me parle. À l'intérieur. Il fait battre mon cœur à tout rompre, frissonner ma peau, il réchauffe tout mon corps.

Et depuis toutes ces années, Arlo n'a pas la moindre idée de l'effet qu'il a sur moi – personne ne le sait. Je crois qu'il ne m'a jamais considérée comme une fille... qui a des attributs de fille... et pourrait peut-être, un jour, qui sait, si un miracle survenait, avoir une vie amoureuse...

D'ailleurs, ses yeux me quittent déjà pour aller se poser sur la brune étendue sur mon lit.

– Salut Tillie. Tu peux foutre ta sœur dehors, histoire qu'elle évite de louper le premier entraînement de soccer de la saison ?

– Merde, putain, bordel, j'ai pas mes affaires ! s'écrie l'intéressée.

– Elles sont là...

Son meilleur ami lui balance le sac qu'il tenait sous le bras, elle pousse un cri de joie.

Moi, je fixe celui que j'aime en secret, son visage doux, son regard profond, son corps devenu robuste, emprisonné dans ce maillot brillant noir et rouge. J'étais déjà folle de lui en grandissant, alors qu'on n'était qu'adolescents, mais ce que je ressens aujourd'hui, à cet instant, est indescriptible. Arlo est devenu un homme, vraiment. Un homme qui me coupe le souffle et me fait ressentir des trucs nouveaux. Encore plus forts. Et une fois de plus, je me sens minuscule à ses côtés. Invisible.

Colleen ne voit qu'Arlo. Arlo ne voit que Colleen.

Je leur envie leur complicité, cette relation si particulière, fusionnelle, qui, un jour, même s'ils jurent le contraire, pourrait devenir amoureuse. Et j'en frissonne. Je les imagine main dans la main. *Ensemble*. Leurs bouches soudées. Leurs corps aimantés. Et je me vois déjà faire un discours le jour de leur mariage.

« Aujourd'hui s'envole ma seule chance d'être heureuse en amour.

Vive les mariés ! »

Je secoue énergiquement la tête en espérant chasser cette vision d'horreur et me remettre les idées en place. Pendant que la rebelle troque sa tenue sexy pour son maillot de foot rouge et noir, sans une once de pudeur, le garçon aux iris olive me fixe à nouveau.

– Baby Tillie a bien grandi...

– Oui, donc tu peux arrêter avec les « Baby », grommelé-je, vexée qu'il me traite comme une gamine.

Il l'a toujours fait et ça n'a pas l'air de vouloir changer. Comme si l'univers avait décidé que trois ans d'écart équivalaient à une sentence à vie.

– Baby Tillie a aussi appris à se rebeller, apparemment ?

– Je sais surtout où ça fait mal, si je balance un genou dans ta direction...

C'est sorti tout seul, mais ma voix un peu tremblante a trahi mon émotion. Ce mélange de colère et de frustration qui parvient à chasser ma timidité. Je ne suis plus une enfant, je voudrais qu'il le réalise. Le reste du monde peut bien me traiter comme une ado attardée s'il le souhaite, mais pas lui.

Lui, je veux qu'il me voie vraiment.

On se jauge du regard, quelques secondes. Un petit trou se forme au creux de mon ventre, une petite flamme s'allume mais je garde ces sensations bien enfouies. Arlo sourit, je reste de marbre. Mais juste en apparence, parce que

dans ma poitrine, ça cogne.

– Putain de chaussettes montantes à la con... !

Tandis que Colleen se bat avec ses fringues, son meilleur ami lâche un long soupir. Il croise les bras sur son torse, s'adosse au mur de ma chambre et la survole du regard.

– Toujours aussi glauques, ces chambres, commente-t-il.

– Je vais la décorer.

– Ouais, t'as déjà fait du beau boulot à « Cuculand » ! ironise ma sœur en lançant ses baskets à crampons. Remarque, avec un peu de chance, ta coloc sera gothique et collera des posters de Satan un peu partout...

– On t'a pas demandé ton avis, toi, grogné-je. Et merci de ne pas me porter la poisse...

– Ce sera pas pire que ton poster de psychopathe !

J'observe le visage en noir et blanc, les yeux couleur ambre, la bouche recouverte par un papillon de nuit un peu effrayant. Et je n'en démords pas : cette sublime affiche du *Silence des Agneaux* ne quittera pas ce mur.

– Sérieux Til', tu vas faire peur aux mecs. Quoique, pour ça il faudrait que tu te décides à en inviter un dans ton lit...

Elle l'a fait. Elle vient *vraiment* de m'humilier devant *lui*.

Je vais la tuer... Lui arracher les yeux et lui faire gober. Ou lui casser quelques dents sur le rebord de mon lit, au choix. Mais déjà, la voix grave et un peu cassée d'Arlo retentit et mes envies de meurtre se dissipent.

– Bouge-toi Colleen, le coach va nous démolir si on n'est pas à l'heure !

Enfin prête, l'emmerdeuse s'étire, me claque un bisou sur la joue pour parfaire son numéro de grande sœur et m'annonce qu'elle revient me voir ce soir.

– Pas la peine. J'ai mon premier cours demain matin, je vais me coucher

tôt.

– Mais quelle petite parfaite... soupire ma sœur.

Elle dessine un signe de croix sur mon front, je la pousse en direction de la porte tandis qu'Arlo se décolle lentement du mur en m'offrant un dernier regard.

– C'est marrant, c'est mon film préféré...

Je hausse les épaules et prétends ne pas le savoir. Ses yeux vert foncé se posent un instant sur mon poster, puis la porte de ma chambre se referme derrière lui.

Son air est encore là. Son odeur fraîche et mentholée. Son empreinte invisible sur mon mur. Et les frissons sur ma peau.

**À suivre,
dans l'épisode 1.**

Disponible :

Love & Lies on Campus, Part 1

À la fac de San Diego, depuis quatre ans, Arlo Sheridan est chez lui : ici il respire vraiment. Enfin, il respirait, jusqu'à ce que "Baby Tillie" ait l'âge de les rejoindre sur le campus, Colleen et lui.

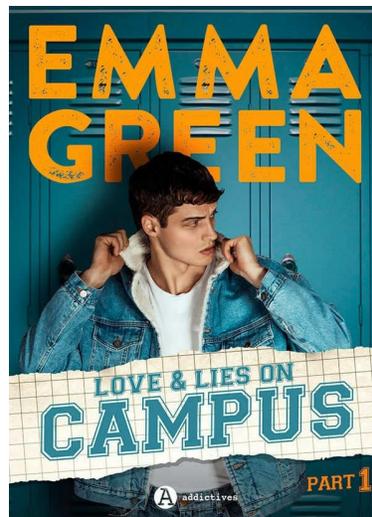
Colleen, c'est la grande sœur de Tillie et la meilleure amie d'Arlo. Ces deux-là sont liés par un truc indéfinissable et rien ni personne ne pourrait passer avant leur amitié.

Mais la petite sœur intouchable n'a plus rien d'un bébé. Son arrivée pourrait même tout changer...

Arlo a été chargé de veiller sur les sœurs Sinclair comme un grand frère. Parce que sur le campus de la San Diego State University, les dangers sont partout.

Et surtout là où on ne les attend pas. Peut-être même que le plus grand danger, pour elles deux, c'est lui.

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© Edisource, 100 rue Petit, 75019 Paris

Mai 2020

ISBN 9791025749180

ZDRA_001